10.28.07.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division BS2424

Section S79

JÉSUS-CHRIST

PENDANT SON MINISTÈRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Jésus de Nazareth et le développement de sa pensée sur lui-même, 1872. Un vol. in-8° (épuisé).

Les idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ, 2e édition, 1878.— Paris, Librairie Fischbacher. 1 vol. in-12 (épuisé).

Le plus ancien manuscrit du Nouveau Testament, 1880. Brochure in-8°.— Paris, Librairie Fischbacher. 1 fr. »

La Palestine au temps de Jésus-Christ d'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds, 6e édition, 1897.— Paris, Librairie Fischbacher. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50
(Cet ouvrage a été traduit en anglais).

Le château de Talcy (Loir-et-Cher), 1888. — Paris, Librairie Fischbacher. Un vol. in-12. . . . 2 fr. »
Tirage sur papier à la cuve. . . . . 3 fr. »

Le Nouveau Testament traduit sur le texte comparé des meilleures éditions critiques, avec une Introduction générale, des Préfaces à chaque livre, et des Notes (1889).— Paris, Librairie Fischbacher. Un vol. gr. in-8° . . . . . 12 fr. »

L'autorité de la Bible et la critique, 1891. Brochure in-8°.— Paris, Librairie Fischbacher. . . 1 fr. »

La Prédication d'Eugène Bersier, 1893. Brochure in-8°. — Paris, Librairie Fischbacher. . . . . 1 fr. »

Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ. Edition populaire, revue et corrigée, 1894. Un vol. in-18, relié basane, tranches rouges. — Paris, Librairie Fischbacher . . . . . 2 fr. »

Jésus-Christ : sa personne, son autorité, son œuvre.
Tome I. *Jésus-Christ avant son ministère*, 2e éd. 1896. Un vol. in-12.— Paris, Librairie Fischbacher. 3 fr. »
(Cet ouvrage a été traduit en anglais).

EN PRÉPARATION :

Jésus-Christ : sa personne, son autorité, son œuvre.
Tome III. *La mort et la résurrection de Jésus-Christ*.

EDMOND STAPFER

Professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris

JÉSUS-CHRIST

PENDANT

SON MINISTÈRE

Deuxième Édition

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(Société anonyme)

33, RUE DE SEINE, 33

1897

Tous droits réservés

JÉSUS-CHRIST

SA PERSONNE, SON AUTORITÉ, SON ŒUVRE

TOME II

Jésus-Christ pendant son ministère

PRÉFACE

PRÉFACE

Je me propose, dans les pages qui suivent, de parler de Jésus-Christ pendant son ministère. Sauf de très rares exceptions, je bannirai avec soin de ce livre toute discussion de texte, toute explication théologique ou critique. Je ne raconterai que des faits constatés ou faciles à constater, et je ne me permettrai de conjectures que celles qui seront entièrement plausibles.

La tâche, telle que je la conçois, est donc restreinte; cependant, elle reste assez compliquée pour que je n'aille pas embarrasser mon récit de la discussion de passages controversés. Mais, partout où le fait sera certain, et la parole de

Jésus bien authentique, je m'en servirai et tâcherai d'en tirer tout ce qu'ils comportent.

J'ajoute que je passerai sous silence beaucoup de détails importants, mais qui ne sont pas essentiels au but que je me propose.

Mon titre n'est pas, d'ailleurs, Le ministère de Jésus-Christ, *mais :* Jésus-Christ pendant son ministère, *ce qui est différent. Je me propose, en effet, de parler surtout de Jésus lui-même, de chercher ce qu'il a pensé, ce qu'il s'est proposé de faire, ce qu'il a prétendu être, et, comme le dit mon titre général, ce qu'il a dit de sa* personne, *quelle* autorité *il s'est attribuée, et quelle* œuvre *il a voulu accomplir. Je ne veux pas chercher autre chose ni parler d'autre chose, et, comme dans mon premier volume, je juge inutile de répéter ce que disent les Évangiles. Je chercherai surtout ce qu'ils ne nous ont pas dit ; mais en partant, cette fois, de données certaines, fournies par ces Évangiles eux-mêmes.*

Je n'ai donc pas l'intention, comme on le fait d'ordinaire dans les Vies de Jésus, d'aligner, dans un ordre à peu près chronologique, les récits du Nouveau Testament, et de les étudier

l'un après l'autre en en faisant la critique et l'exégèse. Je prendrai l'ensemble du récit biblique et, de l'impression que laisse sa lecture, je tâcherai de tirer une image de la personne du Christ et surtout une histoire de sa pensée.

Je ne parlerai des événements qui sont arrivés à Jésus pendant sa vie, que pour autant qu'ils serviront à éclairer ce qui s'est passé dans son âme.

Dans ce volume, comme dans le premier, le lecteur verra que Jésus n'a rien « aboli », et qu'il a tout « accompli ». Cette parole est la clef de bien des énigmes et de bien des contradictions apparentes. J'espère montrer que tout ce que Jésus a dit, fait, pensé, prêché, venait du passé, et, par une évolution lente et sûre, a été fait par lui entièrement nouveau.

Un mot encore : Je désire ne pas oublier, en écrivant ce livre, qu'il ne faut pas étudier la vie morale et religieuse comme on étudie l'histoire naturelle, que la simple constatation des faits ne peut tout expliquer, et que les méthodes qui mènent à la connaissance du monde spirituel ne sauraient être les mêmes que celles qui mènent

à la connaissance du monde de la nature. Le mot de Pascal est vrai ici comme ailleurs : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », et l'âme peut avoir des intuitions du vrai que l'observation objective ne suffira jamais à donner au savant.

INTRODUCTION

Les Sources de la vie de Jésus

INTRODUCTION

Les Sources de la vie de Jésus

Les renseignements les plus anciens que nous possédions sur Jésus nous sont fournis par saint Paul. Son nom est constamment répété dans les quelques lettres de l'apôtre parvenues juqu'à nous, et Paul paraît avoir été très exactement informé des faits principaux de la vie de son Maître. L'avait-il personnellement connu ? On ne peut guère l'admettre ; mais il est fort possible qu'il l'ait vu, et vu souvent, passant

sous les portiques du Temple ; peut-être même l'a-t-il entendu répondant aux Pharisiens, lorsque lui, jeune et orgueilleux disciple de Gamaliel, il faisait ses études à Jérusalem.

Quoi qu'il en soit, Paul comptait, parmi ses amis intimes, des hommes qui avaient vécu avec Jésus-Christ, Barnabas (1) et Silas (2) par exemple, et, dans les premiers temps, Jean, surnommé Marc (3) qui devint plus tard le compagnon de Pierre.

Paul passa aussi quinze jours à Jérusalem avec Pierre et Jacques, trois ans après sa conversion (4) ; il put recueillir de leur bouche, et il recueillit certainement, bien des détails sur Jésus-Christ. Nous savons que Paul racontait la vie de Jésus dans ses Eglises, et, en particulier, dépeignait la Passion en traits si émouvants qu'il semblait que Jésus était de nouveau crucifié devant ses auditeurs (5). Il racontait aussi

(1) Actes 4 : 36, etc.
(2) Actes 15 : 22.
(3) Actes 12 : 12, 25.
(4) Ep. aux Galates 1 : 18, 19.
(5) Ep. aux Galates 3 : 1.

la résurrection du Seigneur ; on sait avec quelle force et quelle insistance (1). Enfin ses lettres abondent en allusions à l'enseignement de Jésus-Christ, à propos du mariage par exemple (2), ou de la Sainte Cène (3), ou simplement pour rapporter des préceptes du Maître (4).

De l'ensemble du témoignage de saint Paul résulte un portrait de Jésus-Christ, très précis, très net, très vivant. Les traits principaux de sa vie sont rappelés par l'apôtre, et ses allusions confirment d'avance ce que diront les Evangiles.

Voici, en quelques mots, ce que Paul nous apprend sur Jésus : sa naissance, son origine davidique, le moment où il parut, qui était celui marqué par Dieu, l'humilité de sa condition terrestre, sa sainteté parfaite, sa dignité de Messie, le caractère de sa vie : entier accomplissement de la volonté de Dieu ; celui de sa mission : ne prêcher lui-même qu'au peuple d'Israël, mais confier à douze apôtres des ins-

(1) 1re Ep. aux Cor. 15 entier et *passim*.
(2) 1re Ep. aux Cor. 7 : 10 et suiv.
(3) 1re Ep. aux Cor. 11 : 23 et suiv.
(4) Voir aussi Actes 20 : 35.

tructions pour l'avenir, et faire don de son Evangile à tous les hommes ; sa mort sur la croix, qui est le sceau d'une nouvelle alliance ; les circonstances qui ont accompagné cette mort : le dernier repas, l'institution de la Sainte Cène, la trahison de Judas ; enfin la résurrection, le troisième jour ; l'ordre des apparitions du Ressuscité, et maintenant, sa vie céleste auprès de Dieu, d'où il reviendra pour le jugement. On voit que rien ne manque, dans les détails donnés ou les allusions faites çà et là par saint Paul, de ce qu'il y a d'essentiel dans la vie de Jésus-Christ.

Après saint Paul, il faut citer, au nombre des documents les plus anciens, les premiers chapitres du livre des Actes des Apôtres ; non que cet ouvrage ait été écrit de très bonne heure ; il ne date guère que de l'an 80 au plus tôt ; mais, au commencement de son récit, Luc, qui en est l'auteur, nous fait un tableau de la première Eglise de Jérusalem, Eglise composée de témoins oculaires de l'activité de Jésus, de disciples immédiats, qui, dans les paroles qu'ils

prononcent, rappellent les traits essentiels de la vie de leur Maître.

Les discours de Pierre, surtout, sont extrêmement importants. L'apôtre nous expose l'Evangile des premiers jours ; quand il parle de Jésus-Christ, nous avons le témoignage rendu par le disciple à son Seigneur, quelques semaines seulement après sa mort. Il nous montre en Jésus un juste, approuvé de Dieu et des hommes, serviteur de l'Eternel, prêchant la Bonne Nouvelle, guérissant les malades, allant de lieu en lieu en faisant le bien, choisissant douze apôtres (1).

Il raconte aussi sa mort, avec la trahison de Judas, la culpabilité spéciale des Sadducéens, arrachant à Pilate son consentement, l'accusation portée contre le Christ d'avoir voulu détruire le Temple et abroger la Loi, sa résurrection le troisième jour, la rémission des péchés prêchée en son nom ; tout cela est exprimé avec une grande simplicité qui inspire confiance. Les récits qui commencent le livre des Actes nous donnent bien l'Evangile primitif, celui de la tra-

(1) Actes 2 : 22 et suiv. ; 3 : 13 et suiv. ; 4 : 10 et suiv.

dition orale ; ils ont un cachet d'originalité qu'on ne saurait méconnaître, et ils renferment, pour l'historien, de précieuses indications.

Mais il est bien évident que, si nous ne savions rien d'autre de Jésus, sa personne et son œuvre nous seraient à peu près inconnues. Ni les juifs, ni les païens n'ont parlé de lui. Les Talmuds le nomment, il est vrai, et même prétendent raconter son procès, mais leur récit ne mérite aucun crédit, il n'est qu'un tissu de faussetés dictées par la haine (1). Il sert cependant à confirmer le fait que Jésus a lutté contre le légalisme et le formalisme de son peuple, et a attaqué les prescriptions traditionnelles des Pharisiens.

Quant aux païens, Suétone, dans un passage inexact et insignifiant, nomme Jésus-Christ en l'appelant Chrestus (2) ; Tacite, un peu plus explicite (3), parle de « Christ qui fut supplicié sous Tibère, par l'ordre de Pontius Pilatus, et dont la détestable superstition s'est répandue

(1) Talm. Jérus. *Sanh.* 14, 16. Babyl. *Sanh.* 43 a, 67 a.
(2) Suétone, *Vie de Claude*, § 16.
(3) Tacite, *Ann.* 15 : 44.

partout et jusqu'à Rome ». Enfin, Pline le Jeune, au commencement du second siècle, décrit dans une lettre à Trajan (1), les assemblées des chrétiens dans sa province, et dit qu'ils chantent des hymnes en « s'adressant au Christ comme à un Dieu. » Tous ces petits faits, que nous ne relatons que pour être complet, n'ont rien à nous apprendre sur Jésus-Christ, que nous ne sachions déjà autrement, et, tout bien considéré, les Evangiles sont la seule véritable source de la vie de Jésus.

Essayons de raconter comment ils ont été écrits, et de dire quel degré de confiance nous pouvons leur accorder.

Si nous les étudions attentivement, et si nous recueillons les témoignages des plus anciens Pères de l'Eglise, sur les écrits de l'époque apostolique, voici ce que nous découvrons.

Le premier disciple de Jésus qui, à notre connaissance (2), se soit préoccupé de mettre par

(1) *Correspondance*, 10 : 96.

(2) *A notre connaissance*, car il a été écrit au premier siècle un grand nombre d'Evangiles, et tous, sauf quatre, se sont perdus.

écrit les paroles de son Maître, est l'apôtre Matthieu. Entre les années 50 et 60, il composa un recueil des discours, des sentences et des paraboles de Jésus, et l'écrivit en langue araméenne, c'est-à-dire dans l'idiome même dont Jésus s'était servi. On fit de ce recueil de Matthieu plusieurs traductions en grec, qui présentaient entre elles des divergences, mais point de divergences importantes. L'écrit primitif de Matthieu, c'est-à-dire le recueil des discours de Jésus en araméen, n'existe plus.

Dix ans environ après Matthieu, entre 60 et 70, un disciple de Pierre, Jean, surnommé Marc, qui lui servait d'interprète, écrivit un résumé de la prédication de l'apôtre. Cet écrit, tel que Marc l'avait composé, existe encore, c'est notre deuxième Evangile. Quelques critiques pensent, il est vrai, que nous n'en avons qu'une seconde édition, différant un peu de l'original. Mais cette hypothèse n'est pas indispensable, et il est vraisemblable que c'est le texte même de Marc que nous avons sous les yeux.

Ensuite, vint un Evangile, qui nous a été

également conservé, que nous avons dans nos Nouveaux Testaments, c'est celui que nous appelons Evangile selon saint Matthieu, et dont le véritable auteur est inconnu.

Voici comment cet auteur composa son livre. Il prit une des traductions grecques que l'on avait faites de la collection de discours recueillis par l'apôtre Matthieu, ainsi que le résumé de la prédication de Pierre fait par Marc ; et, combinant ces deux écrits, il rédigea notre premier Evangile. Il ajouta çà et là ce qu'il avait appris par la tradition orale, par exemple, la manière dont Jésus-Christ vint au monde, sa généalogie, sa naissance, la visite des mages — c'est le début de son livre ; — et puis quelques autres faits épars dans le corps de l'ouvrage, et qu'il est seul à raconter(1). En écrivant cet Evangile, l'auteur avait un but précis : prouver que Jésus-Christ a accompli les prophéties relatives au Messie et réalisé les promesses faites aux Juifs dans l'Ancien Testament.

(1) Par exemple, le miracle du statère : ch. 17 : 24-27 ; la résurrection des saints au moment où Jésus expira : ch. 27 : 52 et 53.

Vers la même époque, un peu après 70, Luc composa le troisième des Evangiles, que nous avons dans le Nouveau Testament. Cet écrit, tel que nous le possédons, n'a subi aucun remaniement.

Luc, pour l'écrire, eut, sous les yeux, plusieurs récits de la vie de Jésus. D'abord il se servit, lui aussi, d'une des traductions grecques du recueil de discours formé par l'apôtre Matthieu, mais d'une autre que celle dont s'était servi l'auteur de notre premier Evangile, et qui en différait un peu.

Il se servit aussi de l'Évangile de Marc. Il fit usage, en troisième lieu, d'un recueil rédigé à une date qui nous est inconnue, et qui relatait une quantité de faits accomplis et de paroles prononcées par Jésus-Christ pendant un ou plusieurs voyages de Galilée en Judée, et dont les auteurs des deux premiers Évangiles n'avaient pas eu connaissance. Ce récit des voyages de Jésus-Christ a été utilisé par Luc, à partir du verset 51 du chapitre 9, jusqu'au verset 28 du chapitre 19.

Luc eut encore d'autres sources à sa disposition. Il se servit des récits de la Passion de

Jésus-Christ, qu'il entendait faire à saint Paul, quand il l'accompagnait dans ses voyages missionnaires. Il recueillit aussi quelques traditions araméennes sur la naissance de Jean-Baptiste et sur celle de Jésus-Christ.

Telle est l'origine de nos trois premiers Evangiles.

La première chose à faire, pour retrouver les souvenirs les plus authentiques de Jésus-Christ, c'est de s'adresser à l'Evangile de Marc; il est le plus ancien, il doit être la base fondamentale de tout récit suivi du ministère de Jésus. Ses renseignements doivent passer en tout les premiers. L'Evangile de Marc est plus impersonnel encore que ceux de Matthieu et de Luc. Tandis que ceux-ci ont chacun leur but, et le poursuivent, Marc n'en a pas d'autre que de raconter ce dont il se souvient, et il donne les faits dans l'ordre chronologique. Son Evangile se trouve par suite être un véritable drame, le drame de la vie du Messie méconnu et mis à mort. Point de digression ; nulle longueur, nul arrêt.

Tout est vivant, simple, naturel. Il n'interprète les faits ni ne les explique ; il les expose. Aussi cet admirable écrit n'est-il pas seulement le plus ancien Evangile, il est en même temps le plus sûr, le plus fidèle, le plus exact. Mais il est incomplet, et le critique doit le compléter à l'aide des deux autres Synoptiques.

Son premier soin doit être ici de chercher, en comparant Matthieu et Luc, ce qui nous a été conservé du recueil de discours qu'avait fait l'apôtre Matthieu. En effet, nous retrouvons la substance des paroles de Jésus, recueillies par Matthieu, dans notre premier et dans notre troisième Evangile, puisque leurs auteurs ont eu, chacun, sous les yeux, une traduction grecque de ce recueil.

Voilà donc quel est le fond commun le plus authentique et la base solide de ce que nous savons de plus certain sur Jésus-Christ.

Quand les trois récits diffèrent, on doit choisir entre eux, et ce qu'il faut toujours chercher c'est le texte le plus ancien, travail de critique

dont la difficulté n'est nullement insurmontable. Le devoir de l'historien est ici d'éliminer les traditions suspectes, tout ce qui trahit une tendance étrangère à la stricte vérité historique, comme, par exemple, les adjonctions qui viendraient de préoccupations doctrinales.

Ce travail achevé, il faut faire le cadre du ministère de Jésus-Christ, et indiquer la succession des faits.

Cette tâche serait tout à fait impossible à remplir, si nous n'avions pas le quatrième Evangile, et c'est ici que cette relation de la vie de Jésus, dont il nous reste à parler, a sa grande utilité, disons mieux : sa valeur sans égale.

Sur le quatrième Evangile, comme sur les trois premiers, la critique historique est arrivée à des résultats à peu près définitifs.

Il est impossible de méconnaître le caractère non historique de ce livre. Nous entendons par là que l'auteur laisse sciemment de côté une quantité d'événements importants et qu'il n'a pas l'intention de nous donner une biographie de Jésus-Christ, mais de prouver que Jésus était

bien la Parole faite chair ou, comme il le dit lui-même, le Christ, le Fils de Dieu (1). Il en résulte que son récit est tout fragmentaire, et imprégné de considérations théologiques complètement étrangères à l'histoire. C'est un fait incontestable et qui doit être reconnu par tout le monde.

Le quatrième Evangile ne peut donc pas servir de base à une étude du ministère de Jésus-Christ, et c'est pour cela que nous avons parlé avant tout des trois premiers. Eux seuls nous offrent un premier point d'appui solide.

Mais nous avons aussi un point d'appui à prendre dans le quatrième Evangile, et quand on a dit que cet écrit ne saurait passer pour un récit complet de la vie de Jésus, on est loin d'avoir tout dit, et il reste à établir sa grande valeur documentaire.

A côté du caractère général, non historique, qu'il offre au lecteur impartial, il faut relever un autre fait non moins incontestable, selon nous, c'est que l'auteur de ce livre a vécu dans l'intimité d'un témoin oculaire de la vie de

(1) Jean 20 : 31.

Jésus, et d'un témoin qui se sentait assez d'autorité pour donner un récit différent de celui des trois premiers évangélistes, dont il connaissait fort bien les livres, assez d'autorité pour les corriger et émettre des assertions, complétant, rectifiant et quelquefois contredisant les leurs. L'auteur du quatrième Evangile sait, dans leurs plus petits détails, une quantité de faits de la vie de Jésus, très certains, très authentiques, et que les auteurs des trois premiers récits ont entièrement ignorés.

De plus, sur les deux moments essentiels du ministère de Jésus-Christ, son abandon par le peuple après la multiplication des pains, et sa mort sur la croix, il se rencontre avec les trois premiers évangélistes, et les confirme en les complétant. Enfin, il nous donne un cadre de la vie de Jésus bien meilleur que le leur. Eux ne mentionnent qu'un seul voyage de Jésus-Christ à Jérusalem ; ce qui est plus qu'invraisemblable, ce qui est impossible. Sur ce point, l'auteur du quatrième Evangile se sépare d'eux, et mentionne plusieurs de ces voyages, parce qu'il est plus fidèle et connaît mieux les faits.

C'est ainsi que le quatrième Evangile est tout rempli de souvenirs personnels qu'il est impossible de méconnaître. Son récit de la Passion, pour ne prendre que ce seul exemple, est le plus vivant des quatre, et, entre autres détails merveilleux de vérité, le caractère de Pilate y est admirablement dépeint.

Le fait que le témoin oculaire, dont nous parlons, ne peut être qu'un apôtre, et que cet apôtre est saint Jean, nous semble impossible à nier. Si la forme donnée aux discours de Jésus est particulière au rédacteur du livre, et si les développements théologiques, qui ne peuvent être que des réflexions personnelles de l'écrivain et non des mots authentiques de Jésus, abondent dans le quatrième Evangile (1), il est aussi une foule de paroles, placées dans la bouche du Christ, qui sont certainement aussi

(1) Il faut remarquer qu'au premier siècle, lorsqu'on racontait la vie de quelqu'un, on lui faisait dire non seulement ce qu'il avait réellement dit, mais encore ce qu'il aurait pu dire, et on considérait comme aussi authentiques des paroles dont on était convaincu qu'il aurait pu les prononcer, que s'il les avait prononcées véritablement.

historiques que celles que les trois premiers Evangiles lui attribuent et qui portent le cachet inimitable des mots authentiques du Seigneur.

Aussi ce livre, qui n'est pas une histoire de Jésus-Christ (il est trop dogmatique d'une part et trop fragmentaire de l'autre pour cela), est cependant un document très exact à consulter pour connaître la vie de Jésus. On peut même dire que, sur plusieurs points essentiels, il est de beaucoup le plus exact des quatre. Les indications données par un apôtre peuvent seules être à la base d'un livre qui, lorsqu'il parut, différait autant des trois premiers Evangiles reçus dans l'Eglise, acceptés comme vrais, consacrés par la piété et qui se permettait de s'éloigner d'eux aussi entièrement (1).

(1) Les preuves de l'historicité du quatrième Evangile, en ce qui concerne la dernière semaine et la Passion, sont d'une force tout à fait probante. Jésus se nomme lui-même aux soldats qui viennent l'arrêter ; Judas sort de la salle après le morceau trempé, etc., etc. Il y a des invraisemblances du récit synoptique qui sont levées. Jean affirme que Jésus mourut le jour même où l'on mangeait l'agneau ; les Talmuds aussi (« la veille de Pâque » Babyl. *Sanh.* 43 a. 67 a.). Il ne parle pas de sa-

Quel est donc l'auteur du quatrième Evangile? Demandons-le à ce livre lui-même. Il répond clairement qu'il tient de très près à saint Jean mais n'est pas saint Jean. Quand il parle du « disciple bien aimé » c'est à la troisième personne. Sans doute, cela pourrait n'être qu'un procédé littéraire. L'antiquité nous en offre un exemple bien connu. Les commentaires de Jules César ont été écrits par César lui-même, et nulle part il ne se désigne par le pronom de la première personne. Mais le système adopté par le rédacteur du quatrième Evangile est fort différent, car non seulement il ne parle de Jean qu'à la troisième personne, mais

laire en argent pour Judas ; pour les six mois qui ont précédé la Passion, Jean seul est bien renseigné. Il nous montre la mort de Jésus résolue dès le mois de février ou de mars (11 : 53 et 54) : Jésus se retire alors à Ephraïm; l'ordre est donné de l'arrêter (11 : 55, 56). Les Synoptiques ne savent rien de tout cela. Enfin et surtout, ce fait que, aussitôt après son arrestation, Jésus fut mené chez Hanan (18 : 13 et suiv.), dont nous savons qu'il avait une maison sur le mont des Oliviers, est la plus forte de toutes les preuves de la valeur historique du quatrième Evangile (cf. Renan, *Vie de Jésus*, 1re édition, p. 394).

il prend soin de se distinguer de lui ; il parle de Jean sans jamais le nommer et toujours en en faisant l'éloge ; il le désigne à mots couverts et en termes constamment admiratifs ; on sent qu'il lui est tendrement attaché. Il fait ressortir sa supériorité et l'affection particulière que Jésus avait pour lui. Jean l'apôtre, écrivant lui-même, ne se serait pas exprimé ainsi sur son propre compte ; et cependant, tout ce que nous avons dit de l'origine johannique du quatrième Evangile subsiste. Une seule solution s'impose. Ce livre a été écrit par un disciple de saint Jean qui s'inspirait de son maître. On peut presque dire que le quatrième Évangile a été composé en collaboration par Jean l'apôtre et par un de ses disciples qui rédigeait ; et, comme nulle part il n'écrit sous le nom de son maître, il n'a nullement fait un faux, et ce livre n'a rien de commun avec ce qu'on appelle un pseudépigraphe.

Nous avons, de notre assertion, une preuve de fait qu'il n'est pas possible de contester. Le chapitre XXI a été, de l'aveu de tout le monde, ajouté à l'Evangile après qu'il fut terminé et même après la mort de saint Jean. Or le style

de cet appendice, — qui, en tout état de cause, n'est pas de saint Jean, puisqu'il n'a été écrit qu'après sa mort, — est exactement le même que celui de l'Evangile. Il est du même écrivain ; donc cet écrivain, qui n'était pas Jean pour le chapitre XXI n'a pas été Jean non plus pour les vingt premiers chapitres. L'appendice a été ajouté par le disciple qui avait écrit, peu auparavant, l'Evangile lui-même, sous la direction de l'apôtre. Voilà qui nous paraît incontestable.

On peut remarquer encore que l'Evangile de Jean a été pensé en hébreu, que la construction des phrases est tout hébraïque. On peut donc admettre que nous avons une traduction presque littérale faite par celui qui tenait la plume, tandis que l'apôtre lui parlait en araméen.

Il y a eu dualité d'auteurs. Cette dualité est d'ailleurs trahie par le pronom de la première personne du pluriel qui est çà et là employé.

De plus, l'écrivain-secrétaire fait de temps en temps ses réflexions personnelles. Il dit, par exemple : « Celui qui l'a vu l'a attesté et son attestation est véridique. Lui, il sait qu'il dit

vrai, afin que, vous aussi, vous croyiez (1) ». C'est-à-dire, Jean a attesté ce qu'il a vu, lorsqu'il m'a raconté le supplice de la croix, et maintenant il sait (2) que son attestation est véridique ; je l'entends qui le dit à l'heure même où je trace ces lignes. C'est évidemment une réflexion personnelle du rédacteur, et d'un rédacteur qui n'est pas « celui qui a vu ».

Ce procédé littéraire d'un livre écrit à deux paraît étrange au premier abord. Il ne l'est nullement, si on se reporte au temps des apôtres. Ceux-ci, Pierre et Jean en particulier, devaient savoir fort mal le grec, si tant est qu'ils en aient jamais su un mot. Or, écrivant des lettres ou des Evangiles, ils ne pouvaient les publier qu'en grec. Leurs livres ne se seraient pas répandus, et se seraient perdus comme s'est perdu le recueil des discours de Jésus-Christ, fait par Matthieu, s'ils les avaient écrits dans leur langue maternelle. Ils ont donc pris des collaborateurs, des

(1) 19 : 35.

(2) On peut traduire aussi : *il savait*, car il n'y a pas de mot en grec pour dire : il savait (οἶδα est déjà au passé). Le fait constaté reste, en tout cas, le même.

aides, des secrétaires. Pierre, qui avait Jean-Marc pour interprète, eut aussi Silas, et fit écrire son épître par Silas. Il le dit en toutes lettres (1). Saint Jean de même, ayant à écrire un Evangile, s'est acquitté de sa tâche comme il pouvait, donnant ses indications à un secrétaire qui, certes, n'était pas le premier venu, et qui a tiré un admirable parti de ce que lui racontait l'apôtre.

Reprenons maintenant la question que nous nous sommes posée : Comment peut-on reconstruire le cadre du ministère de Jésus-Christ ? Trois fêtes de Pâque ont été célébrées par lui pendant sa durée (2), et cette durée a été de deux ans et demi.

Si nous essayons de placer ensuite les faits à leur date, et de montrer un progrès, un développement dans le ministère de Jésus-Christ, c'est au quatrième Evangile qu'il faut nous adresser.

Les trois premiers accumulent les faits sans aucune idée de progression ou de développe-

(1) 1re Epître de Pierre 5 : 12.
(2) Jean 2 : 23 ; 6 : 4 ; 13 : 1.

ment; mais, d'autre part, il y a chez eux, et surtout dans l'Evangile de Marc, des périodes qui ressortent de la nature des faits qu'ils exposent, et ces périodes s'imposent au lecteur avec d'autant plus de force que les Evangélistes ne songent pas à les indiquer, et n'en ont pas conscience eux-mêmes.

C'est ainsi qu'il est un moment du ministère de Jésus-Christ, un « *point tournant* » comme disent les Allemands, qui marque le milieu environ de sa vie publique et qui est indiqué dans les quatre Evangiles (1). C'est le moment où le peuple abandonne Jésus-Christ, et où celui-ci perd la popularité dont il avait joui jusque-là. C'était un an juste avant sa mort, car ce fait suivit la multiplication des pains que saint Jean place expressément aux environs d'une fête de Pâque, qui ne peut être que celle de l'an 29 (2).

Par suite, le ministère de Jésus-Christ se par-

(1) Matth. 16. Marc 8. Luc 9. Jean 6.

(2) *Ne peut être*, dans la supposition que Jésus a été crucifié en l'an 30, année très possible, mais sur l'exactitude de laquelle plane inévitablement un certain doute.

tage en trois parties, ou, si l'on aime mieux, il y a trois moments, dans le ministère de Jésus-Christ, d'une indéniable authenticité :

I° Le ministère de Galilée (prédication de l'Evangile du Royaume ; les Béatitudes ; la visite à Nazareth ; les paraboles du Royaume des cieux ; enseignement et guérisons). Cette première période est caractérisée par le vif enthousiasme que Jésus inspire, et la grande popularité dont il jouit. Son ministère débute dans l'espérance et dans la joie. Il est entouré de la sympathie de tous. Il parcourt le pays faisant des miracles de charité, attaquant les représentants officiels de la théocratie, et les multitudes l'approuvent. Il répond aux envoyés de Jean-Baptiste, et prononce sur lui un jugement définitif. Il proclame l'affranchissement de la conscience. Cette période se termine par la plupart des enseignements connus sous le nom de Sermon sur la montagne, où nous trouvons résumés un grand nombre des discours prononcés à cette époque. Le choix des douze apôtres en marque la fin.

II° La seconde période du ministère de Jésus s'ouvre ensuite. Elle débute par l'hostilité ouverte des Pharisiens. Il l'accusent de chasser les démons par Beelzébul. Jésus attaque les Pharisiens à son tour et se sépare d'eux. Bientôt le peuple aussi ne le comprend plus, et l'abandonne. Par suite d'un de ces changements fréquents chez les foules, un revirement se produit. La popularité de Jésus baisse subitement ; le peuple lui reproche de tromper ses espérances messianiques. Cette crise se produit un an juste avant la mort de Jésus.

Cette seconde période est mieux connue que la précédente, celle de la faveur et du succès, qui reste un peu enveloppée d'obscurité et d'indécision. Voici les principaux événements qui l'ont remplie : Jésus rompt publiquement avec les espérances messianiques juives ; apprenant la mort de Jean-Baptiste, se sentant surveillé par Hérode, il se retire dans la solitude et commence son ministère errant. Il va souvent hors des limites du territoire d'Hérode (Tyr, Sidon, Césarée de Philippe). Une vie plus intime commence entre lui et ses apôtres. Cette seconde

période se termine par la confession de Pierre et la première prédiction d'une mort violente et prochaine. Tels sont les faits, les événements extérieurs. A ces événements extérieurs, correspondent, dans l'âme de Jésus, des événements intérieurs. Il arrive à la conviction nouvelle que son œuvre ne se fera pas par la parole et par les miracles, et que sa mort est probablement nécessaire à la venue du Royaume. Nous disons probablement, car tout en affirmant que sa mort est inévitable, il espérera jusqu'à la fin que le Père la lui épargnera. Mais il voit bien que la conversion de son peuple ne sera pas uniquement obtenue par les moyens qu'il a jusque-là employés. Il doit renoncer à la pure spiritualisation du Judaïsme, comme l'entendent certains Pharisiens. Lui-même devient universaliste au sens le plus absolu, et perd toute sa foi juive. Il ne sera pas seulement le Messie spirituel et moral qui est né aux jours de la tentation au désert, il sera le Messie souffrant, et scellant son œuvre par son martyre. Cette mort précédera la venue du Royaume qu'il continuera à annoncer comme prochaine.

III° Enfin, la troisième période peut s'intituler : la lutte finale et la dernière semaine (1). Nous en raconterons les péripéties dans notre troisième volume. Elle est la mieux connue de la vie de Jésus. La lumière jetée par les documents authentiques sur cette vie, et qui va toujours en augmentant, est, pour les derniers jours, aussi complète qu'on peut le désirer.

(1) Matth. 20 à 28. Marc, 10 à 16. Luc 9 : 53-fin. Jean, 7 à 20.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE ACTIVITÉ

dę Jéşuş

CHAPITRE PREMIER

Première activité de Jésus

Notre premier volume a conduit les événements jusqu'au moment où Jésus, âgé d'environ trente ans, commence son ministère. Encore tout pénétré de la parole brûlante de Jean-Baptiste et du solennel refrain de sa prédication : « Repentez-vous, car le Royaume des cieux approche», il répétera ces mots du Précurseur, et, tout d'abord, il n'en dira point d'autres.

Mais ce ne sera pas à Nazareth qu'il prêchera

ce qu'il appelle déjà l'« Evangile », la Bonne Nouvelle, c'est-à-dire la rénovation prochaine préparée par le changement des cœurs et des vies. A Nazareth, il n'aurait point d'autorité ; on le connaît depuis son enfance, et « nul n'est prophète dans son pays ». Et puis, il resterait inconnu. Nazareth est perdu dans les montagnes; il lui faut un centre d'où il puisse rayonner au loin. Alors il choisit Capernaüm, et décide que ce village sera le point de départ de ses prédications et de ses appels. Ce choix fut, sans doute, de sa part, l'objet de recherches attentives. Il aurait pu se fixer ailleurs ; mais, restant en Galilée, renonçant, pour commencer (1), à Jérusalem, il n'était nulle part mieux placé qu'à Capernaüm. Il connaissait certainement déjà ce bourg et tous les bords du lac, et il avait fait souvent, dans sa jeunesse, les six à sept heures de marche qui séparaient Nazareth de la mer de Galilée.

Il se décide donc à quitter les lieux où il

(1) *Pour commencer*, parce que ses premières tentatives sur Jérusalem n'avaient pas réussi ; voir plus loin chapitre VIII^e^, *Voyages à Jérusalem.*

avait toujours vécu ; la rupture fut certainement douloureuse. Ce village, où il avait grandi, ne lui laissait pas seulement les souvenirs de son enfance, mais tous ceux de sa jeunesse et jusqu'à l'âge de trente ans ! Ces souvenirs, il est vrai, étaient mélangés. Sa mère ne le comprenait pas, ses frères le désapprouvaient, Jacques surtout, l'austère Juif strict et méticuleux, qui était presque de son âge, devait le considérer comme un enfant prodigue. Il l'accusera de folie quand il apprendra sa largeur, ses hérésies, sa violation du Sabbat. Peu importe; pour Jésus, quitter Nazareth, partir, c'est rompre avec tout ce qu'il a de plus cher au monde.

Il s'en va donc; aucun des siens ne l'accompagne. Etait-il entièrement seul ? Peut-être. Mais là-bas, des amis l'attendent.

Au sortir de Nazareth, le chemin monte, et le pays se découvre de plus en plus. Le point culminant de la route est l'un des plus élevés de la Galilée; Jésus voit autour de lui des régions immenses, et, dans le lointain, l'Hermon éternellement blanc. Puis les montagnes com-

mencent à s'abaisser, et leurs larges ondulations descendent vers la mer de Tibériade, encore invisible et cachée par les collines étagées. Lorsqu'on l'aperçoit enfin, c'est une nappe d'un bleu grisâtre, entrevue dans un fond très lointain, et qui grandit peu à peu. Sur ses bords, apparaissent, de ces lieux élevés, des villes, des villages, des maisons blanches, des cubes de pierre très loin et très bas, et en grand nombre, comme sur un plan.

La Galilée d'alors vivait d'une vie intense, et quand on la voit aujourd'hui, si morne et si morte, le contraste est poignant. Lorsque Jésus aperçut le lac du haut des collines, il vit en même temps Tibériade, Magdala, Bethsaïda, Capernaüm et les nombreuses barques qui passaient l'eau. C'est là, au milieu de cette population simple et naïve, qu'il apportera les idées nouvelles : la prédication de Jean-Baptiste et autre chose encore, tout ce qui fermente dans son âme, tout ce qui, depuis dix-huit ans, le préoccupe et l'attire, et tout ce qu'il y ajoutera demain ; car sa pensée est en marche, et chaque jour il découvre quelque horizon nouveau et

comprend mieux la volonté du Père. Sa nourriture est de la faire, et, ainsi, d'accomplir son œuvre.

Pour se rendre à Capernaüm, il ne passe pas par Tibériade. Peuplée d'étrangers et de païens, séjour d'Hérode, cette ville idolâtre, ou s'efforçant d'être idolâtre, lui inspire l'éloignement qu'elle inspire à tout Israélite patriote et fidèle; il se rend directement au lac ; puis il longe sa rive (1), et là il rencontre ses premiers amis, auxquels, peut-être, il avait donné rendez-vous, deux frères, Simon et André, et plus loin deux autres frères, Jacques et Jean. Ces quatre jeunes gens, les deux derniers surtout, ses cousins germains, lui serviront de famille, et ne le quitteront plus. Jean, depuis longtemps déjà, le comprend, le suit et l'aime. Il est lié avec Jésus d'une étroite et tendre amitié. Il a subi, lui aussi, l'influence du Baptiste, a été son disciple, et voilà des années, sans doute, que Jésus et Jean pensent ensemble, cherchent ensemble, com-

(1) Marc 1 : 16, Matth. 4 : 18.

prennent et trouvent ensemble. Seul des apôtres au pied de la croix, il servira de fils à la mère du crucifié.

Capernaüm et les villages voisins, Bethsaïda, Chorazin, seront les rendez-vous préférés de Jésus, et ce coin de terre deviendra le berceau du christianisme et du monde. Les idées nouvelles y fermenteront bientôt.

A Capernaüm, la maison de Simon et d'André, tous deux fils d'un certain Johanan, est la première demeure et l'asile de Jésus. Bientôt, grâce à la bourse commune qu'il a installée à la mode essénienne, il loue une maison, une de ces pauvres demeures, basses et sans fenêtres, où l'on ne passe que la nuit.

Ce n'est pas là qu'il parle; c'est en plein air sur les bords du lac, dont les petites vagues inoffensives déferlent trop doucement pour étouffer sa voix. Un peu partout sur ses bords, Jésus donne ses enseignements. Les foules l'écoutent debout sur le rivage ; les pêcheurs, montés sur leurs barques, s'approchent jusqu'à la lisière des herbes pour l'entendre, et lui, assis dans le

bateau de Simon Céphas, prononce quelques béatitudes ou raconte une parabole. Des oiseaux nageurs s'ébattent autour du bateau ; l'horizon est éblouissant de lumière, et les vagues viennent mollement s'éteindre, ici sur de petits galets et du sable, là sur le gazon et les fleurs.

Les pierres de la rive que foulent aujourd'hui les voyageurs ont entendu ses paroles, et nous, nous ne les entendons qu'à travers les disciples. Il prêche l'Evangile des premiers jours. A la prédication de Jean-Baptiste, il ajoute l'annonce de l'amour du Père et de la fraternité universelle. Il proclame le pardon et la miséricorde infinie, en un temps où les hommes ne connaissent que des lois de sang et de vengeance, des dieux sombres et jaloux, et celui qui parle ainsi appartient à Israël, c'est-à-dire à la race la plus fermée de toute l'antiquité. Ah ! c'est bien l'Evangile, la Bonne Nouvelle que la terre va entendre ; la meilleure qu'elle ait jamais entendue et qu'elle entendra jamais. Or, cela, on ne l'expliquera pas ; et quiconque n'admet pas ici une révélation divine et persiste à dire : c'est une indéchiffrable énigme, semble, en vérité,

fermer volontairement les yeux à une évidence historique surabondamment démontrée.

D'autres fois, Jésus parcourt le pays. Il traverse la plaine de Gennezareth, resserrée entre la mer et les montagnes, admirablement cultivée, coupée par la route de Jérusalem à Damas, celle que saint Paul a suivie quelques heures avant sa conversion. Les caravanes y passent sans cesse. Cette plaine était un paradis, un jardin enchanté, plein d'arbres et de fleurs.

Mais qu'on ne croie pas à ce qu'on a appelé l'idylle galiléenne. D'immenses misères entourent Jésus, et il est sans cesse ému de compassion. S'il prêche, c'est qu'il a une mission à remplir. Il est certain qu'il n'a pas commencé son ministère plus tôt parce qu'il attendait un appel divin. Maintenant il l'a entendu; Dieu lui a parlé au baptême; il lui parle chaque jour, et le sentiment le plus profond du cœur de Jésus, c'est le besoin d'accomplir l'œuvre de Dieu; l'œuvre que le Père lui a donné à accomplir. Sa compassion le porte maintenant vers son peuple tout entier. Sa volonté, toujours

droite, ferme, et, quand il le faudra, héroïque, sera la volonté constante de ce qui est bien, ou plutôt de ce qui est la volonté de Dieu. Est-il téméraire de supposer que les deux premiers mots de la prière qu'il a enseignée à ses disciples sont venus alors constamment sur ses lèvres, parce qu'ils étaient constamment dans son cœur ; d'abord, pendant les dernières années qui ont précédé sa vie publique, années de recherches et d'attente, et qu'ils furent plus que jamais dans son cœur et sur ses lèvres à ce moment précis où il vint s'établir à Capernaüm : « Père, que ton nom soit sanctifié ! » « Que ton règne vienne ! » Deux sentiments dominent en lui : une compassion intense et émue pour les misères matérielles et morales qui l'entourent, et une communion avec Dieu, qui le soutient et le porte sans aucune défaillance. Dieu est là ; il le sent ; il l'entend ; il vit avec lui et en lui ; et cette union avec le Père est la source d'une paix profonde et d'une joie immense qui le fait parfois tressaillir, et le remplit tout entier.

Essénien itinérant dans ses mœurs, Pharisien libéral dans ses idées, tel nous apparaît Jésus

dans cette toute première période de son activité. Il va rester dans le grand courant des meilleures doctrines pharisiennes, et ne se séparera pas du Judaïsme pendant ces premiers temps de son ministère. Son but est de préparer la venue du Royaume par sa prédication, et il espère fermement être reconnu et acclamé comme Messie par le peuple, et avant tout par ses conducteurs, les Pharisiens.

Il vit à la mode essénienne, mais ne se conduit pas en Essénien avec ceux qui l'approchent. Il arrive même que les gens qui s'attachent à ses pas forment un groupe très mêlé. On y voit des individus que les personnes respectables ne fréquentent pas (1), et tandis que l'Essénien se croit souillé, s'il est touché par des gens moins stricts que lui, Jésus, pour protester contre une telle étroitesse, dîne chez ces parias, et déclare qu'il est venu pour les pécheurs (2).

Il va ainsi de village en village, recevant l'hos-

(1) Matth. 9 : 10 et suiv. Luc 15 entier.

(2) Matth. 9 : 11 et suiv. Marc 2 : 16 et suiv. Luc 5 : 30 et suiv.

pitalité, ou même la prenant, suivant l'usage. L'hôte avait alors beaucoup d'autorité. Le maître de la maison se mettait à son service, et lui témoignait une grande confiance. C'est ainsi que la première propagation de l'Evangile se fit par la prédication du foyer.

Le Rabbi Jehosuah entre, prononce quelques paroles de bienvenue, raconte une ou deux histoires allégoriques. Les femmes quittent leur travail, et s'asseyent à ses pieds, suivant la mode orientale ; les enfants accourent pour le voir et être bénis par le Rabbi en voyage. Le soir on lui amène les malades du bourg, car tout Rabbi est médecin ; il leur donne des conseils, et les guérit. Il communique la perle de grand prix ; il apporte le trésor caché ; tout le monde est touché et ému ; plusieurs se déclarent pour lui. On dit : « Quelle autorité ! quelle puissance ! quel enseignement nouveau ! » Le lendemain, les mêmes scènes se répètent au village suivant. Bien des détails s'expliquent ainsi par les mœurs orientales. Jésus dit que l'ouvrier est digne de son salaire, et son salaire c'est l'hospitalité qu'il reçoit. Loger chez l'ha-

bitant est une sorte de droit public ; car il n'y a d'hôtelleries que dans les grandes villes.

Mais Capernaüm reste son centre ; son nom signifie petite ville (*caphar*, village) ; Jésus l'aima beaucoup (1). C'est surtout le samedi qu'il y enseignait à la synagogue. Pendant la semaine, il parcourait les campagnes où les populations étaient dispersées.

La synagogue se prêtait admirablement à son but. On pouvait faire des objections et poser des questions au lecteur. L'assemblée était libre. Il y régnait même un certain désordre, et jamais aucun recueillement. On causait, on s'observait, on s'interpellait. Les discussions étaient parfois fort animées. C'étaient, par exemple, des querelles de préséance qui éclataient dans ce petit monde. On voulait la première place, le premier siège. Rien dans la synagogue ne rappelait le silence qui règne dans les Eglises chrétiennes et ce que nous appelons le respect du saint lieu.

Jésus en prenant la parole, en offrant de faire

(1) Matth. 9 : 1. Marc 2 : 1.

la lecture, avait, de suite, un admirable moyen de propagande. Son accord avec les Pharisiens, peu nombreux d'ailleurs en Galilée, était complet. Lui-même était le premier persuadé qu'il était dans le vrai courant du bon Pharisaïsme. On trouvait qu'il parlait bien ; on l'admirait beaucoup (1).

Son champ d'action était en somme fort limité. Jésus ne sortait guère de l'espèce de golfe que forme le lac depuis Tibériade jusqu'à l'embouchure du Jourdain. C'est une courbe de trois lieues. Elle commence par des rochers, au sortir de Tibériade ; puis une plaine se découvre ; c'est le pays de Gennezareth dont nous avons parlé. Là se trouve le village de Magdala.

Au bout de la plaine, un chemin taillé dans le roc, qui existe encore, et que Jésus a certainement souvent suivi : puis Capernaüm, et, dans son voisinage, Dalmanutha, Bethsaïda, Chorazin, bourgs disparus, dont l'emplacement sera toujours ignoré.

(1) Matth. 7 : 28. 13 : 54. Marc 1 : 22. 6 : 2. Luc 4 : 22, 32.

Ces villages étaient très peuplés : tous habités par des pêcheurs, gens honnêtes et paisibles, non sans intelligence ni même sans finesse, mais fort ignorants, et d'une instruction juive très incomplète. Ils avaient une certaine aisance : et, sans être des Juifs de race pure comme ceux de Jérusalem, ils n'avaient rien du Grec. C'est parmi eux que Jésus avait recruté ses premiers disciples qui, d'ailleurs, avaient continué leur métier de pêcheurs (1). Plus tard il choisira douze apôtres. Il n'y songe pas encore ; mais nous en avons déjà compté quatre : Jean et Jacques, Pierre et André qui formeront, surtout les trois premiers, et même après le choix des douze, un comité intime d'amis et de disciples préférés.

Tout ce monde vit d'une vie bien différente de la nôtre, et dont il nous est presque impossible de nous faire une juste idée. Chez nous, l'existence est une lutte. Nos conditions sociales l'exigent. Là-bas, on n'avait pas à combattre

(1) Matth. 4 : 18. Marc 1 : 16. Luc 5 : 3. Jean 21 : 3.

pour la vie. On n'avait point de besoins à satisfaire ; on se nourrissait de peu ; on était content de tout. Le climat n'avait point de rigueurs ; la nature était admirable ; et, comme on n'était jamais chez soi, on ne se préoccupait pas de l'embellissement de l'intérieur. Les premiers disciples, qui entouraient le Maître, formaient un groupe d'amis confiants, vivant au jour le jour, ne thésaurisant pas, car le Royaume de Dieu était proche, et se bornant à demander quotidiennement le pain du lendemain.

Ils étaient pauvres et cependant heureux ; comme ils ne possédaient rien, on ne pouvait rien leur prendre ; ils étaient donc sans souci, et ne souffraient d'aucune privation. Chez nous, le pauvre a beaucoup de peine à se faire sa petite place au soleil. Là-bas, les pauvres jouissaient des fleurs, des ombrages, de la nature qui était à eux comme à tout le monde. La pensée du communisme venait naturellement au cœur ; non pas pour que tout le monde devînt riche ; bien au contraire. « La richesse est chose mauvaise, disait-on : la pauvreté est un bien. Il faut donner le peu que l'on a. Ni la liberté, ni le

bonheur ne dépendent de ce que l'on a, ou de ce que l'on n'a pas.» Ces doctrines étaient dans l'air. Jésus en parlera, et il pratique déjà le communisme essénien. Un disciple est chargé de la bourse commune; elle se grossit des dons apportés par les nouveaux venus ou par quelques membres plus riches que les autres. Parmi ceux qui écoutent la voix de Jésus, quelques-uns sont persuadés au point de donner tout et d'abandonner tout pour le suivre, et font le serment de ne le quitter jamais !

Que c'était peu de chose en apparence ! Que tout cela était humble et petit ! Quelques âmes orientales, rêveuses et ignorantes, ne sachant rien ni de la grandeur du monde, ni de la puissance politique des Césars, rien ni de la philosophie la plus élémentaire, ni des lois de l'univers, attendant le Royaume et voyant partout le signe de son approche, croyant le ciel au dessus de nous, l'enfer au dessous et la terre au milieu ; et ces âmes, même dans ce qu'elles savaient et croyaient, étaient indécises et troublées, à demi-incrédules..... et quand on songe que ce

sont elles qui nous ont transmis Jésus, que nous ne connaissons Jésus que par leur intermédiaire, et que le peu qu'elles nous ont dit de lui, et si imparfaitement et si incomplètement, a bouleversé le monde et l'a changé, quand on songe que de ce qu'elles ont dit, nous vivons et nous mourons (car l'Evangile est ce que les hommes ont de meilleur pour apprendre à bien vivre et à bien mourir), et que l'on n'a rien trouvé d'autre, et que l'on ne peut s'en passer, alors l'enseignement de Jésus, son œuvre, sa personne, tout son être grandissent dans des proportions inouïes, et la certitude d'un message divin, d'une Révélation divine, d''une parole descendue du ciel et d'un être descendu du ciel s'impose à nous, nous domine, nous accable de son évidence.

Car enfin tout vient de lui : nos lois, nos mœurs, notre civilisation, toute notre sagesse, et nos idées les plus nouvelles; et ceux qui rejettent Jésus, le blasphèment et le nient, subissent encore son influence, et restent ses disciples malgré eux et par quelque côté ; et, d'autre part, les chrétiens dévoyés, pleins d'intolérance

et de fanatisme, les orthodoxes hypocrites et orgueilleux de tous les cultes, et les mauvais prêtres de toutes les communions relèvent aussi de lui, puisqu'ils se réclament de son nom ; et il arrive même que ceux qui, stupidement, brisent sa croix, pensant travailler pour la liberté et la vérité, sont parfois poussés dans leur erreur par je ne sais quel mobile généreux qui se trouve, à cause de cette générosité même, relever de l'esprit évangélique et chrétien.

Quel que soit donc le jugement que l'on porte sur les Evangiles et leur authenticité, il demeure vrai qu'il y a eu une personnalité d'une puissance incomparable, à l'occasion de laquelle ces livres ont été composés. Tout l'ensemble de faits et d'idées qui se rattachent à Jésus, qui ont provoqué la création de l'Eglise, l'activité des apôtres, l'enthousiasme des premiers martyrs, prouve l'apparition, au premier siècle, d'un être dont l'action a été colossale sur ceux qui l'ont connu et aimé.

CHAPITRE II

LE LANGAGE DE JÉSUS

CHAPITRE II

Le Langage de Jésus

Jésus n'a rien écrit, et ne semble pas avoir pris la moindre précaution pour que ses paroles fussent conservées. Cela est tout simple. Personne, dans le monde juif de Palestine, n'avait l'esprit tourné à composer des livres. Pourquoi écrire ? Le monde allait finir ; et, de fait, les Apocalypses, les seuls ouvrages palestiniens qui nous restent de ce temps-là sont de courts opuscules unique-

ment destinés à raconter la fin de toutes choses, et à préparer les esprits à la catastrophe suprême.

On écrivait aussi des lettres, mais toujours occasionnellement. Saint Paul n'a pas composé une ligne pour l'avenir, n'a pas écrit un mot destiné à durer. Il était trop convaincu qu'il vivait aux derniers jours de l'histoire. Quant aux Evangiles, ce n'est que beaucoup plus tard qu'on songea à les rédiger. Ecrire c'est vouloir conserver ; c'est se préoccuper du lendemain. Certes, Jésus a songé à l'avenir de son œuvre, mais en le confiant aux apôtres ; et il ne semble pas avoir pensé que les apôtres eux-mêmes auraient besoin de le confier à des successeurs.

Comment les apôtres ont-ils retenu les paroles de Jésus ? Comment se sont-elles conservées intactes, longtemps transmises de bouche en bouche, et sans que personne songeât à les fixer par l'écriture ? Tout simplement par un de ces prodiges de mémoire dont la rareté des manuscrits avait fait une absolue nécessité. La conservation des sentences des Rabbis dans les Talmuds nous offre exactement le même phénomène ; et cette explication est la vraie, car elle

est la seule possible, et il n'y a pas un doute que les paroles de Jésus ne soient parvenues jusqu'à nous sous leur forme authentique.

Sa phrase a un tour si particulier, un cachet si original que personne ne s'y méprend, et qu'on constate facilement la forme très spéciale qu'il a donnée à sa pensée ; on peut presque parler du style de Jésus, comme s'il avait lui-même tenu la plume. Et cependant, non seulement il n'a rien écrit, mais nous n'avons pas même ses paroles dans la langue où elles ont été prononcées. Nous avons dit qu'un des apôtres avait fait un recueil des discours de Jésus dans l'idiome original, et que ce recueil a été perdu. Eh bien, malgré cette perte, nous pouvons encore juger de la forme donnée par Jésus à sa pensée, tellement était puissante et caractéristique l'empreinte que sa personnalité mettait sur la moindre de ses sentences. Chacune d'elles a quelque chose d'inimitable, d'une originalité unique. Les paroles de Jésus sont bien de lui, et ne peuvent être de personne d'autre. Hillel, Gamaliel l'ancien, Schammaï n'ont pas non plus écrit, et on pourrait peut-être, en recueillant les maximes bien

authentiques de chacun de ces docteurs, caractériser leur mode d'enseignement et la forme qu'ils donnaient à leurs aphorismes. On le peut, en tout cas, pour Jésus.

Il est vrai qu'aussitôt qu'il s'agit de forme, il faut laisser de côté les longs discours du quatrième Evangile, car ces discours, de l'aveu de tout le monde, se présentent à nous dans un langage particulier à l'auteur de ce livre. Si la pensée est de Jésus, le style n'est pas de lui. Il est ce qu'on appelle le style johannique. Il n'en faut donc point parler ici (1).

Quant aux Synoptiques, ils reproduisent avec une fidélité admirable les phrases mêmes prononcées par Jésus. Je n'oserai pas dire toutefois que les longs discours sont textuels. Je ne crois pas que Jésus parlât en très longs discours. Il développait peu, et la brièveté de ses sentences, la netteté de ses jugements montrent qu'il cherchait avant tout la précision dans la concision.

(1) Cependant, on retrouve dans le quatrième Evangile nombre de paroles du Christ dont la forme est exactement celle que nous offrent les trois premiers.

Son style est éminemment le style lapidaire. Il parlait par petits paragraphes qui, réunis, forment les discours que nous trouvons dans les Evangiles. Le Sermon sur la montagne, par exemple, a été construit par la tradition ; ses différentes parties ne se relient pas nécessairement entre elles, et ce discours n'a jamais été prononcé tel quel. Il n'est qu'un résumé du mode d'enseignement de Jésus pendant une certaine période de son ministère. Jésus a fait comme tous les Rabbis, dont aucun n'était orateur au sens moderne du mot, orateur visant à l'éloquence.

Les Rabbis, Esséniens ambulants ou autres, vivaient en petits groupes. Là, personne n'écrivait ; on causait en public et entre soi ; on formulait sa pensée en aphorismes courts, et faciles à retenir. Ces sentences pouvaient être soit de purs préceptes de morale, soit des interprétations de la Loi, soit encore des opinions individuelles sur divers points de casuistique. Jésus fit comme les autres. Il n'abolit point, il accomplit, et ses aphorismes revêtent dans sa bouche une forme incomparable, achevée, parfaite.

S'il ne prononçait pas précisément de discours, cependant il lui arrivait de parler longtemps de suite ; mais il n'exposait pas des idées s'enchaînant logiquement, suivant un plan raisonné et fixé d'avance. L'usage des Rabbis était de s'exprimer soit en sentences claires et nettes qui ne laissaient aucun doute sur leur signification, soit, au contraire, en sentences énigmatiques qui excitaient l'attention, par le désir qu'elles éveillaient d'en trouver le sens. Jésus, dont la parole était souvent fragmentaire, s'est servi de ces deux formes ; il en a revêtu des idées entièrement nouvelles, et leur a donné une expression d'une perfection achevée (1).

(1) Nous ne prétendons pas dire que Jésus ne parlait que de cette manière-là. Il y a eu dans ses discours, surtout vers la fin de son ministère, des passages d'un accent sublime, dont l'élévation rappelle et dépasse les plus magnifiques apostrophes des anciens prophètes, et n'a aucun rapport avec les maximes brèves et un peu sèches des Docteurs du premier siècle. Mais il est certain que nous avons, dans la sentence courte et précise, une des formes que Jésus donnait de préférence à sa pensée.

En cherchant ainsi le terme le plus exact, le mot le plus frappant, l'image la meilleure, Jésus est arrivé à employer des expressions uniques de précision et de vérité. Il donnait à l'idée sa forme définitive. Je n'en citerai qu'un exemple. Les Pharisiens avaient souvent parlé de la Providence avant que Jésus commençât à enseigner, mais la foi en la Providence n'est devenue définitive que le jour où il a dit : « Il ne tombe pas un passereau en terre sans la permission de votre Père céleste (1).» « Les cheveux de vos têtes sont tous comptés (2). »

Il avait adopté, pour ses phrases sentencieuses, deux formes particulièrement propres à les graver dans la mémoire, et il les affectionnait beaucoup : l'antithèse et le paradoxe.

L'antithèse est constante dans sa bouche. Pour en donner des exemples, on pourrait citer plus de la moitié de son enseignement. Le paradoxe qui excite l'attention et la soutient, est fréquent aussi : « On donnera à celui qui a, à

(1 Matth. 10 : 29, Luc 12 : 6.
(2) Matth. 10 : 30, Luc 12 : 7.

celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a (1).» « Il faut haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, sa vie même à cause de moi (2).» « Il faut tressaillir de joie dans les persécutions (3).» « Je suis venu apporter non la paix mais la guerre (4).» « Qui n'est pas pour moi est contre moi (5).» Parfois ce n'est qu'une exagération : la foi qui transporte les montagnes (6) ; le chameau qui passe par le trou d'une aiguille (7). Il aime aussi les rapprochements de mots : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise (8).» « Celui qui veut sauver sa vie la perdra. Celui qui la perdra pour moi la sauvera (9).» « Laisse les morts ensevelir leurs morts (10). » Les pêcheurs du lac deviendront « pêcheurs d'hommes (11). »

(1) Matth. 13 : 12; Marc 4 : 25.
(2) Luc 14 : 26.
(3) Matth. 5 : 12; Luc 6 : 23.
(4) Matth. 10 : 34; Luc 12 : 51.
(5) Matth. 12 : 30; Luc 11 : 23.
(6) Matth. 21 : 21.
(7) Matth. 19 : 24; Marc 10 : 25; Luc 18 :25.
(8) Matth. 16 : 18.
(9) Matth. 16 : 25; Marc 8 : 35; Luc 9 : 24; 17 : 33.
(10) Matth. 8 : 22; Luc 9 : 60.
(11) Luc 5 : 10.

Par tous ces moyens destinés à attirer l'attention, Jésus se montre Rabbi ingénieux, sachant captiver ses auditeurs, aider leur mémoire, provoquer leurs réflexions, et toujours avec une merveilleuse simplicité.

Il arrivait souvent que sa sentence était donnée sous forme imagée, par exemple : « L'œil est la lampe du corps (1). » La langue figurée a été, en effet, la forme habituelle et presque constante de sa pensée. Il est rare qu'il se serve de termes abstraits. Sa préoccupation incessante est d'être compris de ses auditeurs. Il se met à leur niveau; il varie; tantôt des exemples qui frappent, tantôt des paroles presque enfantines à force d'être simples, tantôt des expressions demi-obscures ; partout son but est le même : éveiller l'attention et atteindre les âmes. Ce qui domine, c'est l'image ; depuis la simple illustration de sa pensée par un mot expressif jusqu'à la longue parabole énigmatique, il parle toujours en images, et ce

(1) Luc 11 : 34.

qu'il aime sous cette forme, ce sont les avertissements (1).

Les comparaisons proprement dites, par lesquelles il reprend, censure, exhorte, sont très nombreuses (2). Dans cette méthode il faut voir un des secrets de son autorité. Jésus montre et ne démontre pas. Il propose les vérités divines, certain que ce qui est juste et vrai se prouve en se montrant. C'est encore là un des motifs de la forme sentencieuse et axiomatique sous laquelle il s'exprimait sans cesse. Enfin, lorsque la pensée qu'il va émettre lui paraît particulièrement importante, il la fait précéder des mots : *Amen! Amen!* c'est-à-dire, en vérité ! en vérité !

Il va sans dire que cette perfection de forme n'était pas improvisée. Nous avons dit, dans notre premier volume, que Jésus avait dû se préparer à parler en public. S'il a dû s'ap-

(1) Matth. 5 : 25 ; 7 : 3; 7 : 10; 9 : 16 et 17; 24 : 45; Luc 8 : 16; 11 : 33; 14 : 7-11; 18 : 9-14; 14 : 28-33; 17 : 7-9.

(2) Matth. 5 : 13, 14; 6 : 22; 11 : 16-17; Marc 4 : 26-29; Matth. ch. 13.

pliquer à lui-même son précepte : « Ne vous mettez pas en peine de ce que vous avez à dire; le Saint-Esprit vous montrera comment il faut parler (1)», il n'en a pas moins préparé avec soin certaines parties de son enseignement. L'oraison dominicale dut être l'objet d'une préparation, semblable à celle que faisaient les Pharisiens pour les oraisons qu'ils composaient à l'usage de leurs disciples. Jean-Baptiste, lui aussi, avait composé une prière pour les siens.

Se représenter la forme de l'enseignement de Jésus comme spontanée, c'est la croire fortuite ou c'est en faire une révélation machinale, une dictée du Saint-Esprit, comme on se le représentait autrefois pour la rédaction des livres de la Bible. La forme que Jésus donne à sa parole est voulue; il y a réfléchi ; il a mis en œuvre avec un admirable savoir-faire les dons que Dieu lui avait faits. Que l'on compare ses images à celles de son frère Jacques, quelle ressemblance ! et quelle différence ! Ressemblance, car de tous les écrivains bibliques, c'est son style qui se rapproche

(1) Marc 13 : 11; Matth. 10 : 19; Luc 12 : 11.

le plus du sien ; rien de surprenant puisqu'ils étaient frères. Mais quelle distance encore ! Le passage de Jacques sur la langue (1), pour ne citer que celui-là, est plein de métaphores insuffisantes, d'images accumulées, sans goût et trop abondantes. Chez Jésus l'image est parfaite ; toujours élevée, toujours juste. Son langage est bien celui de l'Orient, mais sans aucune de ces incohérences qui sont constantes chez les Orientaux, et dont ils se soucient fort peu. Jésus a le souci de la forme achevée comme de tout le reste.

Ainsi ses paraboles avec leur enseignement si riche, où tant de détails sont intentionnels et ont leur signification, n'ont certainement pas été improvisées. Elles sont, au contraire, composées avec un art consommé. C'est d'elles que l'on peut dire : elles ne renferment pas un mot de trop, et il n'y manque pas un mot. La netteté, la simplicité, la concision, voilà ce qui les distingue. La tournure naturellement imagée de la pensée

(1) Jacques 3 : 1 à 12.

de Jésus trouvait dans ces petits récits son expression naturelle. On a dit que la parabole était déjà en usage chez les Orientaux. Cela est vrai des Indous, mais ne l'est pas entièrement des Juifs. Les récits imagés de l'Ancien Testament (1) ne ressemblent qu'extérieurement aux paraboles de Jésus-Christ. Cependant les Rabbis de son temps se servaient de ce mode d'enseignement. Les Talmuds nous citent bon nombre de paraboles de Hillel et de Schammaï. Jésus a fait comme eux.

Il est intéressant de remarquer qu'il n'a pas débuté en racontant des paraboles. C'est un genre dans lequel il s'est développé comme dans tout le reste. Le Sermon sur la montagne, c'est-à-dire les béatitudes, les lois et les promesses du Royaume à venir, des préceptes faciles à comprendre, des figures d'une extrême simplicité comme celle de la paille et de la poutre (2), de l'accord avec la partie adverse (3), des raisins cueillis sur les épines, et des figues sur des

(1) Juges 9 : 8 et suiv. ; II Samuel 12 : 1 et suiv.
(2) Matth. 7 : 3.
(3) Matth. 5 : 25.

ronces (1), de la maison bâtie soit sur le roc, soit sur le sable (2), telle fut la première forme imagée de l'enseignement de Jésus. Ce ne sont que des métaphores ; ce ne sont pas encore de véritables paraboles. Les premières de ces paraboles proprement dites sont celles du Royaume. Il nous en reste huit. 1° Le Semeur (3); 2° l'ivraie et le bon grain (4); 3° le grain de senevé (5); 4° la semence jetée en terre (6); 5° le levain (7); 6° le trésor caché dans un champ (8); 7° la perle de grand prix (9); 8° le filet jeté dans la mer (10). Jésus tire ici presque toutes ses comparaisons de la nature. Sa parabole a déjà sa forme achevée, complète. C'est un petit drame,

(1) Matth. 7 : 16.
(2) Matth. 7 : 24-27.
(3) Matth. 13 : 4 et suiv.; Marc 4 : 3 et suiv.; Luc 8 : 5 et suiv.
(4) Matth. 13 : 24 et suiv.
(5) Matth. 13 : 31 et suiv.; Marc 4 : 30 et suiv.
(6) Marc 4 : 26 et suiv.
(7) Matth. 13 : 33.
(8) Matth. 13 : 44.
(9) Matth. 13 : 45 et suiv.
(10) Matth. 13 : 47 et suiv.

avec son dénouement, vraie fiction, mais qui ne sort jamais de la vraisemblance historique.

Plus tard, Jésus change et la forme et le fond de ses paraboles. Il emprunte ses comparaisons à l'homme lui-même, et aux sentiments profonds de son âme. De plus, il ne donne pas toujours un enseignement symbolique, mais propose seulement un exemple à éviter. Seize des paraboles de cette seconde période de son ministère sont parvenues jusque à nous. 1° Les deux débiteurs (1); 2° le serviteur impitoyable (2); 3° le bon Samaritain (3); 4° l'ami venant à minuit (4); 5° l'homme dont les terres avaient beaucoup rapporté (5); 6° le festin de noces (6); 7° le figuier stérile (7); 8° le grand souper (8); 9° la brebis perdue (9); 10° la drachme perdue (10); 11° l'en-

(1) Luc 7 : 40 et suiv.
(2) Matth. 18 : 23 et suiv.
(3) Luc 10 : 25 et suiv.
(4) Luc 11 : 5 et suiv.
(5) Luc 12 : 16 et suiv.
(6) Luc 12 : 35 et suiv.
(7) Luc 13 : 6 et suiv.
(8) Luc 14 : 15 et suiv.
(9) Matth. 18 : 12 et suiv.; Luc 15 : 3 et suiv.
(10) Luc 15 : 8 et suiv.

fant prodigue (1); 12° l'économe infidèle (2); 13° Lazare et le mauvais riche (3); 14° le juge inique (4); 15° le Pharisien et le péager (5); 16° les ouvriers de diverses heures (6). A la fin de son ministère Jésus reprend son enseignement parabolique sur le Royaume de Dieu. Il nous est resté six similitudes prophétiques de cette époque, dont nous parlerons dans notre troisième volume; Jésus y annonce son retour et le Jugement dernier. 1° Les talents (7), ou les mines (8); 2° les deux fils (9); 3° les vignerons (10); 4° les noces du fils du roi (11); 5° les dix vierges (12); 6° les brebis et les boucs (13).

(1) Luc 15 : 11 et suiv.
(2) Luc 16 : 1 et suiv.
(3) Luc 16 : 19 et suiv.
(4) Luc 18 : 1 et suiv.
(5) Luc 18 : 9 et suiv.
(6) Matth. 20 : 1 et suiv.
(7) Matth. 25 : 14 et suiv.
(8) Luc 19 : 12 et suiv.
(9) Matth. 21 : 28 et suiv.
(10) Matth. 21 : 33 et suiv.; Marc 12 : 1 et suiv.; Luc 20 : 9 et suiv.
(11) Matth. 22 : 1 et suiv.
(12) Matth. 25 : 1 et suiv.
(13) Matth. 25 : 31 et suiv.

L'enseignement parabolique de Jésus a une extrême importance ; nous croyons que c'est dans les paraboles qu'il faut chercher le vrai fond de sa pensée. Quand il avait longuement réfléchi sur un sujet, quand il était arrivé à une idée nette et définitive, et que l'évolution de sa pensée était parvenue à son terme, il composait une parabole par laquelle il donnait une forme achevée et complète à une doctrine également achevée et complète. C'est ainsi qu'après avoir dit longtemps que le Père céleste pardonne à celui qui pardonne, remet ses péchés à quiconque consent à oublier les offenses commises envers lui, il compose la parabole du serviteur impitoyable, qui exprime sous une forme imagée sa doctrine véritable sur cet important sujet. Il en résulte que, pour connaître la pensée définitive de Jésus, il faut étudier ses paraboles, et qu'en les plaçant, autant que cela est possible, à leur date, on a une véritable histoire de ses idées religieuses.

Cherchons maintenant à déterminer le vrai caractère de la forme donnée par Jésus à son

enseignement. Il nous semble qu'on peut le définir : la spiritualisation. Il accomplit le passé en le transformant, et cela, par la seule puissance de sa vie spirituelle. Jésus, par ses idées, ses connaissances, son langage, est de son temps et de son pays. Mais en lui domine une religiosité intense, un sentiment profond et inaltérable de la présence continuelle de Dieu, qui transforme tout, pénètre tout et donne à chaque chose une valeur et une réalité spéciales.

Il n'a aucune préoccupation critique, littéraire, historique, métaphysique. Tout cela, il l'ignore. Il ne fait aucune des distinctions de la pensée moderne, et il accepte tous les termes concrets et réalistes de son temps et de son peuple. Il accepte, sans avoir même l'idée que que tout cela puisse être discuté, ce qui a trait aux anges et à Satan. Il admet les possessions : il ne peut pas ne pas les admettre ; il n'aurait pas été de son temps. Il en est ainsi des notions eschatologiques et de tout le Judaïsme antique. Il vient de Dieu. La Thorah est le code d'une religion divine. Mais il spiritualise toujours, parce que sa conscience religieuse est toujours

là, et elle ne s'assimile le contenu du livre qu'en vertu de son affinité avec ce contenu. Si un texte fait autorité pour lui en vertu du : *Il est écrit,* et cela parce qu'il est juif et de son temps, ce texte jouit aussi et surtout d'une autorité plus haute, celle qu'il tient du sentiment qu'il exprime. Pour lui, les préceptes arbitraires de la Loi viennent sans doute de Dieu comme les autres, et cependant il n'en tient aucun compte, puisqu'il résume toute la Loi dans l'amour de Dieu et du prochain.

Cette spiritualisation constante est donc le caractère propre du langage de Jésus. Si la maxime : « Le style c'est l'homme » n'est pas toujours vraie, elle l'est absolument de Jésus, parce qu'il y a une harmonie entière entre sa pensée et le langage dont il se servait pour l'exprimer. Voilà pourquoi l'étude de la forme de l'enseignement de Jésus a une importance exceptionnelle, qui tient au fond même de cet enseignement.

Jésus n'a pas eu une doctrine comme un philosophe, un Platon, un Aristote. Il n'est pas venu démontrer des vérités nouvelles destinées

à remplacer des vérités anciennes ; mais il est venu tirer une vie nouvelle des formes anciennes, formes qu'il conserve telles quelles ; et sa langue reste bien orientale et judaïque, quoique nous ne la connaissions qu'à travers la traduction grecque des disciples.

Tel était donc le langage de Jésus, et tel était le début de ce ministère qui devait se terminer si vite par l'abandon des foules, la haine des Pharisiens, l'impopularité. Il commençait dans l'espérance et dans la joie. Jésus exerçait par sa parole un ascendant extraordinaire, immense sur le peuple. Sa renommée était grande, et la sympathie des foules lui était absolument acquise.

Si le cercle où s'exerçait son activité était bien restreint, si à Jérusalem il était presque inconnu, ses discours de Galilée étaient entièrement acceptés et soulevaient l'approbation générale. Sa seule arme était la parole provoquant la persuasion du cœur. Il attaquait sans doute les représentants officiels du Judaïsme, mais le peuple l'approuvait, et les bons Pharisiens l'approuvaient aussi.

Apparition unique que celle de ce Rabbi compatissant et doux ! sorte de Pharisien, si l'on veut, mais bien nouveau, bien libéral, qui spiritualise tout ce qu'il dit et transforme tout ce qu'il touche ! sorte d'Essénien, si l'on veut, mais en apparence seulement, car nul n'a été plus irréconciliable adversaire du légalisme étroit et des purifications extérieures.

Nous nous représentons le Maître et les disciples parcourant la Galilée, ou bien, au fond de leur chambre commune, dans leur petite maison ; là, ils sont accroupis à la mode d'Orient, sur un tapis, très près les uns des autres, le turban sur la tête et enveloppés de leurs longs manteaux. Tantôt, ils devisent et s'interrogent ; tantôt, après un long silence, Jésus prononce lentement une parole sentencieuse, et, ensuite, il se tait de nouveau. — Les disciples, les yeux mi-clos, l'air pénétré, entendent et retiennent. Leur mémoire impeccable n'oubliera jamais. La phrase du Maître est maintenant comme gravée sur leurs cœurs ; il lui arrivera d'ailleurs de la leur répéter encore. — Voici enfin le Maître qui reprend la parole ; cette fois, c'est pour chuchoter à voix

basse l'explication de la parabole qu'il racontait tout à l'heure à tous sur les bords du lac, à la lumière éclatante du soleil de midi ; et il ajoute : « Ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les toits (1). »

(1) Matth. 10 : 27. Luc 12 : 3.

CHAPITRE III

Premiers Enseignements

DE JÉSUS

CHAPITRE III

Premiers Enseignements de Jésus

Jésus commença son œuvre en Rabbi, en prédicateur itinérant, en médecin de l'âme et du corps, comme l'étaient un certain nombre de ses contemporains. On est tenté de dire au premier abord qu'il n'y a rien d'autre dans la parole de Jésus et dans les actes qu'il accomplit. Il ne semble pas avoir de plan arrêté. Il vit au jour le jour. A chacun d'eux suffit sa peine; il accomplit l'œuvre qui se présente, répondant aux questions qu'on lui pose, et prononçant les

paroles que lui suggèrent les circonstances du moment.

Souvent on vient le consulter comme on consultait un Docteur de la Loi. Il en impose, il a de l'autorité ; son avis est bon à connaître et il donne son opinion exactement comme Hillel ou Schammaï auraient pu le faire et l'ont fait.

Il prend son bien où il le trouve. Sur le divorce, par exemple, il se range du côté de Schammaï (1). Sur d'autres points plus nombreux, il est plutôt de l'avis d'Hillel ; ainsi, ce qu'il dit de la justice (2), et qui, d'ailleurs, se trouve déjà dans Tobie (3), était une des formules familières d'Hillel (4), et sa parole sur le jugement : « Ne jugez point afin de n'être point jugés (5), » avait été donnée par Hillel sous cette forme : « Ne juge ton prochain que lorsque tu te trouveras dans sa position (6) ».

(1) Matth. 5 : 31, 32 ; Luc 16 : 18.
(2) Matth. 7 : 12 et Luc 6 : 31.
(3) Tobie 4 : 16.
(4) Talm. Babyl. *Schabbath*, 31 a.
(5) Matth. 7 : 1.
(6) Voir aussi Babyl. *Kethuboth*, 105 b.

Tantôt Jésus reproduit ce que dit déjà l'Ancien Testament, tantôt il donne une opinion nouvelle ; mais ce qui nous paraît nouveau ne l'était pas toujours, et il lui arrivait sans doute de répéter des paroles entendues à la synagogue.

Il blâme le talion ; il ne semble pas qu'on l'ait fait avant lui (1). Il condamne l'usure (2) ; le Deutéronome la condamnait déjà, mais l'usage l'autorisait. Il dit qu'il ne faut pas montrer sa dévotion comme les Pharisiens, que l'on doit faire l'aumône en secret (3) ; on l'avait déjà dit (4). La maxime : « Si on te frappe sur une joue, présente aussi l'autre (5), » rappelle une parole semblable de Jérémie (6) ; mais la recom-

(1) Matth. 5 : 38.

(2) Matth. 5 : 42.

(3) Matth. 6 : 1 et suiv.

(4) Eccli. 17 : 18 ; 29 : 15. Babyl. *Chagiga* 5 a. *Bababathra* 9 b. (Cf Esaïe 1 : 11 et suiv. 58 en entier ; Osée 6 : 6. Malachie 1 : 10 et suiv. qui avaient préparé de tels préceptes).

(5) Matth. 5 : 39 et suiv. Luc 6 : 29.

(6) Lamentations 3 : 30.

mandation d'arracher l'œil et de couper la main qui font tomber dans le péché (1) n'a, à notre connaissance, son analogue nulle part.

Le devoir d'aimer ses ennemis (2) rappelle des mots semblables, qui se lisent dans les Talmuds (3); et on ne peut pas dire que les docteurs talmudistes ont emprunté ces passages à l'Evangile, car un mur de séparation s'est élevé jusqu'au XIIIe siècle entre la synagogue et et l'Eglise et elles n'ont exercé, jusqu'à cette époque, aucune influence l'une sur l'autre.

« Pardonnez et on vous pardonnera », est dans l'Ancien Testament (4). « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux, » rappelle aussi une parole rabbinique presque identique (5), et sur l'aumône, la pitié, les bonnes œuvres, la bonté du cœur, le désintéressement, le devoir de répandre la paix,

(1) Matth. 5 : 29-30 et 18 : 9. Marc 9 : 47, 48.
(2) Matth. 5 : 44. Luc 6 : 27.
(3) Babyl. *Schabbath* 88 b. *Joma* 23 a.
(4) Levit. 19 : 18. Proverbes 20 : 22. Eccli. 28 : 1 et suiv.
(5) *Siphré* 51 b.

Jésus ne disait que ce que l'Ancien Testament avait dit (1), et ce que la Synagogue répétait autour de lui, et qu'il y entendait depuis son enfance (2).

Il sanctifie le célibat, comme le faisaient les Esséniens; comme eux, il blâme le serment, et on ne peut douter que ce ne soit à l'Essenisme qu'il ait emprunté cette interdiction.

Cette question était, d'ailleurs, fort discutée. Ceux même qui admettaient le serment, reconnaissaient des cas où il fallait l'interdire. Ces cas étaient nombreux; mais plus nombreux encore ceux où il était permis. Dans telle circonstance, il y avait serment ; dans telle autre, non, quoiqu'on eût solennellement juré (3).

Jésus a balayé toute cette casuistique, en

(1) Deut. ch., 24, 25, 26, etc. Esaïe 58: 7. Prov. 19: 17, etc., etc.

(2) *Pirke Aboth*, 1. Jérus. *Péah* 1 : 1. Babyl. *Schabbath* 63 a.

(3) Talmuds, *Scheviith*, ch. 3, 4 et *Berakhoth*, fol. 55, où tous les serments indiqués par Jésus : le ciel, le temple, Jérusalem sont mentionnés.

disant « Ne jurez point (1). » Quant à la Loi elle ne défendait que le parjure (2).

Jésus est donc Rabbi, et Rabbi de son temps. Beaucoup de ses préceptes s'expliquent quand on les place dans le milieu où ils ont été prononcés, et qu'on les rapproche des paroles identiques des docteurs de son époque. Les questions qu'on lui posera à Jérusalem, au Temple, dans les tout derniers jours de sa vie, sur l'impôt, sur le mariage dans la vie future, celle qu'il posera lui-même sur la naissance davidique du Messie, sont des échantillons des questions que se posaient entre eux les Pharisiens de diverses nuances.

Mais quand Jésus ne répond plus aux questions qu'on lui pose comme Rabbi, il suit sa méthode habituelle : ne rien abolir, tout accomplir. Il explique lui-même son attitude dans cette maxime célèbre : « Tout scribe instruit sur le royaume des cieux est semblable à un homme,

(1) Matth. 5 : 34.
(2) Lévit. 19 : 12 et suiv.

chef de maison, qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes (1). »

Cette parole, pour être bien comprise, ne doit pas être séparée de cette autre formule : ne rien abolir, tout accomplir.

En effet, au premier abord, on est tenté de croire que Jésus a prêché deux sortes de vérités, les unes, anciennes, prises dans l'Ancien Testament, qu'il répète telles quelles, sans y rien changer ; les autres, nouvelles, trouvées par lui, et plus ou moins révolutionnaires. Sa parole aurait été un mélange de traditions antiques qu'il aurait cru devoir conserver, et de vérités entièrement inconnues avant lui, et qu'il aurait tirées de son propre fonds ; et alors, aujourd'hui, en l'étudiant, nous aurions à faire un travail de séparation, disant de tel précepte : il était nouveau, de tel autre : il était ancien. Jésus a ici des idées originales ; là des idées qui ne le sont pas. Tout à l'heure, nous avons précisément indiqué tel ou tel précepte de l'Evangile qui n'a d'analogue nulle part ; tel autre qui, au contraire,

(1) Matth. 13 : 52.

était fort connu avant Jésus. Mais Jésus lui-même n'a nullement agi ainsi ; et voici comment il faut interpréter sa parole sur l'homme qui tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles : Il a étudié la religion de son peuple, ses livres sacrés, et, dans cet Ancien Testament qu'il a vu, il ne faut pas l'oublier, à travers la théologie de son temps, il a fait un trésor. Ce trésor est donc composé de choses du passé ; mais c'est lui, Jésus, qui l'a fait, et c'est lui qui y puise, et alors ces vérités antiques, qui sont toutes anciennes, deviennent nouvelles quand elles sont passées au creuset de son expérience personnelle, et qu'elles sont dites par lui. Elles sont à la fois anciennes et nouvelles. L'héritage antique est donné par lui à ses disciples, après qu'il l'a transformé ; le vieux et le neuf sont fondus dans une unité supérieure ; rien n'est aboli, tout est accompli.

Or, cette méthode de Jésus est éternellement vraie. Aujourd'hui, par exemple, la dogmatique chrétienne doit être transformée et tout entière rajeunie. Elle ne le sera d'une manière féconde que si les chrétiens conservent tout le passé,

n'effacent aucun des vieux dogmes, de ces dogmes qui ont été, avant eux, la force spirituelle et morale de tant de générations, mais en introduisant dans chacun d'eux une vie nouvelle, une sève qui le rajeunisse et le transforme.

Il est donc faux de classer méthodiquement les divers points de l'enseignement de Jésus, et de trouver un système de doctrines dans ses paroles ; de dire, par exemple, sur Dieu il enseignait ceci, sur l'homme cela ; c'est entièrement méconnaître le caractère unique et essentiel de l'enseignement de Jésus, qui est de prêcher sa propre personne (1). Il nous dit ce qu'il est, et il se donne tel qu'il est. Ce don, il le fait au jour le jour. Il révèle son âme. Il dit ce qu'il sent, ce qu'il pense, ce qu'il éprouve, avec une sincérité et une spontanéité entières, absolues.

Il est donc impossible de mettre cet enseignement en formules, et il faut se défaire de cette idée qu'il y a une doctrine de Jésus indépendante

(1) Nous reprendrons et développerons cette pensée dans notre dernier chapitre : *Les exigences de Jésus.*

de sa personne. Ce que Jésus a enseigné, c'est lui-même. Il s'est prêché lui-même, ce que ne voulait pas faire saint Paul. Par exemple, lorsque Jésus enseigne que Dieu est le Père Céleste, ce n'est pas une doctrine sur Dieu qu'il cherche à inculquer. Il n'expose pas des opinions sur Dieu, mais il dit ce qu'est Dieu pour lui, et, par conséquent, ce qu'il est absolument. Il est possédé d'une idée qui est, pour lui, une certitude, c'est que Dieu est en lui, vit en lui ; il l'entend, il lui parle, et sa parole retentit dans son âme, et voilà pourquoi il se prêchera lui-même et demandera qu'on se donne à lui (1). Dès l'origine, et certainement longtemps avant sa vie publique, il se sentait en relation étroite avec Dieu.

Jésus conserve donc tout le passé ; sur Dieu, sur le péché, sur l'homme, sur le règne de Dieu, il reproduit ce que disent ses contemporains. Il puise tout dans l'Ancien Testament, et il répète purement et simplement les doctrines juives ; mais il les répète autrement qu'on ne l'avait fait avant lui, parce qu'il les a renouvelées dans sa conscience.

(1) Matth. 9 : 9.

Il y a plus encore : ces préceptes, non seulement il les transforme, non seulement il leur donne une valeur qui les fait trouver nouveaux, mais encore et surtout il les met en pratique. Pourquoi, en effet, ces maximes qui étaient déjà dans la Loi et dans la bouche des Pharisiens pieux et sincères n'avaient-elles pas changé le monde, et pourquoi est-ce Jésus-Christ qui l'a changé ? C'est que Jésus-Christ est le premier à les avoir pratiquées et vécues. On peut prouver que la morale évangélique n'est pas très originale en elle-même. On peut la recomposer tout entière avec des maximes anciennes, et cependant ce n'est qu'au premier siècle qu'elle a tranformé le monde, parce que Jésus, en la pratiquant dans sa vie, l'a faite nouvelle et véritablement créée. Il n'a pas seulement donné le code parfait de la vie parfaite, il l'a vécu. Aussi ce qui frappait, ce qui lui attirait les cœurs, ce n'était pas son charme, comme on l'a dit, c'était la perfection de sa vie, c'était ce fait que lui, le premier, était parfait comme le Père est parfait.

Précisons davantage, et étudions de plus près encore l'esprit de son enseignement, en le comparant avec celui des hommes de son temps.

Les Scribes et les Pharisiens disaient que la loi était l'autorité absolue. C'est Dieu qui parle par elle. Nous avons dans la Thorah le commandement extérieur devant la lettre duquel il faut s'incliner. Elle est la Parole de Dieu, au sens le plus étroit, le plus strict de ce mot. Jésus n'aurait certainement pas répudié ce langage. Mais qu'en tiraient les Scribes? la crainte servile de violer un seul de ces commandements ; l'interprétation subtile des textes les plus simples ; une foule de préceptes devant lesquels ils tremblaient sans cesse dans la crainte de les violer. Ici Jésus n'est plus avec eux. Il croit à l'autorité extérieure de la Loi, mais il la change en autorité intérieure. Il a commencé, lui, pendant ses longues années de retraite silencieuse, par faire des expériences sacrées, et l'une d'elles, qui est le fondement de sa certitude religieuse, c'est sa communion avec Dieu.

Il a, au fond de l'âme, une conviction intime qui doit se confondre, qui ne peut pas ne pas se

confondre avec les commandements de la Loi, puisque celle-ci comme celle-là ne lui disent que la vérité. Il est assuré de l'approbation de son Père ; et alors, quand il est en face de la Loi qui, elle aussi, vient du Père, il ne s'agit plus de se courber sous des préceptes qui menacent, ordonnent, interdisent, condamnent, comme l'esclave qui ne sait pas ce que son maître fait, et qui obéit parce que son maître est le plus fort, mais d'accomplir la Loi en la confondant avec la loi intérieure, la loi de la conscience, la volonté du Père. Ce n'est donc pas à la Loi extérieure qu'il faut se soumettre, mais à la conscience morale, quand elle est régénérée et affranchie par le Père qui fait grâce et pardonne.

Ce qui, dans la Loi, est application littérale et casuistique minutieuse, Jésus le laisse de côté ; il l'ignore ; cela ne lui dit rien, parce que cela reste en dehors de lui, et ces choses qui ne sont ni senties ni expérimentées sont comme non avenues. Mais ce qui est volonté de Dieu et que son âme lui révèle, il le déclare éternel. Or, il a trouvé en lui la loi de perfection. Elle est déjà dans l'Ancien Testament : « Soyez saints », mais

lui, il déclare qu'elle ne sera pas seulement accomplie quand les actes mosaïques seront accomplis, mais quand les sentiments des cœurs seront changés. Il remonte de l'acte au sentiment qui l'a dicté. C'est ce sentiment qui doit être parfait. La pensée du mal est aussi coupable que le mal lui-même, et il en arrive ainsi à une loi autrement rigoureuse et impossible à accomplir que celle de l'Ancien Testament. « Si votre justice, dit-il à ses audi-« teurs, n'est pas supérieure à celle des Scribes et « des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le « Royaume des cieux (1). » Le commandement, en devenant intérieur, n'a plus de limites. Etre parfait comme le Père, voilà ce que demande la conscience. Elle ne peut exiger moins.

Cette transformation de la lettre en esprit, de la loi extérieure en loi intérieure, de la soumission tremblante et aveugle en foi libre et joyeuse, mène Jésus très simplement et logiquement à une conséquence inévitable et qu'il

(1) Matth. 5 : 20.

prêche de bonne heure, c'est que les rites n'ont pas d'importance. Le Temple passera, les formes, inévitables d'ailleurs, ne sont rien. Il ne les supprime pas, sans doute, il n'abolit rien. Après lui, toute une partie de son Eglise continuera à professer le judaïsme ; ceux qu'on appellera les Judæo-chrétiens iront à la Synagogue et au Temple, réciteront le Schema, et ils diront, quand on s'en étonnera : Jésus l'a fait, et cela sera vrai. Jésus a été, jusqu'à la fin, à la Synagogue. Il a encore célébré la Pâque juive, la veille de sa mort ; il instituera un jour le baptême et la Cène ; mais, dans les premiers temps, il n'en parle point. Pour lui, l'indépendance de la conscience doit rester entière. Chaque homme ne relève que de son for intérieur. La vie religieuse et la vie morale doivent se pénétrer.

Jésus n'enseigne donc aucune pratique, dans cette première partie de son ministère. Sa religion est toute dans la relation intime et immédiate de l'âme avec le Père céleste. Il n'institue pas de clergé intermédiaire entre Dieu et

les fidèles. Il répudie les formes qui n'atteignent que le corps (1). Il rejette la tradition.

Cela n'était pas absolument nouveau. Déjà, Siméon le Juste, Jésus-ben-Sirach et Hillel avaient résumé la Loi dans le précepte de la justice. Philon prêchait une haute sainteté morale, et se souciait peu des pratiques. Rabbi Johannan mettait les œuvres de miséricorde au-dessus même de l'étude de la Loi (2). Jésus les continue, les complète et les dépasse. Pour lui, le vrai culte consiste à avoir le cœur pur, et à pratiquer la fraternité humaine (3).

L'acte importe peu ; ce qui importe, c'est le sentiment intérieur qui l'inspire. En cela, il n'était plus juif, car, pour le vrai juif, le rite était tout. Il fallait uniquement se mettre en règle avec Dieu, par l'accomplissement du rite, quelles que fussent les dispositions intérieures. Jésus dit, sans doute, qu'il faut payer la dîme, « même celle de la menthe, de l'aneth et du

(1) Matth. 15 : 11 et suiv.; Marc 7 : 6 et suiv.
(2) Jérusal. *Peah.* 1 : 1.
(3) Cf. Jacques 1 : 27.

cumin» (1) ; car la Loi l'ordonne, et jamais il n'a aboli un trait de lettre de la Loi ; mais il rejette la casuistique pharisienne sur l'observation du sabbat; il ne s'abstient pas de certains aliments, et ne s'astreint pas au jeûne. Qu'on accomplisse ou non ces actes extérieurs, c'est égal. Il ne veut rien changer d'abord aux usages reçus ; il veut seulement changer les cœurs, certain d'avance que lorsque les cœurs seront changés, le changement extérieur se fera tout seul. Il ne rend pas de décret abolissant ceci, conservant cela ; mais il apporte le levain intérieur qui, peu à peu, pénétrera la pâte, la transformera, en fera une pâte nouvelle.

Nous avons peine à comprendre l'esprit d'une telle œuvre, parce qu'avec nos idées philosophiques modernes, nous ne pouvons nous représenter qu'une pure réforme d'idées et de doctrines, une réformation directe : «Ceci est vrai, faites-le. Cela est faux, ne le croyez plus. Remplacez-le par ceci ou cela qui est nouveau. » Mais Jésus

(1) Matth. 23 : 23.

est de son temps, et il ignore le nôtre. Il est né Juif; il est purement religieux, et il est imbu de notions théocratiques. Dieu est le maître; lui, il est le Messie, et il veut préparer la venue du Royaume messianique. Or, son peuple, avec sa Loi et ses prophètes, tend à ce Royaume. La théocratie d'Israël sera accomplie, quand le Royaume sera venu. Sa venue, c'est le but à atteindre.

Comment l'atteindre? En faisant un progrès sur le passé; un pas en avant; mais sans rupture, et en continuant ce passé. Jésus est certain que la Loi antique préparait ce qu'il venait faire. Le peuple préparait aussi la venue du Royaume, en pratiquant la Loi. Maintenant il doit achever sa préparation, en continuant à la pratiquer; mais pour achever, pour accomplir, il faut dépasser la lettre. Les membres du Royaume à venir sont appelés à être, dès à présent, fils de Dieu, enfants du Père; et, entrant avec lui dans les rapports d'enfants avec leur père, ils seront en relations nouvelles et supérieures avec Dieu. Autrefois esclaves, accomplissant les commandements à la lettre, et de force, aujourd'hui, fai-

sant la volonté de Dieu, et pleins de son Esprit, parce qu'ils sont en communion intime avec lui (1).

Il en résulte, pour tout disciple de Jésus, une obligation morale nouvelle. Fils du Père, il doit le servir, lui obéir, faire sa volonté, mais ce service, il le fait par amour. Il obéit parce qu'il a confiance ; il a foi en son Père. La volonté de Dieu à son égard est une grâce. Dans son âme naissent des mobiles nouveaux, inconnus jusque-là : l'amour, la confiance, l'abandon à la volonté du Père.

Jésus a créé là une religion vraiment nouvelle, et son but suprême, en la créant, était de sauver son peuple, c'est-à-dire de le préparer à la venue du Royaume de Dieu. Il n'est jamais question, dans ces premiers enseignements, d'une mort violente possible dans l'avenir, et par laquelle Jésus se proposerait d'accomplir le salut. Il prêche seulement une nouvelle relation entre Dieu et les hommes, une nouvelle

(1) Matth. 5 : 9. 45-48 ; 6 : 6, 8, 9, 14, 26, 32, 7 : 11.

alliance, et c'est en réalité une nouvelle religion. La voie de salut qu'il ouvre et propose, c'est le pardon du Père. Quand le Père aura pardonné, le siècle à venir commencera. Or, le Père pardonne à qui pardonne (1). Il reçoit l'enfant prodigue repentant.

Les conditions à remplir pour entrer dans le Royaume, sont donc la repentance, la confiance, le changement du cœur. Celui qui les remplit recevra une grande récompense dans le Royaume des cieux, pourvu qu'il ait fait la volonté de Dieu, et mis en pratique les enseignements de Jésus. L'arbre se reconnaît à son fruit. Ceux qui auront aimé, pardonné, fait du bien aux pauvres et aux souffrants, entreront dans le Royaume. Sur ce point, son enseignement ne variera pas. Dans une parabole des derniers jours, il déclarera que ceux qui seront placés à sa droite et iront à la vie éternelle, seront ceux qui auront donné à manger

(1) Matth. 6 : 14; Marc 11 : 25; Matth. 18 : 35; Luc 6 : 37, etc., etc. Jésus n'a jamais mis d'autre condition au pardon de Dieu que le pardon accordé à nos frères.

à qui avait faim, à boire à qui avait soif, auront visité les prisonniers et les malades. Les Juifs disaient : Pratiquez la Loi, et vous serez dignes du Royaume. Jésus dit : Faites la volonté de Dieu, et vous serez fils de Dieu. L'oraison dominicale reste l'expression la plus élevée de cette haute notion des rapports de l'homme avec Dieu, qui est toute la première religion enseignée par Jésus. Il faut se rappeler, quand on étudie cette prière, que Jésus disait, en même temps, que le Père sait ce dont nous avons besoin avant que nous le lui demandions (1).

L'enseignement de Jésus ne se distingue donc pas, dans cette première période, d'un Pharisaïsme large, tolérant, et faisant un grand pas en avant. La plupart de ses aphorismes sont empruntés à l'Ancien Testament et aux Rabbis qui l'ont précédé. Il est persuadé que les bons Pharisiens approuvent ses idées de réforme, comme Luther était persuadé d'abord qu'il faisait œuvre de bon catholique, et serait approuvé

(1) Matth. 6 : 8.

par l'Eglise et ses chefs. De même, Jésus pensait être approuvé par tous, accueilli par tous, et ne faire que ce que pouvait et devait faire un vrai zélateur de la Loi. Plein de confiance, il inspirait la confiance. Il n'avait encore que bien peu de disciples proprement dits, mais il atteignait les consciences; il touchait les cœurs ; sa parole pénétrait profondément dans les âmes.

CHAPITRE IV

LE MESSIE & SON ŒUVRE

CHAPITRE IV

Le Messie et son Œuvre

Dans notre premier volume, nous avons affirmé que Jésus se croyait le Messie, dès le début de son ministère. Il ne sera pas un Messie provoquant une insurrection, comme Judas le Gaulonite, ou un Zélote quelconque, mais il est le Messie.

Il semble, au premier abord, que la conviction de sa dignité messianique s'est formée plus lentement. En effet, tout ce que nous avons dit

de lui jusqu'ici, est l'œuvre d'un simple Rabbi. Il commence par prêcher, comme Jean Baptiste. L'aurait-il fait s'il s'était cru à ce moment autre chose qu'un précurseur, lui aussi? Il est certain, de plus, qu'il ne s'est révélé comme Messie à ses apôtres que beaucoup plus tard, un an seulement avant sa mort (1). Il n'est, dans les premiers temps, qu'un de ces prédicateurs itinérants comme on en voit alors en Palestine, essayant de faire quelque bien, guérissant les malades, chassant les démons, prêchant l'amour de la Loi, et préparant, chacun à sa manière, la venue du Royaume.

Tout cela est vrai, et cependant Jésus, déjà alors (et depuis la tentation, nous l'avons montré), n'avait aucun doute sur sa propre personne ; il était le Messie lui-même. C'est dans sa jeunesse que cette conviction s'était formée, et au sortir de l'épreuve du désert, il était absolument convaincu que les prophéties messianiques s'accompliraient en lui, et qu'il serait le héros des Apocalypses de son peuple.

(1) Matth. 16 : 13 à 20.

En effet, jamais Jésus n'a dit, comme Jean Baptiste, qu'il n'était qu'un précurseur ; et il ne s'est pas borné, comme Jean, à rappeler ses devoirs à Israël ; il a clairement accompli une œuvre messianique. C'est le Messie qui, dans le sermon sur la montagne, oppose son : « moi je vous dis » au : « Moïse vous a dit » (1). C'est le Messie qui déclare Jean Baptiste étranger à l'économie nouvelle, qui prononce des menaces et des promesses souveraines sur Bethsaïda et sur Capernaüm (2), qui déclare être plus grand que Jonas, que Salomon, que le Temple et le culte du Temple (3) qui se nomme l'époux (4), pour justifier la violation du sabbat, qui pardonne les péchés du paralytique (5), qui prend le nom de Fils de l'homme (6).

Il a dit, sans doute : le Royaume approche,

(1) Matth. 5 : 22, 28, 32, 34, etc.
(2) Matth. 11 : 21. Luc 10 : 13.
(3) Matth. 12 : 41. Luc 11 : 32.
(4) Marc 2 : 19. Matth. 9 : 15. Luc 5 : 35.
(5) Marc 2 : 5 et parall.
(6) Marc 2 : 10, Matth. 8 : 20, 10 : 23, etc., etc., etc

et on voudrait que Jésus, se croyant le Messie, eût dit : le Royaume est venu, il est présent. C'est méconnaître à la fois les idées des contemporains de Jésus sur le Messie, et les propres croyances de Jésus sur lui-même. Le Messie, dans les idées juives, devait rester caché un certain temps, et, pendant ce temps d'humilité, préparer le Royaume messianique (1). Or c'est exactement là le rôle que Jésus s'est attribué et qu'il a rempli pendant son ministère de Galilée. Il croit qu'il a, dès à présent, dans sa vie terrestre actuelle, des fonctions messianiques à exercer. Puis le Royaume paraîtra ; et, alors, dans ce Royaume à venir, il sera le Messie qui jugera et qui règnera. Mais il croit que pour le moment (et beaucoup de ses contemporains le croyaient aussi du Messie), il a à vivre d'une vie humble et cachée, de la vie d'un prophète et d'un serviteur de Dieu. Pendant cette période d'humilité et de pauvreté, il préparera la venue du Royaume dont il sera un jour, bientôt sans

(1) Jérus. *Berakhoth* fol. 51. Mischna *Sanhedr* 28. Voir Luc 21 : 8. Cf. Justin martyr : *Dial. avec Tryph.* Ch. 8.

doute, le chef glorieux. C'est là ce que fait Jésus en Galilée.

C'est donc d'après les notions juives de son temps que Jésus a considéré la préparation de la venue du Royaume comme son premier devoir de Messie, préparation sans éclat, où il exécutera les desseins de Dieu, et triomphera des ennemis de la Loi.

Cette première œuvre sera exclusivement juive. Jésus n'est devenu universaliste que plus tard. C'est Israël seul qu'il doit actuellement préparer à la venue du Royaume. Mais il faut le préparer, et, sur ce point déjà, il se séparait des Pharisiens, qui pensaient que le Royaume revenait de droit à Israël. D'après les Apocalypses du temps, la portion pieuse du peuple est mûre pour la félicité messianique ; la nation est fidèle. Jésus ne le pense pas. Il faut la convertir, et le Royaume ne paraîtra que lorsqu'elle sera convertie.

C'est précisément parce que Jésus savait que, sur bien des points, il n'était pas d'accord avec les Pharisiens, qu'il n'a pas dit ouvertement : Je

suis le Messie, et qu'il s'est borné à agir comme Messie. N'étant nullement, ne voulant être à aucun degré le héros vulgaire qu'attendait sa nation, répudiant toute ambition politique, étant persuadé que les Juifs ne seront prêts pour le Royaume que lorsqu'ils seront redevenus de vrais fils de Dieu, il ne se fait pas connaître comme Messie. S'il le faisait, la contradiction de sa notion messianique et de celle des Pharisiens éclaterait, et une rupture se produirait. Jésus veut l'éviter, il veut convertir son peuple et les Pharisiens eux-mêmes à ses idées. Il a, espère-t-il, bien des années devant lui. Nous savons qu'il n'en sera pas ainsi, que, contre son attente, il ne réussira pas, que la rupture éclatera un jour. Bientôt, il comprendra qu'elle est inévitable, mais il mettra tous ses soins à la retarder autant que possible, et il ne se dira pas le Messie, afin de ne donner lieu à aucun malentendu. Ce qu'il doit d'abord, c'est préparer le terrain, et il ne se proclamera le Messie que lorsque les cœurs seront changés ou, au moins, lorsque ce changement sera commencé.

Rien de tout cela, nous le savons, ne devait

se produire. Les Juifs ne se convertiront pas. Les Pharisiens comploteront la mort de Jésus, et c'est quand il la verra de près, prochaine, devant l'enlever jeune encore, qu'il se décidera à communiquer, en confidence, aux apôtres le grand secret qu'ils ont déjà deviné, et que Pierre dira tout haut : « Tu es le Messie (1) ».

Mais n'anticipons pas. A l'heure actuelle, Jésus ne prévoit rien de cette épouvantable éventualité. Il n'est certain que d'une chose : le succès final. Il ne sait pas quand il viendra, il ne sait pas comment il viendra, mais il espère fermement que ce sera par l'acceptation de sa personne messianique. Sa certitude du succès ne faiblira jamais. Pour le moment, à chaque jour suffit sa peine ; il ne se mettra pas en souci du lendemain. Il accomplira l'œuvre humble et difficile d'aujourd'hui. Celle de demain sera peut-être plus difficile encore ; mais le triomphe, qui ne peut pas ne pas venir un jour, sera la récompense et la conséquence de

(1) Matth. 16 : 16.

ces commencements difficiles et de sa fidélité à faire la volonté du Père. La moisson après les semailles : et il sera là au jour de la moisson. S'il prépare le Royaume dans la peine et par des semailles douloureuses, il aura son jour de gloire, et il l'attend sur la terre, dans un avenir qui ne peut être très éloigné. Sa récompense sera la conversion de son peuple.

Jésus est essentiellement optimiste. L'optimisme est un de ces traits originaux et distinctifs de son caractère qu'il faut mettre en contraste avec l'incurable pessimisme de ses contemporains. Même pour les plus pieux, rien n'est satisfaisant dans le présent. Sans doute, pour eux aussi, l'avenir sera beau, et le Règne de Dieu est prochain, mais leurs espérances sont terre à terre, et Dieu est loin, il agira plus tard ; il ne se manifeste pas.

Jésus, lui, voit Dieu partout ; il le sent agir partout et en tout ; et cette foi lui fait comprendre le monde tout autrement que son peuple. Sans doute, pour lui aussi, le monde actuel est mauvais, corrompu, misérable, mais

la certitude de la défaite future du mal, du Royaume des ténèbres et du Diable, roi de ce monde, est la joie constante et l'affirmation sereine de sa vie. Le Père est vivant, éternel; il vit dans le Père, et le Père vit en lui, le Fils. Il sait, il voit, il croit; il est certain; il n'y a pas l'ombre d'une défaillance dans sa foi, et, en particulier, dans sa foi en lui-même. Les Juifs attendent, en gémissant, un bonheur à venir et supraterrestre. Jésus, lui, répand le bonheur autour de lui, et il déclare ses disciples heureux dès à présent, parce qu'ils sont prêts à entrer dans le Royaume; ils le possèdent déjà par anticipation.

Par cet inaltérable optimisme, par cette affirmation de la paternité de Dieu, où il trouvait la joie de son âme, Jésus n'apportait pas en réalité un esprit nouveau, il continuait les anciens prophètes; et tandis que les théologiens juifs de son temps méconnaissaient le véritable esprit du prophétisme antique, tandis qu'ils disaient : Dieu est loin des hommes, et qu'ils avaient une angélologie compliquée, ignorée des prophètes, lui ne prêchait pas un Dieu abstrait, éloigné des

hommes, mais au contraire la communion personnelle de l'âme avec Dieu, l'alliance de Dieu et d'Israël. Les Psaumes avaient chanté en termes magnifiques cette communion étroite des fidèles avec Jéhovah. D'après les Psalmistes, Dieu, par la Loi, s'est approché de son peuple ; il n'est pas le Dieu caché et lointain. Il est un Père ému de compassion envers ses enfants. Ceux qui observent la Loi sont près de lui. La piété de Jésus s'est nourrie, depuis l'enfance, de ces paroles du livre de cantiques de son peuple, et son âme est profondément imprégnée de ces hautes pensées religieuses.

Jésus est donc optimiste, et il prêche une rénovation morale, nécessaire avant la venue de l'ère messianique et l'apparition du Règne de Dieu ; car si la victoire est certaine, elle sera chèrement achetée ; il faut que le mal soit vaincu. Or, Jésus a le sentiment le plus vif et le plus profond du péché et de la misère humaine, et il est plein de compassion pour ceux qui souffrent. Il s'émeut du mal sous toutes ses formes. Il souffre de ce mal qui vient de

Satan. Vaincre Satan, renverser son trône, voilà son œuvre de Messie. Un jour il dira, dans son inaltérable certitude du triomphe : « J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair (1). » C'est la sublime vision qui le hante, c'est le but à atteindre et qui sera atteint.

Ces visions le soutiennent dans le combat; mais le combat est incessant, et si sa communion avec le Père est une source inépuisable de joie, la vue du monde est, de son côté, une source constante de souffrances pour son cœur aimant.

Ce vif sentiment du mal dans lequel le monde est plongé fut certainement un des plus puissants facteurs de sa vocation messianique. Satan tombera, mais qu'il est puissant encore ! Les rois tuent les prophètes ; les docteurs disent et ne font pas; les justes sont persécutés, et les larmes sont le seul et unique partage des bons; bref, le monde est l'ennemi de Dieu et de ses saints (2).

(1) Luc 10: 18.

(2) Jean *passim*, 1 : 10; 7 : 7; 14 : 17, 22, 27. 15 : 18 et suiv. 11 : 8, 20, 33; 7 : 9, 14, 16, 25; 12 : 31; 14 : 30; 16: 11. (Cf. 2 Cor. 4: 4. Ephés. 2 : 2).

Voilà pourquoi ces mots : « Il fut touché de compassion », reviennent sans cesse dans les Evangiles. Jésus souffre parce qu'il aime; de là, son activité incessante et son besoin de sauver et les âmes et les corps de ceux qui souffrent.

Telle sera donc l'œuvre du Messie. Il nous reste à signaler un dernier trait qui distingue cette préparation du Royaume de ce qu'enseignaient, à ce sujet, les Docteurs juifs du temps de Jésus. Les Pharisiens, remarquant que rien n'annonçait la chute prochaine des puissances ennemies de Dieu (païens, Romains, démons, etc.), en concluaient que leur destruction serait surnaturelle, que le monde actuel est voué au mal, et que la Palingénésie ne viendrait que par un miracle, une transformation obligatoire, forcée. Ils disaient aussi qu'il y aurait une solution de continuité entre le monde présent et le monde à venir. Or, les prophètes avaient dit tout autre chose. Pour eux, il y a un lien entre le présent et l'avenir. Il en est de même pour Jésus. Il corrige, à l'aide des prophètes, ce qu'il trouve d'erroné dans les Apocalypses de son

temps et dans la théologie des Pharisiens. Le lien entre le présent et l'avenir sera formé par sa prédication, son invitation à la repentance, au changement du cœur et de la vie.

D'après les Apocalypses, une catastrophe surviendra et le monde actuel prendra fin ; alors le ciel descendra sur une terre transformée. Les Apocalypses affirment l'*au delà* que les Prophètes ont ignoré, car pour eux tout ce qu'ils annoncent se passera dans le monde actuel. Sur ce point, Jésus se sépare d'eux ; il affirme aussi l'*au delà*, mais il y croit autrement que son peuple, et que les Apocalypses de son peuple. Pour les Juifs de son temps, le monde, qui est mauvais, disparaîtra, et les réalités célestes qui suivront, l'*au delà* sera la satisfaction d'aspirations et de convoitises terrestres. La glorification d'Israël sera une vengeance éclatante exercée par le peuple élu sur ses ennemis. On condamnait le monde sans doute, mais on ne s'en séparait pas. Les meilleurs, parmi les Pharisiens, disaient : Il n'y a plus grand'chose à attendre de l'effort de l'homme, mais la Loi doit servir à nous assurer de bonnes places dans le Royaume. Il faut donc l'accom-

plir strictement; non plus pour faire ce qui est bien, mais pour nous acquérir des mérites devant Dieu. Ils se perdaient alors dans une casuistique minutieuse. Les Esséniens, eux, se séparaient du monde, et vivaient en ascètes. Jésus parle aussi de renoncement, et sur le mariage, sur l'argent, il prononce des préceptes esséniens, mais il ajoute que pour entrer dans le Royaume de Dieu, il faut naître de nouveau. Etre régénéré ! grande et sublime nouveauté ! Pour le Pharisien, quiconque observe la Loi aura la gloire à venir. Cette gloire ne sera pas la suite naturelle des événements qui passent; elle suivra une intervention surnaturelle de Dieu et Israël triomphera de ses ennemis. Jésus enseigne, lui, qu'il faut lutter contre sa propre nature, et être régénéré par l'esprit de Dieu.

Jésus a donc compris sa tâche de Messie d'une manière entièrement nouvelle. Elle consistera à sauver son peuple, c'est-à-dire à le préparer à entrer dans le Royaume. Il le préparera et le sauvera, en faisant de lui un peuple d'humbles, de repentants, de pauvres, de régénérés.

Pour l'accomplissement de cette œuvre, Jésus a foi en l'aide de son Père. Le Père travaille, et le Fils aussi travaille (1), et, par la prière, il renouvelle incessamment ses forces spirituelles. Aussi fait-il appel, chez ses auditeurs, à ces deux puissances morales dont il fait, lui, l'expérience quotidienne : la volonté et la prière. Ni l'une ni l'autre ne doivent être découragées par des considérations tirées des forces fatales de la nature, et des lois aveugles qui nous entourent d'un cercle de fer. La prière est et doit demeurer la *prière*, et il faut prendre ce mot au pied de la lettre. Jésus se sert à ce sujet de comparaisons d'une familiarité sublime (1). L'enfant de Dieu demande, et ce mot : demande, aucune explication ne doit ni en dénaturer ni en atténuer le sens. Prier comme ne pouvant rien, prier avec l'assurance que Dieu peut tout, et qu'il entend la prière, et qu'il est amour, et qu'il a des entrailles de Père, et que nous sommes ses enfants, voilà ce que Jésus a enseigné, voilà ce

(1) Jean, 5 : 17.
(1) Luc 11 : 5 à 13. — 18 : 1-8.

qu'aucune considération tirée du monde physique ne doit affaiblir. A cet enseignement précis et clair, il joint l'appel à la volonté, à l'énergie morale, et il fait honte à l'homme de toutes ses défaillances et de toutes ses lâchetés.

Celui qui se convertit naît de nouveau. Ce terme exclut toute explication de la conversion par un simple développement normal de la vie ancienne. La conversion est le vrai surnaturel moral, sans lequel elle ne serait plus qu'une heureuse évolution de l'homme naturel.

Par toute cette première prédication, Jésus affirme la grâce et la liberté, car le péché est pour lui un désordre. Il n'est pas une phase nécessaire du développement de l'homme ; il est ce qui ne doit pas être, et, un jour, il sera anéanti. Remarquons enfin que si Jésus est optimiste, il n'est nullement fataliste dans son optimisme, et il ne croit pas au progrès nécessaire. Il fait appel à chacun ; c'est chaque individu qui doit agir et progresser. Beaucoup de personnes, aujourd'hui, croient à un progrès général de l'humanité, à une évolution des masses vers la lumière, vers le bien, vers un but à venir qui sera atteint néces-

sairement. Les Juifs, de même, croyaient à un Royaume de Dieu, fatal en quelque sorte, certain, qui viendrait pour eux tous. Or, l'erreur qu'ils commettaient, et qui est aussi la nôtre, est démentie par les faits. Il y a des peuples qui tombent, et il y a des individus qui tombent. D'autre part, le bien ne viendra pas tout seul. Ce n'est pas une évolution nécessaire, mais c'est l'héroïsme individuel qui le fera triompher. Voilà ce que Jésus prêchait, lorsqu'il préparait la venue du Royaume par le changement des cœurs ; voilà surtout ce qu'il montrait dans sa vie, en étant le modèle parfait de cet héroïsme personnel que rien n'arrête, et qui est soutenu par une foi et une espérance inaltérables.

CHAPITRE V

JÉSUS ET LES MIRACLES

CHAPITRE V

Jésus et les Miracles

Le plus ancien souvenir que Jésus ait laissé de son ministère est celui-ci : « Jésus de Naza- « reth oint par Dieu d'Esprit saint et de puis- « sance, allait de lieu en lieu en faisant le bien « et en guérissant tous ceux qui étaient au « pouvoir du Diable, parce que Dieu était avec « lui (1) ». Ce témoignage est d'une indiscu-

(1) Actes 10 : 38. Voir aussi Matth. 4 : 23.

table authenticité; il ne nous aurait pas été conservé, les Evangiles ne nous raconteraient pas une seule cure opérée par Jésus, que nous devrions en supposer, car il était Rabbi et, en qualité de Rabbi, il devait exercer les fonctions de médecin. Tout Rabbi était médecin; il n'y avait point d'autres médecins que les Rabbis et, d'une manière générale, les hommes considérés pour leur piété, à quelque parti religieux qu'ils appartinssent.

Guérir les malades était, par exemple, une des principales fonctions des Esséniens. Les Pharisiens aussi chassaient les démons (1) et, ici encore, Jésus, en même temps qu'il agissait comme Rabbi, s'est conduit à la mode essénienne et à la mode pharisienne.

La médecine, d'ailleurs, était livrée à l'inspiration individuelle, et ce n'était pas l'instruction qui apprenait à guérir, c'était la piété. Ce qui n'empêchait pas, si peu avancée que fût la médecine au premier siècle, en Palestine, qu'il ne se fît de temps en temps des guérisons obtenues par les remèdes que les Rabbis indiquaient.

(1) Matth. 12 : 27. Luc 11 : 19.

Mais ils guérissaient surtout par des pratiques religieuses, car la maladie était toujours considérée, soit comme la punition d'un péché (1), soit comme le fait d'un démon (2). Voilà pourquoi c'était le Rabbi, homme pieux, adonné aux méditations religieuses et redouté des démons, qui était capable de guérir. Les Esséniens et les Pharisiens, avons-nous dit, s'occupaient beaucoup d'expulser les démons, et il leur arrivait de réussir. Jésus a reconnu que les Pharisiens en chassaient (3).

Toutes les maladies, et non pas seulement les possessions, étant attribuées à des causes morales, on n'en cherchait pas la cause physique. Sans doute, on se servait de quelques plantes médicinales, mais fort peu ; car le mal dont on était atteint avait, avant tout, une origine satanique. Sa guérison ne pouvait donc être qu'un acte moral et une victoire morale. Aussi, plus le médecin était pieux, plus il était habile à guérir.

(1) Jean 5 : 14; 9 : 1 et suiv. 34.
(2) Matth. 9 : 32, 33. 12 : 22. Luc 13 : 11, 16.
(3) Matth. 12 : 27.

On comprend, par suite, l'immense réputation que s'acquit Jésus dans les villages de Galilée. Il passait pour un médecin remarquable, précisément parce qu'il s'occupait du salut des âmes, et que les deux guérisons, celle de l'âme et celle du corps ne se séparaient pas. Jésus était surtout considéré comme un exorciste très puissant et très redoutable (1).

Quiconque est un peu au courant de l'histoire de la médecine à travers les âges, ne sera point surpris du rapport étroit qu'elle avait avec la religion au premier siècle en Palestine. Ce rapport, à vrai dire, avait toujours existé, et chez tous les peuples. Aucune science ne s'est développée plus lentement que la médecine.

En Grèce, par une exception unique, ses progrès avaient été extrêmement remarquables. Hippocrate, près de 500 ans avant Jésus-Christ, avait créé la médecine scientifique, fondée sur l'expérience et l'observation des faits ; mais ces pro-

(1) Marc 5 : 12, 15, 17, 33, 36. 6 : 50, 10 : 32. Cf. Matth. 8 : 27 et 34. 9 : 8, 14 : 27, 17 : 6, 7, 28 : 5, 10. Luc 4 : 18, 5 : 17, 8 : 25, 35, 37. 9 : 34.

grès, dus au génie d'un seul homme, étaient restés isolés. Les méthodes d'Hippocrate, son nom même, étaient ignorés en Judée. Hors de Grèce, le médecin devait rester pendant des siècles ce qu'il était à l'origine de l'humanité, un personnage s'entourant de mystère, se mettant en relation avec la Divinité, attirant les esprits favorables et éloignant les esprits mauvais et, en Palestine, cette manière de voir était courante au temps de Jésus-Christ. Faut-il s'étonner que les maladies fussent toujours attribuées à des esprits malfaisants, quand de nos jours bien des paysans croient encore à la réalité des possessions ? Les sorciers d'aujourd'hui ne sont-ils pas proches parents des guérisseurs d'autrefois ? et les magiciens des tribus nègres de l'Afrique ne sont-ils pas les fils authentiques des médecins de l'antiquité ?

La chirurgie a été dans une situation toute différente ; comme il n'y a rien de mystérieux dans une jambe cassée, et que la cause du mal est connue, le chirurgien était un personnage beaucoup moins considéré que le médecin. Il en fut longtemps ainsi ; on le classait encore en France au XVII^e^ siècle, parmi les barbiers et les

coiffeurs, et, au temps de Louis XIV, le chirurgien n'opérait que sous la surveillance et les ordres du médecin. Lui était un être supérieur, qui regardait le malade, mais ne s'abaissait pas jusqu'à le toucher. Il avait des allures mystérieuses, et aimait à se donner quelque chose de surnaturel.

La mode qui survit encore, en certains pays, d'écrire les ordonnances en latin, est un reste de ces temps où le médecin en imposait au client par des mots incompréhensibles et des expressions obscures et savantes.

Jésus, assurément, n'a jamais pris de telles attitudes ; mais il doit être placé ici, comme en toutes choses, dans le milieu où il a vécu. Il est incontestable qu'il a guéri les malades en qualité de Rabbi. Pour lui, prédications et guérisons sont sur la même ligne (1). Il est le médecin qui donne la santé à l'âme, soit en l'atteignant directement par sa parole, soit en guérissant le corps qu'elle habite, car la maladie

(1) Matth. 9 : 12, 13.

vient de Satan ; elle est une possession et, que Jésus prêche ou qu'il guérisse, son but, dans les deux cas, est le même : c'est l'âme qu'il veut atteindre, et Satan qu'il combat.

On a dit que Jésus, en guérissant les malades, et en s'occupant d'eux, accomplissait son œuvre messianique. Nous ne le pensons pas. En exerçant la médecine, il agissait simplement en Rabbi, et nullement en Messie. S'il avait agi en Messie, il aurait attiré l'attention sur ses guérisons ; il en aurait mis en lumière le côté merveilleux, miraculeux et y aurait trouvé une preuve de sa messianité, ce qu'il n'a jamais fait. Renan a commis sur ce point une erreur qui étonne, de la part d'un homme aussi versé que lui dans le Judaïsme palestinien du premier siècle. Il dit que Jésus, en qualité de Messie, a dû se laisser attribuer des miracles, parce que le Messie devait en faire. Prenant le rôle, il devait en subir les parties qu'il désapprouvait. Il lui répugnait, sans doute, de paraître faire des miracles qu'il ne faisait pas, mais il dut s'y résigner. L'erreur est étrange, car Jésus n'a jamais fait le thaumaturge,

et Renan n'en donne aucune preuve. Il aurait dû, si l'assertion de Renan était exacte, dire après avoir fait un miracle : Voyez ce prodige, il est la preuve que je suis le Messie. Or, Jésus a tout simplement fait des miracles comme Rabbi; il a guéri les malades parce qu'il était touché de compassion envers eux, et la preuve irréfragable de l'erreur de Renan, c'est que Jésus défend aux malades de divulguer leur guérison miraculeuse. Il ne comptait donc pas sur l'effet produit par le prodige qu'il venait d'accomplir pour se faire accepter comme Messie. Tout Rabbi, encore une fois, était médecin, et la compassion de Jésus, son immense compassion pour les hommes, le portait à soulager leurs misères morales et physiques. Voilà tout le secret de ses guérisons.

Jésus cache donc ses miracles ; il les laisse entièrement de côté, en tant qu'œuvres messianiques ; il les fait en secret, et défend d'en parler (1). Un jour, un démon le reconnaît malgré

(1) Matth. 8 : 4 ; 9 : 30, 31 ; 12 : 16 et suiv. Marc 1 : 44 ; 7 : 24 et suiv.; 8 : 26.

lui, il défend alors à ce démon de parler de sa messianité ; car ce démon y croyait et la savait réelle, parce que le démon, esprit supérieur à l'esprit de l'homme, sait, devine, comprend des choses qui restent inconnues de l'homme (1).

Il y a plus : quand Jésus guérissait un malade, il tenait à montrer que la guérison morale était beaucoup plus importante à ses yeux que la guérison physique. Il tenait à dire au malade : « Tes péchés te sont pardonnés. » Le pardon, telle était la vraie guérison ; celle du corps n'en était que le symbole.

Ce fait se montre avec une grande évidence dans les guérisons de démoniaques. C'était là surtout que le retour à la santé apparaissait clairement comme une victoire remportée sur le péché, c'est-à-dire sur le monde des ténèbres et sur les mauvais Esprits qui y règnent.

La croyance aux démons était très générale dans l'antiquité. Les Grecs et les Romains, comme les Juifs, étaient persuadés que de mau-

(1) Marc 1 : 24, 25, 34 ; 3 : 12 ; Luc 4 : 41.

vais Esprits s'emparaient du corps de certaines personnes. Nous avons dit que toutes les maladies étaient attribuées aux démons par les Juifs, mais il y en avait qui étaient plus évidemment leur œuvre ; celles, surtout, où le patient ne semble plus s'appartenir (troubles hystériques, maladies nerveuses, folie), ou celles où la cause du mal ne se voit pas (mutisme, surdité). Ces affections passaient pour des cas indéniables de possession. D'autres, la lèpre par exemple, étaient moins évidemment des maladies d'origine satanique ; cependant, elles venaient du monde des ténèbres comme les autres.

Etudions maintenant, en détail, les procédés de guérison employés par Jésus. Le premier fait qui frappe, c'est que Jésus agit bien en médecin. Il lui arrive de poser des questions comme un médecin qui tient à s'éclairer sur la gravité du cas : « Combien y a-t-il de temps que cela lui arrive ? (1). » Il demande à un aveugle dont il a commencé la guérison : « Vois-tu quelque chose ? (2). »

(1) Marc 9 : 21.
(2) Marc 8 : 23, voir aussi 5 : 9.

C'est le médecin qui s'informe et veut se rendre compte. Ce jour-là il guérit lentement et en plusieurs fois. Il commande de donner à manger à la fille de Jaïrus (1) ; c'est une prescription médicale. Il fait de la boue avec sa salive (2). Il ordonne au malade d'aller se laver à un certain réservoir qu'il indique, pour achever le bien commencé (3). Une fois, pour guérir un sourd-muet, il met ses doigts dans ses oreilles, il touche sa langue avec de la salive, il pousse un profond soupir, il prononce le mot : Ouvre-toi (4). Ici encore la guérison est lente, difficile, on se demande presque si elle se produira à la fin. Ces guérisons difficiles se présentent de temps à autre. Il y avait une sorte de démon particulièrement malfaisant et tenace, qui ne se décidait à sortir qu'après que l'exorciste avait prié et jeûné (5). Aussi Jésus qui, le plus souvent,

(1) Marc 5 : 43.
(2) Jean 9 : 6; Marc 8 : 23.
(3) Jean 9 : 6.
(4) Marc 7 : 33 et suiv.
(5) Matth. 17 : 21; Marc 9 : 29. Il est possible que la mention du jeûne soit inauthentique.

se fait solliciter pour accomplir un miracle (1), ne guérit parfois qu'à la suite d'un effort, d'une véritable fatigue morale. Il lui arrive de fuir, malgré sa grande compassion, les malades qui l'implorent, qui le supplient, et de s'en aller prier dans la solitude.

La réussite, d'ailleurs, n'est pas certaine. Elle dépend d'une condition essentielle, que le malade ait la foi, et même que le peuple l'ait aussi (2). Quand il n'y a de foi ni chez le malade, ni chez ceux qui l'entourent, Jésus ne guérit pas ; il ne peut pas guérir (3). Il n'y a pas seulement refus de sa part, refus d'un acte qu'il pourrait accomplir s'il voulait ; non, il y a impossibilité. Et l'inverse est vrai. Quand la foule est pleine d'enthousiasme et de foi, Jésus guérit beaucoup, même à distance et sans que le malade soit présent.

La présence de Jésus suffisait ; elle entre-

(1) Matth. 12 : 39 ; 16 : 4 ; 17 : 16 ; Marc 8 : 22 et suiv. 9 : 18 ; Luc 9 : 41.

(2) « Voyant *leur* foi », Matth. 9 : 2 ; Marc 2 : 5 ; Luc 5 : 20.

(3) Marc 6 : 5, 6 ; Matth. 13 : 58.

tenait une surexcitation morale bienfaisante, et provoquait une confiance qui mettait le malade en communication avec lui par l'intermédiaire de la foule. On cite de nos jours des faits de suggestion qui ressemblent beaucoup à ceux-là. C'est la foi du malade, ou celle du peuple, qui opère le miracle. Jésus en est tellement convaincu qu'il ne dit jamais : « Je t'ai guéri » mais toujours : « Ta foi t'a guéri ». Aussi, s'il emploie de la boue pour oindre les yeux d'un aveugle (1), s'il suffit qu'une femme touche ses vêtements pour être guérie (2), il n'attache à ces faits aucune idée superstitieuse. Il dit à cette femme, comme aux autres : « Ta foi t'a guérie », et ne lui dit pas : « Ton contact avec mes vêtements t'a guérie. »

Comment la guérison se produisait-elle ? D'après l'exemple que nous venons de citer, il pouvait arriver qu'elle se produisît par le contact avec les vêtements de Jésus, même à son

(1) Jean 9 : 6; Marc 8 : 23.
(2) Marc 5 : 27, 28.

insu (1). Mais, d'ordinaire, le malade était guéri à la suite de paroles prononcées par Jésus sur un ton de commandement (2). Il résultait sans doute de l'accent de ses paroles, une commotion morale qui provoquait le retour à la santé de celui qui avait la foi.

Quant à Jésus lui-même, c'était par la prière qu'il guérissait. Il avait une foi profonde et ardente en son exaucement. Il n'est rien dont Jésus ait parlé avec une conviction plus inébranlable que de l'exaucement de la prière. Il avait la certitude intime, entière, absolue que, par la prière, on peut tout ; par elle, on agit sur Dieu et, par lui, sur la nature elle-même (3).

Voilà pourquoi Jésus a certainement opéré de vrais miracles, et en a souvent opéré ; car Dieu lui a certainement accordé l'exaucement de ses prières, et il a souvent fait l'expérience de la réponse directe du Père à ses supplications. Quand il disait : « Demandez et vous rece-

(1) Marc 3 : 10; 5 : 30; 6 : 56.
(2) Marc 1 : 25 et *passim*.
(3) Matth. 17 : 19; 21 : 21, 22. Marc 11 : 23, 24.

vrez » (1), il tirait cette parole des profondeurs de son expérience personnelle. Il avait demandé, et il avait reçu ; il avait frappé à la porte du Père, et le Père lui avait ouvert les trésors de sa compassion et de ses exaucements.

La certaine authenticité de la plupart des paroles prononcées par Jésus, en guérissant tel ou tel malade ou à l'occasion de tel ou tel miracle, est la preuve irréfutable de l'authenticité du miracle lui-même. De nos jours, en Suisse par exemple, dans certains établissements religieux, des chrétiens à la foi ardente ont obtenu des guérisons par la prière, guérisons qui ont été scientifiquement constatées ; et quiconque croit à la puissance de Dieu et à la puissance de la prière croit que la santé peut être rendue par Dieu à un malade qui la lui demande ou pour lequel on l'intercède. A bien plus forte raison, Jésus a-t-il obtenu de ces guérisons-là.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des guérisons opérées par Jésus ; mais ce que nous disons

(1) Matth. 7 : 7 et suiv. et parall.

d'elles, peut s'appliquer à tous les miracles attribués au Christ dans les Evangiles. Nous n'avons *a priori* aucune objection à leur authenticité. Mais il faut que chacun d'eux soit étudié séparément, en lui-même, et à la lumière d'une saine critique. Cette critique doit reposer sur ce principe indiscutable, sur cette affirmation définitive de la science moderne : Les lois de la nature sont inviolables.

Nous nous sommes expliqué, dans notre premier volume, sur l'état des esprits en Palestine au premier siècle, sur la facilité avec laquelle on voyait partout des miracles, et la différence qu'il y a, à cet égard, entre un homme de cette époque et un homme de la nôtre qui, lui, n'en voit nulle part. Cette remarque doit entrer en ligne de compte et, puisqu'il est avéré que les lois de la nature sont inviolables, il s'ensuit que le fait appelé miracle ne peut être, s'il est authentique, s'il s'est réellement passé, qu'un fait qui reste momentanément en dehors des forces connues de la nature.

Jésus n'ayant jamais attiré l'attention sur ce

qu'il y avait de merveilleux, d'inexplicable dans les miracles qu'il accomplissait, il en résulte — et cette constatation est de la plus haute importance — que Jésus n'a jamais voulu qu'on vît rien de magique dans ses actes, même les plus extraordinaires. Une des victoires de la tentation avait consisté précisément, à répudier tout acte destiné par son caractère de prodige à éblouir la foule et à l'émerveiller. Tout ce qui tient donc à la sorcellerie, à la magie, tout ce qui ressemblerait à un tour d'adresse destiné à étonner, est resté entièrement hors de sa pensée et n'a jamais rien eu à faire avec l'Evangile tel qu'il l'a conçu et tel qu'il l'a prêché. Le prodige en tant que prodige est étranger au christianisme de Jésus.

Cela est d'autant plus remarquable que les disciples et tous les contemporains de Jésus, sans exception, comprenaient le miracle fort différemment. Ils l'appelaient un signe et, pour eux, un envoyé divin, et surtout le Messie, ne pouvait s'accréditer que s'il faisait des miracles et, aussi, s'il accomplissait les prophéties. C'étaient les deux preuves exigées. Aussitôt que les mi-

racles étaient bien réels et que l'accomplissement des prophéties était bien constaté, tout doute était levé. Les disciples ne pouvaient donc admettre qu'un Messie thaumaturge. On le devine aisément à maints passages des Evangiles, et par suite, la grandeur des vues de Jésus sur ce point et l'originalité de ses idées sont d'autant plus faciles à discerner et d'autant plus certainement authentiques.

Il est si vrai que le prodige ne faisait pas partie de sa mission que, lorsqu'il expulsait un démon, il défendait au possédé avec menaces (quelles menaces ? celle, peut-être, de voir revenir son mal) de divulguer sa guérison ; et que deux fois il refuse un miracle parce qu'il serait bien constaté qu'il en est l'auteur, miracle qu'il accomplirait sous les yeux des Pharisiens, les savants de l'époque (1). Il déclare à cette occasion que le vrai signe de sa mission est sa prédication, aussi puissante que celle de Jonas, et sa sagesse, aussi grande que celle de Salomon. Dans la parabole du mauvais riche, lorsque celui-ci, étant en

(1) Matth. 12 : 38 et suiv. 16 : 1 et suiv. Marc 8 : 11.

enfer, pense à ses cinq frères, et demande à Abraham d'envoyer Lazare les prévenir, pour qu'ils ne viennent pas en enfer eux aussi, Abraham répond : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent ; ils ne croiraient pas, quand même un mort ressusciterait (1) ». Donc, le miracle des miracles, la résurrection d'un mort prouve moins, a moins de valeur que la prédication de Moïse ou que celle des prophètes, et il résulte de ce passage que, dans la pensée de Jésus, la véracité de sa prédication, l'authenticité de sa mission, son Evangile enfin ne sont pas prouvés par un seul de ses miracles, pas même par sa propre résurrection d'entre les morts (2).

(1) Luc 16 : 31.

(2) Un seul passage paraît contredire cette attitude constante de Jésus, c'est sa réponse aux envoyés de Jean-Baptiste : « Allez et rapportez à Jean ce que vous voyez et entendez ; les aveugles voient, les estropiés marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres. » (Matth. 11 : 5. Luc 7 : 22). Mais, ici, Jésus n'en appelle pas à ses miracles parce qu'ils sont des prodiges, pour en conclure que Jean doit croire en lui ; il en appelle à eux parce qu'ils sont des actes de compassion, et des victoires remportées sur Satan. Jésus place en gradation les faits remarquables

Si Jésus a défendu qu'on parlât de ses miracles, ce n'est assurément pas pour que nous les passions sous silence aujourd'hui; et si nous avions ainsi compris sa parole sur ce sujet, nous n'aurions pas écrit ce chapitre. Cependant il nous a donné là un très grand enseignement, un enseignement méconnu par les croyants qui persistent à trouver aux miracles une valeur apologétique. Car s'il est un fait qui se dégage de l'attitude du Christ avec une évidence écrasante, c'est qu'ils n'en ont aucune, et qu'il ne sert à rien d'en démontrer l'authenticité. Cette

qu'il accomplit, et, après les résurrections de morts, il nomme l'annonce de l'Evangile aux pauvres, fait purement moral et qui lui paraît plus étonnant encore que des résurrections. En effet, chaque fois qu'il fait son œuvre, soit en guérissant un malade, soit en prêchant l'Evangile, mais surtout en prêchant l'Evangile et en le prêchant aux pauvres, il travaille à renverser le trône de Satan, et c'est là le but de sa vie. Jésus (même dans ce passage qui, d'ailleurs, est unique) considère ses miracles comme des actes religieux, des victoires de Dieu sur Satan, de la lumière sur les ténèbres. Chaque âme convertie et chaque malade guéri reculent les limites du Royaume des ténèbres, aussi bien l'un de ces faits que l'autre, et même l'âme convertie davantage.

démonstration n'a qu'un intérêt historique, comme l'est la démonstration de l'existence d'Homère, et ne saurait avoir en aucun cas une valeur religieuse quelconque. Jésus n'eût-il pas fait un seul miracle (j'entends un seul miracle physique), cela n'ôterait absolument rien à la valeur de sa personne et à la réalité du surnaturel moral qui éclate dans son apparition tout entière. Heureux ceux qui comprennent l'enseignement que Jésus a donné en disant de ses miracles : « N'en parlez à personne ! » Rien n'est indifférent dans les paroles de Jésus. Le moindre de ses mots a une importance capitale, et on peut dire que les chrétiens n'ont pas encore compris l'immense portée de celui-là.

« Un événement historique, extraordinaire « ou non, a écrit M. Lachelier (1), ne peut pas « être un objet de foi, précisément parce qu'il « est historique et qu'il est, à ce titre, un objet de « science. Il en est de même des conclusions « que l'on tirerait d'un miracle sur le carac- « tère et la puissance de celui qui l'a opéré. Ces

(1) Extrait d'une lettre inédite à nous adressée.

« conclusions, en les supposant légitimes,
« appartiendront toujours à l'ordre de la science,
« et ne constitueront jamais une *croyance*
« morale et religieuse. »

CHAPITRE VI

Première Prédication de Jésus

SUR LE ROYAUME DE DIEU

CHAPITRE VI

Première Prédication de Jésus
SUR LE ROYAUME DE DIEU

Les deux mots *Hamalkouth Haschamajim* (le Royaume des cieux), sont certainement ceux que Jésus a le plus souvent prononcés ; il préférait cette expression à celle de Royaume de Dieu. Nous avons expliqué, dans notre premier volume, que les deux termes étaient synonymes. Jésus a employé le premier ; les apôtres, sans doute pour être mieux compris des païens, se sont servis du second. Cependant, si les deux

termes étaient synonymes, une nuance les séparait, et nous pouvons rapprocher de la préférence marquée de Jésus pour la forme : Royaume des cieux, cette expression qui lui est également favorite : « le Père qui est dans les cieux ». Il parle aussi de récompense « dans les cieux ». Or, les Rabbins de son temps admettaient l'existence de plusieurs cieux, sept au moins, superposés au-dessus de nos têtes dans l'espace bleu qui s'étend par delà les nuages (1). Là, se trouvait le monde nouveau, la « Jérusalem céleste », le Royaume à venir, et les Docteurs croyaient, fondant cette croyance sur Daniel (2) et sur Enoch (3), que ce Royaume appelé « des cieux, » parce qu'il était dans les cieux, en descendrait (4) tout prêt, tout installé, en quelque sorte, et s'établirait sur la terre. Le Fils de l'homme, apparaissant sur les nuées, le fonderait avec

(1) Bereschit Rabba. Bamidebar Rabba. Oracl. sibyll. 3 : 83. Test. patriarch. 12 ; (cf. 2 Cor. 12 : 2. Ephés. 4 : 10. Hébreux 4 : 14).

(2) Daniel 7 et suiv.

(3) Livre d'Enoch, *passim*.

(4) Voir Apoc. 21 : 10.

l'aide des anges (1). Les élus alors le « verraient » et y « entreraient » (2). Ces expressions étaient prises dans leur sens le plus littéral, et quand on disait : le Royaume approche ou : s'est approché (3), on voulait dire : il va descendre, il s'établira prochainement.

Rien n'indique que Jésus ait entendu par Royaume des cieux autre chose que ses contemporains ; rien n'autorise à lui faire tenir sur ce point un autre langage que les Docteurs de son peuple.

Si, sur cette importante doctrine, Jésus avait eu une autre notion que ses contemporains, il l'aurait dit ; il aurait soigneusement distingué sa manière de voir de celle de son peuple ; parlant en particulier à ses apôtres, craignant tout malentendu de leur part, comprenant combien ce malentendu serait naturel, il aurait pris soin de le dissiper, les aurait avertis, éclairés, mis sur leurs gardes. Or, de tout cela, il n'a jamais rien fait. Et non seulement il n'a jamais

(1) Matth. 16 : 27.
(2) Jean 3 : 3 et 5.
(3) Matth. 4 : 17.

pris ces précautions ; mais, au contraire, il s'est servi de toutes les expressions de ses contemporains, les a employées telles quelles, les a répétées telles quelles et dans le sens que tout le monde leur donnait. Dire que Jésus a parlé dans un autre sens, a spiritualisé, allégorisé, symbolisé, est tout à fait arbitraire. Les auditeurs de Jésus n'auraient compris sur le Royaume à venir un autre langage que celui qui était parlé par tout le monde, qu'avec des explications très nettes, très précises, distinguant les deux notions. Or les Evangiles n'offrent aucune trace quelconque d'explications de ce genre.

Quand Jésus parle du Royaume, il emploie toujours le futur. Toutes les récompenses annoncées par les béatitudes du sermon sur la montagne sont à venir. Pour lui, comme pour tous ses contemporains, le Royaume *viendra*. Il est toujours à venir dans son enseignement et jamais, même à la veille de sa mort, il ne parle du Royaume comme présent et déjà fondé (1).

(1) Si nous lisons *est* au lieu de *sera* dans les passages suivants : Matth. 5 : 3, 10, 11 : 11. Luc 7 : 29, 9 : 62, il ne

Jésus enseigne aussi à ses disciples à répéter : « Que ton règne vienne ! » prière constante des Juifs depuis l'exil, et qui était certainement la sienne, et avait été celle de son cœur d'enfant et de jeune homme. S'il dit ensuite : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel », c'est parce qu'il ajoute mentalement : « afin que soit possible l'apparition sur la terre du Royaume qui est dans le ciel. »

Jésus a donc annoncé le Royaume comme à venir. Les passages les plus anciens des Evangiles ne laissent aucun doute à cet égard. Quand il s'écrie : « Cherchez avant tout le Royaume (1) », cela signifie : « Cherchez par la prière, demandez à Dieu que le Royaume vienne. » La fin du sermon sur la montagne est formelle : « Celui qui fera la volonté de Dieu *entrera* dans le Royaume ».

s'agit évidemment que d'une possession anticipée, tellement elle est certaine. Jésus dit de même ailleurs : « Qui croit en moi *a* la vie éternelle. » D'ailleurs, en araméen, Jésus parlait sans verbe : *Lo aniim Hamalkouth Haschamaïm !* Aux humbles le Royaume des Cieux !

(1) Luc 12 : 31.

Telle est donc sa mission à lui, le Messie, dire : le Royaume viendra bientôt.

Ici, Jésus n'innovait rien. Tous les Juifs pensaient que la première mission du Messie serait, en effet, d'annoncer la venue prochaine du Royaume de Dieu. Un jour, quand Jésus mettra en garde ses disciples contre les faux Messies qui viendront, il leur annoncera que, pour faire croire à leur messianité, ils diront chacun : « Je suis le Messie, et le temps approche ! (1) ». C'est exactement là ce qu'il faisait lui-même.

Sa première pensée sur la venue du Royaume étant achevée, il la formula suivant sa coutume en quelques paraboles.

Dans ces allégories (2), il raconte comment se préparera le Royaume. Il se compare, lui, à un semeur. Il jette la semence. Ceux qui écoutent et portent des fruits entreront dans le Royaume, dont la venue est symbolisée par la moisson à venir. L'histoire du grain de

(1) Luc 21 : 8.
(2) Matth. 13 : 1 et suiv.

moutarde représente l'état de choses qui préparera la venue du Royaume. Le nombre de ceux qui auront part au Royaume est actuellement petit comme l'est un grain de moutarde, mais il ira en grandissant, et il sera immense quand le Royaume paraîtra. Il en est de même de l'action du levain sur la pâte : la parole qui prépare la venue du Royaume a une puissance cachée, qui transformera le cœur des disciples de manière à les rendre capables d'entrer dans le Royaume à venir. Il faut tout sacrifier, comme l'homme qui trouve un trésor caché dans un champ, pour obtenir l'entrée dans le Royaume, et il faut chercher le Royaume, c'est-à-dire le préparer comme on cherche une perle de grand prix. Dès à présent, Jésus et ses disciples jettent le filet, et attirent à eux toutes sortes d'hommes ; mais ceux-là seuls entreront dans le Royaume qui en seront jugés dignes au triage du Jugement dernier. Enfin, dans la parabole de l'ivraie et du bon grain, la même pensée est toujours exprimée ; le Royaume ne peut qu'être à venir, puisque sa venue est représentée par la moisson qui sera

accompagnée de la grande séparation faite par les anges (1).

Tout ce qui concerne le Royaume est mystérieux, c'est-à-dire secret et caché (2). Plus tard, ces choses cachées deviendront visibles. A l'apparition du Royaume, on connaîtra tous ces mystères (3). Quand le Royaume viendra, Jésus achèvera son œuvre qui se confondra avec celle

(1) Le Royaume est donc à venir, et les paraboles de Matth. 13 ne signifient nullement que Jésus le fonde par sa prédication actuelle. Il prépare sa venue, ce qui est fort différent. Il est vrai qu'un jour il dira aux Pharisiens : « Le Royaume de Dieu est au milieu de vous » (ou au dedans de vous) (Luc 17 : 21) et encore : « il est parvenu jusqu'à vous » (Luc 11 : 21) ; mais, par de telles paroles, il ne voudra certainement indiquer qu'une possession anticipée du Royaume, une présence virtuelle parce qu'il est imminent. Nulle autre interprétation de ces passages n'est possible. Les expliquer en disant que Jésus y affirme que le Royaume est fondé et déjà présent dans le monde, c'est le mettre, à propos de deux versets isolés, en contradiction avec tout son enseignement pendant tout son ministère. (Voir développements complets sur ces passages : Ch. 9e : *Opposition contre Jésus*, page 218).

(2) Matth. 13 : 11 et suiv.

(3) Matth. 13 : 12.

qu'il accomplit maintenant; car toutes deux consistent à faire régner Dieu. Lui, Jésus, est le grand Réformateur. La révolution qu'il annonce sera radicale. Il n'attend rien de moins qu'un rétablissement universel (1).

Pour le moment, il accomplit une œuvre de préparation ; il y a, en effet, des dispositions à acquérir pour être prêt à entrer dans le Royaume, dispositions purement morales; aussi doit-il le préparer par une œuvre toute spirituelle, subjective, par le changement des cœurs.

Il répudie toute préparation politique ; déjà, aux jours de la tentation, il a écarté tout messianisme à main armée et tout triomphe par la force. Or, chez les Pharisiens, les espérances messianiques étaient surtout politiques. Si Jésus fut attiré, à un moment de sa vie, par certaines idées pharisiennes, il ne le fut pas par celle-là, et jamais il ne semble s'être occupé de politique ; jamais il ne songea à une révolte. Les séditions populaires lui apparaissaient comme criminelles

(1) Actes 3 : 21. Matth. 19 : 28.

et inutiles. L'aventure de Judas le Gaulonite le lui avait bien montré. Il payait le tribut aux Romains, et, dès le premier jour, il pratiquait sa célèbre maxime : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » D'ailleurs, il ne faisait en cela que suivre l'exemple des Esséniens qui mettaient beaucoup de soin à ne pas se mêler de politique.

Mais gardons-nous de croire que Jésus, n'en faisant pas et ne voulant pas en faire, renonçât pour cela à ses croyances patriotiques et à ses espérances messianiques. Voir se fonder de son vivant un Royaume visible et national, voir les Juifs le choisir pour Messie et pour Maître et le proclamer Roi, telle a été, jusqu'à la fin, la grande espérance de sa vie. Sans doute, il se cache quand on veut le nommer Roi (1); mais c'est uniquement parce que l'heure n'est pas encore venue, et que le peuple se méprend sur sa vraie messianité, croyant qu'il va en appeler aux armes et user de violence, et jamais, même aux

(1) Jean 6 : 15.

heures de la tentation, il n'a répudié le Royaume messianique national. Nous le verrons, le jour des Rameaux, se livrant sans résistance aux ovations de la foule, et acceptant ses hommages au Roi-Messie. Jésus a toujours eu la plus ardente et la plus profonde sympathie pour les espérances nationales de son peuple.

Il ne faut pas oublier surtout, que Jésus ne faisait pas de théorie et ne parlait pas en vertu d'un système arrêté et d'une construction logique. Il ne raisonnait pas sur le Royaume, pensant : « Il sera ceci et ne sera pas cela. Je rejette ce détail-ci, que mon peuple admet, et j'accepte celui-là. J'apporte telle idée nouvelle, telle solution inconnue... » Pour comprendre ce que Jésus a pensé et dit du Royaume, il faut se transporter au premier siècle, s'entourer de l'atmosphère de ce temps, s'imprégner des idées juives de cette époque, et on reconnaîtra alors que Jésus n'est nullement venu fonder le Royaume de Dieu et nous en donner les lois, mais qu'il est venu annoncer son avènement et hâter son avènement, en détachant les âmes de ce monde, et en

les préparant pour le monde à venir. — Telle est la clef de son ministère de Galilée.

La préoccupation de l'avenir et de ce que sera l'avenir ne le quitte pas un instant. Tantôt, il parle comme si le monde était à la veille d'une catastrophe ; tantôt, il parle en réformateur qui a du temps devant lui, qui vient ouvrir des voies nouvelles et changer les cœurs. Ces deux attitudes semblent contradictoires. Elles ne le le sont nullement ; car, d'une part, Jésus n'a jamais annoncé un développement progressif du Royaume, mais il a parlé d'une catastrophe soudaine et définitive à laquelle il fallait se préparer ; et, d'autre part, la catastrophe, tout en étant peu éloignée, n'est pas imminente ; chacun a devant soi un certain temps, court sans doute, mais un certain temps pour se préparer. En d'autres termes, la venue du Royaume est prochaine, mais non immédiate (le Royaume « approche ») ; aussi, Jésus le prépare-t-il en fondant une société de disciples qui veut vivre, qui a devant elle, non pas plusieurs siècles, — Jésus n'a jamais parlé d'un avenir de plusieurs siè-

cles, — mais au moins quelques années, plusieurs peut-être, il ne le sait pas exactement (1). Il parle du levain dont l'action est lente ; du grain de sénevé qui met un certain temps à croître. Il n'attend pas un succès rapide ; mais il est jeune encore, il a le temps ; la semence croîtra peu à peu. Il est entre les mains du Père ; il attend son heure ; il n'a point de préjugés, et ne se fait point d'illusions.

Voilà comment Jésus, tout en considérant la catastrophe finale comme prochaine, est venu cependant en législateur et en réformateur. Sa morale montre bien que la proximité du Jugement n'est pas immédiate ; mais il y a proximité, car sa seule préoccupation, dans son enseignement moral, est d'améliorer l'homme en vue de le préparer à entrer dans le Royaume.

Jésus n'a donc vu dans le Royaume ni une délivrance spirituelle, ni le Règne des pauvres et des humbles. Le dire, c'est confondre le Royaume lui-même avec l'état d'âme qui le prépare.

(1) « Nul ne sait le jour, ni l'heure, pas même le Fils. » Marc 13 : 32.

En effet, pour s'y préparer, il faut devenir humble et pauvre, comme nous le montrerons au chapitre suivant; et, quant au Royaume lui-même, il sera à peu près celui que Daniel et Enoch ont décrit. Jésus n'a ni critiqué, ni rejeté les croyances apocalyptiques de son peuple. Qu'on n'oublie pas que jamais une question critique ne s'est posée pour Jésus. Il n'a pas plus songé à critiquer les croyances messianiques de son temps que le Pentateuque, et il affirmera toute sa vie que le Messie reviendra sur les nuées du ciel et jugera le monde (1). Il prend cette place de Juge, aussi bien dans les premiers temps (2) que dans les paraboles de la dernière semaine de sa vie (3). Sur ce point, il n'a pas

(1) Prétendre que Jésus prenait au sens spirituel ces expressions, et ne voyait que des images dans les termes : « Descendre du ciel, venir sur les nuées » c'est se le représenter se disant à part lui : « Je répéterai toute la phraséologie de mon temps; je parlerai le langage apocalyptique le plus réaliste, mais tout cela sera pour moi figure et symbole, et je n'en préviendrai personne. Il faudra le deviner. »

(2) Matth. 7 : 21 et suiv.

(3) Matth. 25 : 31 et suiv.

varié. Il présidera le Jugement dernier. Ce sera son devoir et sa charge de Messie.

Et puis, et c'était l'âme même de ce que nous osons appeler son profond et beau génie, s'il n'abolit aucune des croyances de son peuple, il les accomplit, il en prend la sève même. Ce qu'il y aura de grand, de sublime, à ses yeux, dans le Royaume à venir, c'est que la justice s'établira, et que ceux qui, aujourd'hui, en ont faim et soif, en seront rassasiés (1). C'est la justice du Royaume qu'il faut avant tout chercher (2) ; les tristes seront consolés, les doux règneront (3). Le Règne à venir ne sera pas un Règne vengeur, un Règne sanglant. Jésus ne peut l'admettre. Il ne rejette pas ce côté des croyances de son peuple à la suite d'un raisonnement critique et d'un examen philosophique ; mais son âme se refuse à croire un seul instant que le Règne de Dieu, qui sera, pour lui comme pour tous les Juifs, la domination de Dieu et par conséquent du Père

(1) Matth. 5 : 6.
(2) Matth. 6 : 33.
(3) Matth. 5 : 4 et suiv.

qui est dans les cieux, puisse être autre chose que l'amour, la paix, la joie, le pardon, la vie éternelle. Le reste, pour lui, est comme s'il n'existait pas.

Plus tard, pour les disciples, le Royaume sera l'Eglise chrétienne, la société des âmes croyant en Jésus. Pour Jésus, il n'était que l'ère messianique ; mais (et c'est là qu'il est incomparablement grand) il a préparé la conception des disciples en élevant très haut la notion du Royaume, acceptant tout ce que son peuple enseignait sur ce sujet, et le transformant entièrement.

CHAPITRE VII

LE ROYAUME

Préparé par les petits et les pauvres

CHAPITRE VII

Le Royaume préparé par les petits et les pauvres

Voyons maintenant Jésus préparant la venue du Royaume.

Son premier but est de communiquer aux hommes le sentiment de filialité divine qu'il possède pleinement lui-même ; il veut le créer dans les âmes. Pour éprouver ce sentiment, il faut devenir « petit », petit par le rang, par l'argent, par l'influence, et petit par le bonheur.

Aussi déclare-t-il heureux ceux qui pleurent et ceux qui souffrent.

Jésus profite de ce que les interprétations, données par ses contemporains, des passages de Daniel sur le cinquième empire, sont fort diverses, pour en donner une très spiritualiste, mais nullement révolutionnaire. Tout le Judaïsme sera maintenu, mais il devra être transformé, et cette transformation se fera par le changement des cœurs (1). Elle n'est autre chose que la piété, la vraie piété remplaçant les rites et les actes extérieurs. Cette piété aura son fondement dans l'humilité, le renoncement, le sentiment profond de la pauvreté spirituelle.

Voilà pourquoi Jésus prêche une justice nouvelle, qu'il oppose à celle des Scribes et des Pharisiens. Pour eux, les aumônes, les jeûnes, les prières, les actes accomplis font l'homme juste, et lui confèrent des mérites. Jésus prêche une justice « supérieure » (2). Il faut s'humilier, être petit, pauvre en esprit, rentrer en soi-même,

(1) C'est toujours la même méthode : ne rien abolir, tout accomplir.

(2) Matth. 5 : 20.

avoir faim et soif, jeter le cri de détresse : Aie pitié ! car le Père a pitié, il est plein de compassion ; il remet la dette ; il pardonne à ceux qui pardonnent.

Le commencement de la vie nouvelle, c'est donc le désir de l'obtenir. Avoir conscience de ce qui nous manque, c'est déjà, en quelque sorte, le recevoir (1).

Cependant Jésus n'a jamais dit que la faim et la soif de justice portent leur rassasiement en elles-mêmes. Le Royaume de Dieu n'est nullement réalisé par le fait qu'on le cherche, qu'on le désire, qu'on y aspire. Ce n'est pas la faim qui nourrit, et ce n'est pas la soif qui désaltère. Désirer la justice ne vous la fait pas obtenir ; autrement le Royaume se trouverait fondé par le fait même que Jésus le prépare. Or il ne l'a jamais dit; le Royaume *viendra*, et la justice ne sera obtenue que plus tard, à sa venue. Alors ceux qui, dès à présent, en ont faim et soif, en seront rassasiés. On n'exauce pas soi-même sa

(1) Avoir conscience de ses limites, a-t-on dit avec raison, c'est déjà, en quelque mesure, les avoir dépassées.

prière parce qu'on prie ; de même on n'entre pas dans le Royaume parce qu'on le cherche ; mais on s'y prépare, et on y entrera. Le changement des cœurs et des esprits (« la repentance, car le Royaume approche ») (1) n'est donc que la préparation au Royaume et non le Royaume lui-même.

Jésus, nous l'avons dit, attend le Royaume sur la terre. La transformation de la société et du monde s'accomplira ici-bas, quand les Juifs seront convertis. Tous alors acclameront Jésus comme Messie ; le Royaume paraîtra, et la domination spirituelle du Christ commencera sur la terre. Le Père accordera les récompenses promises ; celles de quelques-uns seront grandes (2), et une ère de félicité s'ouvrira pour tous.

Au début de cette ère, que se passera-t-il ? comment sera inauguré le Royaume ? par un changement subit. Il arrivera le contraire de ce qui existe. Le monde à venir sera le monde

(1) Marc 1 : 15 et *parall.*

(2) Matth. 5 : 12, 19; Luc 6 : 23, 35. Marc 9 : 41. Matth. 10 : 42.

actuel renversé. Les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers (1). Actuellement, le bien et le mal sont mêlés, comme l'ivraie et le bon grain dans un champ. Alors, il se fera une séparation violente, ce sera comme un grand coup de filet (2). Jésus exprime souvent la surprise que causera ce soudain bouleversement. Personne ne s'y attendra, et, quand cette transformation sera faite, elle sera définitive.

Or, un des renversements les plus inouïs qui se produira, sera l'avènement des petits, des humbles, des ignorés ; ils deviendront les grands et seront à leur tour au premier rang. Aussi Jésus comptait-il beaucoup sur les pauvres pour préparer la venue du Royaume (3). « Ce qui est haut pour l'homme, disait-il, est en abomination aux yeux de Dieu. » Les simples, les humbles, les pêcheurs du lac, voilà les enfants futurs du Royaume. Sur les riches,

(1) Matth. 19 : 30; 20 : 16. Marc 10 : 31. Luc 13 : 30.
(2) Matth. 13 : 24 et suiv.; 13 : 47 et suiv.; 13 : 31, 33; Marc 4 : 11 et suiv.
(3) Luc 16 : 15.

Jésus a toujours professé au pied de la lettre la doctrine essénienne, et sa pensée sur ceux qui possèdent n'a jamais varié (1).

Rappelons-nous que Jésus était sorti d'un milieu populaire, pauvre, ouvrier, et que les artisans et les humbles, qui n'entendaient rien à la politique, rêvaient surtout une rénovation sociale. Réaliser sa fortune et en donner l'argent aux pauvres, c'était, pour les Esséniens, une des premières conditions à remplir pour être prêt à entrer dans le Royaume lors de son apparition ; et quand on se souvient qu'il en fut de même dans la première communauté chrétienne, on reconnaît qu'on se trouve ici en présence d'une idée et d'une pratique des premiers jours.

Jésus, d'ailleurs, a formellement prêché la pauvreté volontaire (2). Il a conçu, dès le début de son ministère, et très probablement pendant toute sa jeunesse, le Royaume de Dieu comme

(1) Matth. 5 : 3, 20; 18 : 3; 19 : 14; 19 : 23 et 24; 21 : 31; 22 : 2 et suiv. Marc 10 : 14 et 15; 23 à 25; Luc 4 : 18 et suiv. 6 : 20; 18 : 16 et 17, 24 et 25.

(2) Matth. 19 : 21. Marc 10 : 21 et suiv.; 29 et 30. Luc 18 : 22 et suiv.

devant être préparé par le renoncement aux richesses.

Mais il n'a pas plus fait de socialisme que de politique. On voudrait parfois que la vraie pratique de l'Evangile fût dans l'accomplissement de certains devoirs sociaux, et que le bien fait aux pauvres servît à fonder le Royaume de Dieu. Il n'en est ainsi que si l'amour pour les pauvres et la pratique du bien procèdent d'une vie supérieure, et sont le fruit naturel de la régénération, de la nouvelle naissance. Tous les devoirs chrétiens ne sont pas renfermés dans les devoirs sociaux.

Mais il n'en est pas moins vrai que, pour Jésus, le grand signe du Messie c'était « la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres ! » (1). Là était, d'après lui, la preuve par excellence. On le comprend, puisque, dans le Royaume, tous les rangs seront intervertis. Ce qu'on appelle le monde, c'est-à-dire les Docteurs, les Sadducéens, les aristocrates, les prêtres ne passeront pas d'abord ; ils n'entreront que s'ils sont changés et devenus « comme des enfants ».

(1) Matth. 11 : 5.

L'enfant est sacré (1) ; le Royaume de Dieu est à lui (2). Il faut devenir enfant pour y entrer (3). On devra le recevoir en enfant quand il viendra (4), et, dès à présent, c'est aux enfants que le Père révèle ses secrets (5).

Un jour, Jésus prend un enfant ; il le place au milieu de ses disciples et leur dit : « Si vous ne changez et ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu » (6). « Le Royaume est pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent. »

Le Royaume est aussi pour les petits de ce monde, victimes des orgueilleux et des riches. Il est enfin pour ceux du dehors, pour les publicains, pour les gens de mauvaise vie, pour tous ceux qui ont à souffrir du mépris des person-

(1) Matth. 18 : 5, 10, 14. Luc 17 : 2.
(2) Matth. 19 : 14; Marc 10 : 14. Luc 18 : 16.
(3) Matth. 18 : 1 et suiv. Marc 9 : 33 et suiv. Luc 9 : 46 et suiv.
(4) Marc 10 : 15.
(5) Matth. 11 : 25. Luc 10 : 21.
(6) Matth. 18 : 3. Marc 9 : 35-36. Luc 9 : 46-48.

nages haut placés, qui commandent, qui possèdent, qui sont bien pensants.

Plus tard, Jésus ira plus loin encore, et dira que le Royaume est pour les païens et pour les Samaritains. Plus tard, disons-nous, car, dans cette première période de son ministère, il n'est pas encore universaliste, et partage sur les païens les idées de son entourage (1).

En attendant, le Royaume est, d'ores et déjà, le Règne des pauvres, et il est préparé par l'avènement des pauvres. C'est le pur ébionisme.

On appelait Ebionim, (pauvres) dans la société juive du premier siècle, ceux qui affectaient l'indifférence pour tout avantage extérieur: la gloire, la pompe, les honneurs et surtout l'argent. Très pieux, très convaincus de l'apparition prochaine du Royaume, les Ebionim, sans former

(1) Voir les passages suivants : Matth. 6 : 32 ; « Tout cela les païens s'en enquièrent ». — 6: 7 ; « Ne priez pas comme les païens ». — 7 : 6 ; et suiv. « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré... » — 18 : 17 ; « Qu'il soit pour toi comme un païen ». — Jésus ne deviendra universaliste qu'après son entrevue avec une femme cananéenne; nous parlerons de cette évolution de sa pensée au chapitre onzième.

un parti religieux distinct, se remarquaient par leur humilité, leur douceur, leur résignation. Il va sans dire qu'ils se recrutaient presque exclusivement dans la classe pauvre ; de là leur nom. Plus tard, les premiers chrétiens furent appelés les Ebionites par les Juifs, ce qui prouve à l'évidence que Jésus a trouvé parmi eux la plupart de ses premiers disciples, et que lui-même, dans ces premiers temps de son ministère, où il était encore très attaché aux formes et aux traditions du Judaïsme, était un ébion. « Malheur à vous, les riches, disait-il dans son enseignement ; car vous avez aujourd'hui votre consolation ! Malheur à vous qui, maintenant, avez tout à satiété, car vous aurez faim ! Malheur à vous qui, maintenant, riez, car vous tomberez dans le deuil et les larmes (1) ! »

« Quand tu fais un festin... appelles-y les pauvres, les infirmes, les estropiés, les aveugles ; heureux seras-tu, parce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre ce festin, et il te sera rendu à la résurrection des justes (2). »

(1) Luc 6 : 14 et suiv.
(2) Luc 14 : 12-14.

« Dans les cieux », la « récompense », disait sans cesse Jésus (1), « à la résurrection », « dans la vie éternelle », « dans le Royaume », expressions toutes synonymes, et qu'il empruntait, ainsi que les idées qu'elles exprimaient, à l'Ancien Testament et à la synagogue.

Pour les comprendre, et surtout pour saisir exactement la pensée de Jésus sur les pauvres, il faut se rappeler que son peuple était travaillé depuis longtemps par un mouvement démocratique exalté. On relisait — et Jésus avait souvent relu — les nombreux passages de l'Ancien Testament où Dieu déclare qu'il est le vengeur du faible et de l'opprimé (2). Les prophètes avaient toujours tonné contre les grands. Pour beaucoup, pauvre et doux, humble et pieux étaient devenus des mots synonymes, de même que riche signifiait impie, méchant, violent. Ces idées n'avaient fait que grandir et se fortifier. Le livre d'Enoch maudit les riches et les puis-

(1) Matth. 5 : 12; 10 : 41. Marc 9 : 41. Luc 6 : 23, 35, etc.
(2) Amos 2 : 6. Esaïe 63 : 9. Ps. 25 : 9; 37 : 11; 69 : 33.

sants (1). Le luxe y est considéré comme un crime, et le Fils de l'homme y détrône les rois (2).

Au premier siècle, le riche était le « mauvais riche », et Jésus appelle l'argent « le Mamon d'iniquité » (3). C'était le terme populaire et courant pour désigner les richesses. Elles passaient toujours pour injustes et mal acquises. Le riche, « qui s'est vêtu de pourpre et de fin lin », « qui a mené joyeuse et splendide vie », a reçu « ses biens », « sa récompense », « ce qui lui est dû », et alors, dans le séjour des morts, « il sera en proie aux tourments » ; le pauvre, qui a été couvert d'ulcères et auquel le riche n'aura même pas donné ses miettes à manger, reposera « dans le sein d'Abraham ; » il sera « consolé. » Pourquoi ? Parce qu'il a eu « des maux dans sa vie ». Alors, dans la vie à venir, la compensation se fera ; « l'un sera torturé, et l'autre consolé » (4).

Cette doctrine de la compensation à venir

(1) Ch. 63, 97, 100, 104.
(2) 46 : 4 à 8.
(3) Luc 16 : 9.
(4) Luc 16: 19 et suiv.

était courante depuis le temps des Macchabées, et c'est elle qui soutenait et consolait les petits et les humbles. Leur résignation était faite d'espérance, et ils portaient leur fardeau avec d'autant plus de courage qu'ils voyaient, par la foi, le séjour à venir de la félicité éternelle, le banquet sans fin où, couchés dans le sein d'Abraham, ils boiraient le vin de la Pâque céleste qui leur était à jamais promis.

L'Ebion ou le pauvre était donc tenu pour saint et aimé de Dieu. Il s'ensuivait que la pauvreté matérielle, le manque d'argent passait pour étroitement solidaire du sentiment de la misère morale, de la pauvreté spirituelle. Voilà pourquoi Jésus disait, tantôt qu'il fallait être « pauvre » pour entrer dans le Royaume (pauvre d'argent) (1), tantôt qu'il fallait être « pauvre en esprit » (2), c'est-à-dire pauvre à son propre esprit, à son propre jugement, humble et repentant.

Cette préférence pour ceux que le monde dédaigne et méprise a été un trait distinctif du

(1) Luc 6 : 20.
(2) Matth. 5 : 3.

caractère de Jésus. Il a pitié de l'impuissance et de la faiblesse des petits. Il aime ardemment le peuple et tout ce qui est du peuple (1) ; et, sur ce point, il dépasse ses contemporains, et réagit contre les aspirations dominatrices de sa nation. L'Ebion désirait la venue du Royaume parce qu'il deviendrait riche, qu'il commanderait à son tour, et humilierait les superbes qui, aujourd'hui, l'humiliaient. Jésus n'a jamais accepté une telle doctrine. Si, pour lui, la vraie grandeur est de servir, ce n'est nullement parce qu'elle mène à se faire servir plus tard. Sa conscience, éclairée par sa communion incessante avec son Père, transformait et spiritualisait les notions matérielles et terre à terre de ses compatriotes.

Sans doute, il croit et il dit que, lorsque le Royaume sera venu, la justice règnera et les petits seront heureux ; mais ils le seront en restant petits ; tandis que, pour la plupart des Juifs, c'étaient les forts, les habiles, les violents qui règneraient. Les Pharisiens entendaient bien qu'ils passeraient les premiers, et nous avons

(1) Matth. 9 : 36. Marc 6 : 34.

déjà eu l'occasion de dire que leur seul but, en accomplissant strictement les plus minutieuses prescriptions de la Loi, était de s'assurer de bonnes places dans le Royaume. Jésus a prêché le contraire.

Cependant il s'était approprié, on ne peut le contester, la doctrine de la compensation. Dans les derniers siècles avant sa naissance, s'était répandue cette idée, que Dieu ne peut pas avoir imposé le fardeau de la vie au pauvre, à l'affligé, au petit, sans compensation dans le Royaume à venir et à la résurrection des justes, à laquelle ils auront certainement part. Jésus a fait sienne cette idée qui reposait sur la foi en la justice de Dieu. Il y aura une justice distributive, affirmation qui est la raison profonde des béatitudes (1). On disait : Bientôt la délivrance. Jésus le répète avec une inébranlable conviction. Encore un peu de temps, et le futur sera changé en présent ; la tristesse sera changée en joie ; les pleurs, en rire ; les souffrances, en bonheur sans fin. De là l'espérance

(1) Matth. 5 : 3 et suiv.

pleine de confiance et d'allégresse qui remplit toute la première période de son ministère.

Voici comment on peut résumer en quelques mots la première prédication de Jésus sur le Royaume de Dieu (1). Il entend par Royaume un état de choses à venir, une vie idéale, supra-terrestre, mais réalisée sur la terre lors de l'avènement du Messie. Ce Royaume de Dieu, appelé de préférence par lui Royaume des cieux, parce qu'il est actuellement dans le ciel et qu'il en descendra, sera, sur la terre transformée, le séjour de ceux qui auront été jugés dignes d'y entrer.

Jésus n'a donc pas enseigné autre chose que ses contemporains. Cependant il se différencie d'eux en disant que personne n'entrera de droit dans le Royaume, et qu'il faut se préparer, par la conversion, à y entrer un jour. De cette conversion, les pauvres sont plus près que les riches. Mais elle n'est pas interdite aux riches. — Il faut qu'ils se fassent pauvres matériellement et

(1) Dans notre dernier volume, nous aurons à parler des idées définitives de Jésus sur le Royaume de Dieu.

moralement, — et elle n'est pas fatale pour les pauvres, car, s'ils sont déjà petits par leur position sociale, il faut qu'ils y ajoutent la pauvreté en esprit, la pauvreté au sens spirituel et moral.

Lui-même, le Messie, est chargé auprès de tous, riches et pauvres, de cette œuvre préparatoire

Pour les Juifs, le Royaume n'aurait d'autre préparation que des prodiges extérieurs, des signes venant du ciel et frappant par leur caractère merveilleux ; Jésus a refusé ces signes du ciel (1); de plus, le peuple tout entier, d'après les Pharisiens, avait droit au Royaume et devait y entrer; la seule préparation exigée était l'accomplissement de la Loi et la soumission aux traditions pharisiennes(2). Jésus a prêché tout le contraire.

Plus tard, les Rabbins parleront d'un Royaume de Dieu purement spirituel et moral, un état des cœurs, mais, au temps de Jésus, il n'en était pas question. L'état des cœurs préparait le Royaume, mais n'était pas le Royaume lui-même, ère de bonheur, palingénésie universelle que Jésus a

(1) Matth. 12 : 38 et suiv. 16 : 1 et suiv. Marc 8 : 11.
(2) *Sanhédrin* fol. 27 : 2.

d'abord fermement espéré voir se produire pendant sa vie. Cette espérance, toute religieuse, a eu, surtout dans la première période de son ministère, un caractère foncièrement israélite et national. Jésus, nous l'avons dit, n'était pas encore universaliste.

Enfin, le socialisme de Jésus, si toutefois on peut employer ce mot, était l'inverse du socialisme d'aujourd'hui. Appauvrir les riches pour enrichir les pauvres et établir une égalité de fortune qui procurera l'aisance à tout le monde, tel est le rêve absurde de nos utopistes modernes. Jésus a prêché l'égalité dans l'abnégation et la pauvreté pour tous. Tandis que, pour beaucoup de socialistes, nos contemporains, le but est : s'enrichir, posséder, jouir, le sien est : s'appauvrir, se dépouiller, souffrir. Oui, souffrir, car, pour lui, le bonheur est fait de soumission à la volonté du Père ; l'humilité d'esprit est la vraie grandeur, et la solidarité dans la souffrance est la vraie égalité, la seule possible et la seule désirable.

CHAPITRE VIII

VOYAGES A JÉRUSALEM

CHAPITRE VIII

Voyages à Jérusalem

Chaque année, Jésus faisait quelques voyages obligatoires à Jérusalem. Il les avait toujours faits, et il avait pu, depuis bien longtemps, se former une opinion sur les Sadducéens, sur le Temple et sur le culte qui y était célébré. Nous croyons que ses convictions, à cet égard, dataient au moins des derniers temps qui avaient précédé son entrée dans son ministère.

Comme tout vrai Pharisien et tout Essénien sérieux, il s'était séparé du Sadducéisme. Cepen-

dant, il avait gardé l'espérance de réussir auprès des Sadducéens eux-mêmes, et il est certain, pour nous, qu'avant de se décider pour Capernaüm, les bords du lac, la Galilée, il avait essayé de se faire connaître à Jérusalem.

On comprend que la capitale l'attirât avant tout, et qu'il ne se résolût à s'enfermer dans un étroit canton de la Galilée qu'après avoir échoué au centre même, là où il ne pouvait perdre l'espoir d'être un jour accueilli ; car il n'y avait de succès définitif pour lui que s'il réussissait dans la ville sainte. C'est elle qu'il fallait conquérir, et, quand elle serait gagnée, le reste du pays le serait bientôt. Aussi, ne s'était-il décidé pour les bords du lac que lorsque Jérusalem lui avait été fermée.

Les Evangiles de tradition ne connaissent, il est vrai, que le ministère de Galilée, sauf la dernière semaine ; mais l'Evangile de saint Jean nous a conservé le souvenir très net de plusieurs entreprises de Jésus sur Jérusalem, la plupart au début de son ministère, précisément à l'époque où le désir de parler et d'agir au centre même de la nation devait naturellement lui monter au

cœur. Tout nous porte donc à croire que les renseignements du quatrième Evangile sont, ici comme ailleurs, tout-à-fait historiques. Jésus n'avait pas débuté par la Galilée, mais par la Judée, et c'est là un de ces traits multiples où se révèle le témoin oculaire redressant les erreurs de la tradition synoptique.

Il est encore remarquable que saint Jean place à sa vraie date la purification du Temple. C'est un acte de début, et les trois premiers Evangiles, qui ne connaissent qu'un seul voyage de Jésus à Jérusalem, tout en en affirmant plusieurs (1), sont forcés de placer la purification du Temple dans cet unique séjour, et la relèguent dans la dernière semaine, à une époque où elle est fort improbable (2).

(1) Matth. 23 : 37. Qu'on veuille bien remarquer le mot ποσάκις.

(2) Je ne relève pas l'opinion bizarre de ceux qu croient à deux purifications du Temple, l'une au début, l'autre à la fin du ministère de Jésus, pauvre invention des harmonistes qui, malgré leurs protestations, restent esclaves de leur invincible croyance en l'infaillibilité de la Bible.

Jésus, dans un de ses premiers voyages à Jérusalem, bien avant tout le ministère de Galilée que nous avons déjà raconté, avait chassé les vendeurs du Temple parce que, comme tout vrai Essénien et tout vrai Pharisien, il était scandalisé par la profanation du sanctuaire.

Il expulsait les vendeurs du parvis parce qu'ils n'y avaient pas droit ; il voulait qu'ils s'installassent hors des portes. Leur présence dans la cour des païens était une injure à Dieu ; ils changeaient « une maison de prières » en « caverne de voleurs ».

De plus, il est permis de supposer que Jésus n'a pas seulement blâmé le fait qu'ils étaient installés à telle place et non à telle autre, et qu'il a blâmé jusqu'à un certain point leur présence même. Il est certain que Jésus, sauf l'agneau pascal (fête patriotique et de famille à laquelle il tenait beaucoup), ne semble pas avoir jamais fait offrir de sacrifices au Temple. Il aimait à rappeler la parole de l'Eternel dans Osée, disant : « Je veux la miséricorde et non les sacrifices. » Le sacrifice, d'ailleurs, était tombé en discrédit. Aucun des Juifs « de la dispersion » n'en

offrait ni ne pouvait en offrir. Ils n'en étaient pas moins pieux, pas moins attachés à la Loi, pas moins Juifs bien authentiques. Jésus, en chassant les vendeurs du Temple, a donc agi en Juif libéral, en Pharisien antisadducéen, et cet acte a certainement été approuvé par les Pharisiens, en même temps qu'il le faisait très mal voir des autorités officielles ; mais, en l'accomplissant et en s'élevant contre les sacrifices, Jésus ne faisait que continuer Esaïe écrivant ces paroles :

« Qu'ai-je affaire de la multitude de vos sacrifices ? dit [l'Eternel :

Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse [des veaux ;
Je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des [brebis et des boucs ;
Quand vous venez vous présenter devant moi,
Qui vous demande de souiller mes parvis ?
Cessez d'apporter de vaines offrandes,
J'ai en horreur l'encens,
Les néoménies, les sabbats et les assemblées ;
Je ne puis voir le crime s'associer aux solennités.
Mon âme hait vos néoménies et vos fêtes.
Elles me sont à charge ;
Je suis las de les supporter.

Quand vous étendez vos mains, je détourne de vous
[mes yeux,
Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas;
Vos mains sont pleines de sang;
Lavez-vous, purifiez-vous,
Otez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions,
Cessez de faire le mal:
Apprenez à faire le bien, cherchez la justice,
Protégez l'opprimé,
Faites droit à l'orphelin,
Défendez la veuve.
Venez et plaidons ! dit l'Eternel (1).

Depuis que ces paroles avaient été écrites, le Temple était condamné à disparaître.

Les ardentes apostrophes d'Esaïe et les autres passages semblables du Livre des Prophètes étaient lus et relus par les Pharisiens, par les Ebionites, par tous ceux qui avaient des besoins religieux et qui ne trouvaient pas leur satisfaction dans les cérémonies du Temple, et une séparation s'était faite depuis longtemps entre eux et les aristocrates Sadducéens. Il fallait choisir ou bien ceux-ci ou bien les Pharisiens libéraux; Jésus avait fait son choix depuis longtemps, et la purification du Temple souleva

(1) Esaïe 1 : 11 à 18. (Trad. Segond).

contre lui la haine des prêtres. Il sentit, ce jour-là, qu'il trouverait de ce côté une opposition irréductible.

Il était, d'ailleurs, trop indépendant pour réussir dans un milieu aussi étroit et d'un conservatisme aussi inintelligent. On s'empara d'une parole prononcée par lui à l'occasion de l'expulsion des vendeurs ; on la dénatura ; on y vit un blasphème (1).

A partir de ce moment, Jésus dut renoncer à toute entreprise immédiate sur la ville sainte ; mais il continua à y monter par devoir trois ou quatre fois par an, pour les fêtes, et, en tout cas, au mois de Nisan, pour la Pâque.

Il tenait beaucoup à ce pélerinage de Pâque, dont il avait pris l'habitude dans son enfance. Ses disciples et lui se rendaient ensemble à la capitale, et la petite troupe, perdue dans l'énorme foule de ces jours de fête, célébrait le repas pascal et accomplissait les rites d'usage. Ils allumaient la lumière sabbatique — comme chaque semaine

(1) Ev. de Jean 2 : 19 et suiv.

d'ailleurs, mais plus solennelle ce soir-là ; — la famille spirituelle, formée par les apôtres et le Maître, se tenait attablée autour du pain azyme, et tous ensemble psalmodiaient à pleine voix les vieux chants patriotiques et religieux sus par cœur dès l'enfance.

Jésus ne profitait pas toujours de ces courts séjours pour essayer de nouveau de se faire connaître. Il sentait bien que l'heure de parler sous les portiques du Temple n'était pas encore venue, et que recommencer ses premières tentatives eût été inutile. Saint Jean nous a conservé le souvenir d'un entretien qu'il eut, dans un de ses premiers voyages, avec un Pharisien de marque appelé Nicodème (1). Les paroles alors échangées entre son interlocuteur et lui servirent, sans doute aussi, à lui montrer que toute entreprise sérieuse sur une société aussi inintelligente des choses religieuses était entièrement inutile, du moins à ce moment-là.

Il faut dire plus : les voyages annuels de Jésus à Jérusalem commencèrent à le séparer

(1) Jean 3 : 1 et suiv.

du Judaïsme, ou du moins d'un certain Judaïsme. C'est d'eux que lui vinrent les premières lumières ; ce sont eux qui lui firent comprendre combien il était peu Juif, et qu'il l'était de moins en moins tous les jours. D'ailleurs, il avait échoué, et il avait une œuvre à faire en Galilée. Elle était commencée ; elle lui donnait de belles espérances ; il fallait la poursuivre.

A Jérusalem, régnait, à côté du Sadducéisme, étroite union du formalisme et du fanatisme, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus repoussant au monde, un Pharisaïsme animé du plus détestable esprit.

Jésus voyait passer dans les rues des personnages, dont il faisait ensuite la description à ses auditeurs de Galilée. En voici un, exténué par les jeûnes, poussant de profonds soupirs, s'avançant péniblement pour exagérer son état d'épuisement et de faiblesse, et montrant à tout le monde une figure de déterré. En voici un autre qui relève sur sa tête, et par-dessus son turban, un coin de son manteau, pour ne pas être distrait par la vue des femmes qui passent; alors, il n'y

voit plus du tout et se heurte aux murailles. Celui-ci, debout au coin de la rue, à un carrefour, pour être bien en évidence, a le visage tourné vers le mur ; il parle à voix haute ; il prie ; il raconte à Dieu comme il paie bien la dîme et comme il sait bien donner l'exemple de toutes les vertus ; celui-là enfin marche courbé en deux, la tête aussi basse que possible, et ne faisant attention à rien, parce qu'il est absorbé par la méditation d'un texte difficile.

On se représente l'indignation que de tels spectacles inspiraient à Jésus. « Oh ! les comédiens ! » s'écriait-il en les apercevant, « ils ont reçu leur récompense ! » (1).

Entre eux, dans leurs maisons d'école, ces personnages se plongeaient dans une casuistique toute hérissée de minuties. C'étaient des docteurs à la science creuse, science dont la lecture d'une page quelconque des Talmuds donne la plus exacte idée. Ils avaient des discussions d'un enfantillage vraiment inepte ; c'étaient d'interminables séries de solennelles bêtises sans

(1) ὑποκριταὶ Matth. 6 : 2, 5, 16 ; 15 : 7 ; 23 : 13, etc.

aucune valeur morale, remplissant d'orgueil ceux qui s'adonnaient à ces prétendues études, et fermant leur esprit, au point que ces barbares absurdités leur semblaient l'occcupation naturelle et sérieuse des personnes respectables et graves.

Il n'y avait, il ne pouvait y avoir aucun point de contact entre Jésus et ces Jérusalémites. D'ailleurs, les Galiléens étaient méprisés. Le dédain que Jésus avait déjà senti lorsque, à douze ans, il avait accompagné pour la première fois Joseph et Marie, avait été senti par lui tous les ans davantage. On riait beaucoup de leur accent ; on les tenait pour peu orthodoxes, on les trouvait ignorants et quelque peu ridicules.

Et puis, les idées de Jésus avaient décidément changé. Ce Temple où il avait goûté, à douze ans, de si douces et si pures émotions, au point qu'il appelait ce qu'il y faisait « s'occuper des choses de son Père » (1), et qu'il y resta, oubliant tout, ce Temple, dont le séjour lui paraissait alors le

(1) Luc 2 : 49.

bonheur suprême, était devenu pour lui le symbole de ce qui devait disparaître. La construction elle-même serait détruite. Il avait beau être tout neuf, et le sacerdoce avait beau espérer pour lui un long avenir, Jésus devinait que rien de tout cela ne durerait longtemps. Le Sadducéisme passera, se disait-il, et sa demeure, le Temple, passera aussi ; et lui, qui répétait souvent « Je veux la miséricorde et non les sacrifices » (1), ne pouvait considérer le Temple autrement que les Pharisiens eux-mêmes ; or ceux-ci le tenaient depuis fort longtemps pour très peu de chose.

Ah ! certes ! s'il était resté ce qu'il aurait dû être, Jésus en aurait fait son habitation préférée, et, même avec sa déchéance, il l'aime encore, il est toujours la maison de son Père, une « maison de prières » ; et, quoiqu'il soit devenu un champ clos de discussions, de disputes et de questions subtiles, il en fait son centre pendant tous ses séjours. Mais ce qu'il y voit le peine profondément. Dans la cour, des boutiques, des opérations mercantiles, tout le mouvement et le trafic

(1) Osée 6 : 6.

d'un bazar ; car il va sans dire que l'expulsion qu'il a opérée un jour n'a été suivie d'aucun effet durable. Devant le sanctuaire, de hideuses scènes de boucherie, et, chez les hommes de service, une vulgarité irréligieuse qui blesse ses sentiments de piété ; ce sacerdoce abaissé ne lui semble pas l'héritier des traditions antiques. L'héritier véritable, c'est le spiritualisme de ceux qui continuent le chapitre Ier d'Esaïe et s'inspirent de ses accents prophétiques.

« Aimer Dieu et son prochain vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices. » (1) Les Scribes de son temps le déclarent tout haut. A bien plus forte raison, Jésus en est-il convaincu. La synagogue, avec ses orateurs, ses prédicateurs libres, lui paraît autrement importante et sérieuse que les fonctions rituelles et machinales de prêtres indifférents et formalistes.

Il y avait alors comme deux Judaïsmes de plus en plus séparés.

D'une part, les hommes des Talmuds, les

(1) Marc 12 : 33.

savants, les laïques, tous maîtres des synagogues et appartenant au parti pharisien. D'autre part, les prêtres, occupant un rang élevé, maîtres du Temple, et même du Sanhédrin, formant une aristocratie incrédule, épicurienne, presque impie, une caste sacerdotale séparée du peuple et du sentiment national représenté par les Zélateurs, laïques exaltés. Les Sadducéens ne voulaient pas des novateurs et des nouveautés ; la routine officielle leur suffisait. Ce furent eux qui, les premiers, détachèrent Jésus du Judaïsme. Voir l'irréligion et l'insouciance morale de ceux qui étaient en possession du Temple même, voir l'impiété hautaine de ceux qui représentaient la race d'Aaron, commença à persuader Jésus de la nécessité d'abroger la Loi.

C'est à Rome que Luther perdit toutes ses illusions. Jésus, de même, apprenait beaucoup pendant ses visites à Jérusalem. Sa rupture avec le Temple a précédé sa rupture avec les Pharisiens. Elle dut se faire alors, dans ces séjours qu'il fit à la ville sainte pendant son ministère de Galilée, et cette première séparation marque son entrée dans la deuxième phase de

son ministère ; car elle sera bientôt suivie de la seconde.

Jusqu'ici il a été un réformateur juif, désormais il sera le destructeur du Judaïsme. Celui-ci, sous sa forme sacerdotale, lui inspire un éloignement qu'il lui inspirera bientôt sous sa forme pharisienne. Il faut que les sacrifices soient abolis. L'accomplissement dont il parle souvent sera ici une abolition. Sur ce point encore, Jésus se rattache à l'Essénisme, et il développe une idée qu'il tenait des Esséniens, car ils étaient fort indifférents au Temple, et le considéraient tous comme impur et souillé.

Rentré en Galilée, après ces voyages à Jérusalem, Jésus reprenait son œuvre de préparation au Royaume ; mais nous voici arrivés au moment où il ne pourra plus la reprendre ; la rupture avec les Pharisiens va éclater à son tour. Jésus se séparera d'eux. En réalité, il en est depuis longtemps séparé. Il a cru rester des leurs, et ne faire autre chose qu'accentuer la largeur des meilleurs d'entre eux. Il va comprendre maintenant à quel point il les répudie, et avec eux le Judaïsme tout entier.

CHAPITRE IX

Opposition contre Jésus

CHAPITRE IX

Opposition contre Jésus

Jésus prêcha longtemps en Galilée sans rencontrer aucune opposition. Des Rabbis parcouraient le pays ; il était l'un d'eux ; chacun était libre, et aucun prédicateur n'était troublé par personne dans l'exercice de son ministère. Exhortations et guérisons attiraient les uns, laissaient les autres indifférents, et le petit monde juif n'en continuait pas moins sa vie de tous les jours.

Mais le succès de Jésus fut tel qu'il finit par

exciter des jalousies et des craintes. A certains jours, on s'écrasait pour l'entendre (1). Tel Pharisien, qui était loin de réussir aussi bien, voyait cela avec déplaisir ; et de là à trouver Jésus en faute, à prétendre que son succès était de mauvais aloi, et, en épluchant sa vie, à y découvrir des manquements aux rites, des erreurs de pratique ou de doctrine, il n'y avait pas loin. Jésus s'aperçut qu'on l'épiait, qu'on le soupçonnait, qu'on trouvait à redire à sa largeur, et il lui arriva d'être obligé de se cacher (2).

Déjà, à Nazareth, il avait été repoussé, et cet éloignement de ses compatriotes eux-mêmes lui avait été certainement très sensible. Les Nazaréens qui l'avaient connu enfant, persistaient à rester incrédules. Ils avaient vu Jésus grandir dans leur village ; ils se rappelaient l'échoppe du charpentier ; ses sœurs étaient mariées dans le bourg ; ses frères ne croyaient pas, (3) et décidément, il ne pouvait être prophète dans sa

(1) Matth. 4 : 25. Marc 2 : 4. Luc 5 : 1 ; 8 : 4, 19 ; 11 : 29 ; 12 : 1, etc., etc.

(2) Matth. 12 : 14, 15, 16 ; Marc 3 : 7 ; 9 : 29, 30.

(3) Jean 7 : 5.

patrie ; il en convenait lui-même. Sur les bords du lac, Chorazin, Bethsaïda avaient aussi refusé de se rendre (1).

Mais c'est surtout des Pharisiens que vint peu à peu l'opposition la plus ouverte ; celle qui devait prendre des proportions formidables, et poursuivre Jésus jusqu'à la fin.

Les marques d'hostilité qui se sont déjà produites ne comptent plus en présence de celle-là. Si Jésus a été repoussé à Jérusalem, ce n'est que par le Sadducéisme, forme de la foi juive sans force et sans avenir. S'il a échoué à Nazareth, ce n'est que par suite d'une animadversion locale reposant sur des motifs particuliers. Mais la rupture avec le Pharisaïsme, c'est la rupture avec le Judaïsme lui-même dans ce qu'il a de plus vivant et de plus authentique.

Jusqu'ici, et c'est le caractère de la première période de son ministère, Jésus est resté, nous l'avons dit et montré, dans le grand courant des meilleures idées pharisiennes. Il a poursuivi une

(1) Matth. 11 : 21, 24. Luc 10 : 12-15. Matth. 12 : 41, 42. Luc 11 : 31, 32. Luc 18 : 8.

œuvre parallèle à celle des Pharisiens, nullement hostile, offrant au contraire avec la leur de nombreux points de contact; mais les ressemblances se sont peu à peu effacées. En réalité, et depuis longtemps, Jésus se détache peu à peu, sans le vouloir en quelque sorte, en croyant être fidèle au véritable esprit de la religion de son peuple, persuadé qu'il n'abolit rien, qu'il accomplit tout. Il va maintenant s'apercevoir que l'esprit qui l'anime et la réforme qu'il désire ne sont nullement conformes aux aspirations de son peuple et surtout de ceux qui le dirigent, des Pharisiens.

D'une part, son succès croît, de l'autre, ce qui le sépare du vieux Judaïsme s'accentue; une séparation est inévitable.

Le formalisme des Pharisiens lui avait d'ailleurs toujours déplu. Il avait blâmé de tout temps les vaines pratiques et les simagrées de bon nombre d'entre eux (1). Lui, prêchait la religion du cœur, et toute sa loi était l'amour de Dieu, la charité, le pardon (2). Nous avons dit

(1) Matth. 15 : 9; 9 : 14. 11 : 19; 6 : 2 et suiv.

(2) Matth. 22 : 37 et suiv. Marc 12 : 28 et suiv. Luc 10 : 25 et suiv.

qu'il n'établissait aucune pratique religieuse, que si, plus tard, il instituera le baptême et la sainte Cène, pour le moment, il ne veut que la religion du cœur, et qu'elle se montre par l'accomplissement de la volonté de Dieu, et non par des pratiques machinales et extérieures (1). Il reste dans la tradition du prophète Esaïe. Son livre est certainement une de ses lectures préférées, et nous ne contestons pas que plus d'un Pharisien ne l'approuvât en secret.

Mais décidément, il est trop large pour la plupart d'entre eux, et il le devient de plus en plus. Sur le sabbat, en particulier, il est plus que large; il viole le sabbat ouvertement (2); non qu'il le rejette en lui-même, mais il rejette les croyances superstitieuses et la misérable casuistique dont son observation est la source.

Il en est de même des ablutions et des interminables discussions sur ce qui est pur et sur ce qui est impur (3). Enfin il accuse formellement les Pharisiens; il les appelle : « Aveugles, conduc-

(1) Matth. 15 : 8. Marc 7 : 6, emprunté à Esaïe 29 : 13.
(2) Matth. 12 : 1 à 5; et *parall.*
(3) Marc 7 : 1 et suiv.

teurs d'aveugles ! » et déclare que « au dedans ils sont mauvais » (1).

Précisons les points sur lesquels Jésus se sépare nettement du Pharisaïsme. Il dit que c'est le cœur qui doit être changé, et, pour les Pharisiens, les observances suffisent ; ils sont satisfaits, sûrs d'eux-mêmes, donnant tout à l'extérieur et sont d'une sévérité passablement étroite, faisant de leurs disciples de véritables dupes. Jésus prêche aux pauvres, aux humbles, aux petits, et les Pharisiens ont une religion d'hommes comme il faut; ils sont impeccables, pédants, ont toujours raison ; ils prennent la première place à la synagogue, et font l'aumône à coups de trompette. Jésus demande l'humilité et la crainte dans l'attente du Jugement de Dieu, et les Pharisiens prient à haute voix, traînent les pieds et les heurtent aux pierres, marchant le dos voûté, accablés par le fardeau de la Loi.

(1) Matth. 12 : 34; 15 : 1 et suiv. 23 entier. Luc 6 : 45. 11 : 39 et suiv.

C'étaient surtout les Pharisiens de l'école de Schammaï qui s'éloignaient de Jésus, et dont Jésus s'éloignait. D'accord avec eux sur un seul point : le divorce, Jésus préférait certainement les Pharisiens de l'école de Hillel. Les disciples de Schammaï étaient étroits et exclusifs, ils étouffaient la Loi sous la tradition, et, prétendant la protéger, ils l'entouraient d'une haie. Leurs mesures conservatrices étaient de vieilles précautions puériles, qui ne pouvaient que provoquer l'éloignement de quiconque avait un peu de largeur dans l'esprit.

C'est ainsi que Jésus sentait se rompre un à un les liens qui, jusqu'ici, l'avaient retenu attaché au Judaïsme de son temps.

La synagogue qu'il avait suivie et aimée, le culte de sa mère, le culte qui avait ravi son enfance, et auquel d'ailleurs il ne devait jamais renoncer entièrement (1), n'était plus, pour lui, ce qu'il était autrefois. Il était impossible qu'il ne trouvât pas ce culte faux, et son enseigne-

(1) Luc 4 : 16 « *selon sa coutume.* »

ment, un tissu d'erreurs. Et ce sont les Pharisiens qui en sont les maîtres ! les Pharisiens sur lesquels il avait tant compté !

Désormais, il luttera contre l'hypocrisie officielle, et il opposera le texte à la tradition. La théologie, en marchant, s'éloigne toujours plus de son point de départ. Jésus montre aux Pharisiens qu'il faut remonter aux sources et s'en tenir aux textes, comme les protestants devaient le faire au XVI^e siècle (1).

Mais il fit plus, et cet argument exégétique n'était pas l'essentiel à ses yeux. Avant de relever des textes, il relève de sa conscience. Déjà, dans le sermon sur la montagne, nous l'avons montré dans notre premier volume, il oppose au texte lui-même son : « Moi je vous dis (2) » ; si les Pharisiens altèrent le Mosaïsme avec leurs traditions, lui ne revient pas tout simplement à Moïse, et il ne restaure pas tout simplement la vieille religion. Il ne met

(1) Matth. 15 : 2 et suiv. Marc 7 : 2.
(2) Matth. 5 : 22, 28, 34, etc., etc.

pas le vin nouveau dans de vieilles outres (1). Il crée un ordre de choses nouveau, une religion nouvelle et définitive. Décidément, il se sépare non seulement du Judaïsme de son temps, mais de l'ancienne Loi, de la Thorah elle-même !

Cependant les Pharisiens ne l'attaquaient pas sur ce point-là. Son « moi je vous dis » pouvait passer pour une interprétation, un commentaire, et eux-mêmes en faisaient de semblables. En vrais Juifs du premier siècle, ils étaient surtout blessés de ce que Jésus n'observait pas les rites. Qu'il pense ce qu'il voudra, mais qu'il ne pratique pas, voilà qui est intolérable ! Eh quoi ! il ne jeûne pas ! il ne s'interdit aucun des trente-neuf travaux défendus le jour du Sabbat ! Il fréquente les « pécheurs », il contracte sans cesse des souillures dont il ne songe même pas à s'apercevoir ! Et de ses disciples, il n'exige rien, il ne leur a pas appris ce qui est permis et ce qui est défendu, et jamais les apôtres ne jeûnent (2) ! Eh quoi ! pas d'ablu-

(1) Matth. 9 : 17. Marc : 2 : 22. Luc 5 : 38.

(2) Matth. 15 : 1 et suiv. Marc 7 : 4, 8. Luc 5 : fin et 6 : 1 et suiv; 18 : 38 et suiv.

tions ! pas de bain complet avant le repas ! Il dit : « Donnez l'aumône, et tout vous deviendra pur (1) », c'est un scandale !

Les Pharisiens étaient froissés au plus haut degré. La parabole du Pharisien et du publicain vint mettre le comble à leur exaspération (2).

Leur haine augmentait en raison directe de l'éloignement grandissant de Jésus pour le Judaïsme. Il est certain qu'il n'était plus qu'à peine Juif, et qu'au fond il l'avait toujours été fort peu. Quand il prononçait le sermon sur la montagne, et qu'il spiritualisait le Pharisaïsme et interprétait la Loi dans son sens le plus large, il se croyait dans le grand courant du Judaïsme authentique; il pensait le conserver en le réformant. Aussi, affirmait-il que pas un iota n'en passerait sans être accompli, mais accompli à sa manière, accompli après avoir été transformé, et, remontant de l'acte au senti-

(1) Luc 11 : 41.
(2) Luc 18 : 9 et suiv.

ment qui l'avait dicté, il professait, pensait-il, le vrai Mosaïsme. Nous l'avons déjà comparé à Luther protestant contre les Indulgences, convaincu qu'il faisait œuvre de bon catholique, certain que le pape l'approuverait, et bientôt il était chassé et excommunié ; c'était logique, car, depuis longtemps, il n'était plus catholique. De même, Jésus, en prêchant le changement des cœurs, en disant que l'acte en lui-même n'est rien, en s'adressant au sentiment moral, Jésus n'était plus Juif, car l'essence même du Judaïsme, c'était la pratique et l'acte accompli.

Alors Jésus et les Pharisiens entrèrent en lutte ouverte. Ceux-ci l'accusèrent de chasser les démons par le prince des démons (1). L'attaque était brutale : elle débutait par la plus odieuse des calomnies et la plus blessante des insultes. Accuser Jésus d'être inspiré de Satan rappelle l'accusation formulée au Moyen âge en ces termes : il a vendu son âme au Diable ; tant

(1) Matth. 12 : 24, Marc 3 : 22. Luc 11 : 15.

il est vrai que les haines cléricales sont les mêmes dans tous les temps (1).

Jésus leur répondit en se servant contre eux d'une arme qu'il a maniée comme lui seul pouvait le faire : l'ironie. Il est rare qu'il n'y ait pas de méchanceté dans l'ironie. Il n'y en a pas eu

(1) Jésus, dans sa réponse, semble admettre que le Royaume de Dieu est présent. Nous nous sommes déjà expliqué sur ces passages ; mais il est utile d'y revenir ici. Jésus dit d'abord : « Si je chasse les démons par le doigt de Dieu, c'est donc que le Royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous » (Matth. 12 : 28. Luc 11 : 20). Ce passage ne signifie pas que le Royaume est déjà fondé, mais seulement qu'il est imminent. Le Royaume est parvenu ἐφ ὑμᾶς. Ce terme exprime une menace, une chose qui va arriver. Le Royaume vous menace de ses châtiments. Vous vivez aussitôt avant sa venue. Ce fait que des démons sont aujourd'hui expulsés par moi avec l'aide de Dieu prouve la prochaine apparition du Royaume, vous êtes parvenus jusqu'à lui, et lui est tout près. Il en est de même lorsque les Pharisiens demandent à Jésus quand le Royaume paraîtra (Luc 17 : 20), et qu'il répond : « Il ne vient pas avec des marques extérieures ; on ne dira pas : il est ici ou : il est là. Car, sachez-le, le Royaume de Dieu est au milieu de vous. » Jésus dit ici : Le Royaume de Dieu ne se prépare pas par des signes extérieurs, des miracles, des choses étranges, comme vous le croyez, vous, Pharisiens ; il y aura sans

dans celle de Jésus ; elle était sainte parce qu'elle était toujours juste et toujours méritée. Aussi, frappait-il au cœur, et les Juifs ne s'en sont pas relevés. Le ridicule qui s'attache à leur nom date de ce jour où Jésus dit à l'un d'eux : « Lequel *te semble* avoir été le prochain de celui qui est tombé entre les mains des voleurs (1) ? » Ou

doute de grands signes, à l'heure dernière, des catastrophes et de terribles malheurs, mais tout cela n'arrivera que lorsque les cœurs seront prêts, lorsque les hommes seront disposés à entrer dans le Royaume, qu'ils seront changés, nés de nouveau, devenus enfants, pauvres, simples, transformations qui ne se verront pas, alors le Royaume paraîtra sans développement, tout à coup, sans signes précurseurs, comme le larron dans la nuit. Les signes précurseurs auront été purement moraux ; et, par ces signes, qui existent déjà, le Royaume s'annonce ; il est virtuellement présent en ma personne. Il n'y aura pas de signe qu'on puisse observer pour dire : voilà le Royaume ; car c'est moi qui suis le vrai signe, moi qu'il faut observer et écouter. Pas d'autre preuve que ma propre personne ne vous sera donnée. — Qu'il ne faille pas entendre par ces paroles que le Royaume de Dieu est présent et fondé, cela est prouvé à l'évidence par ce fait que, partout ailleurs, avant et après ce moment-là, Jésus annonce que le Royaume est *à venir*. (Matth. 19 : 23. Marc 10 : 23, 25. Luc 18 : 24-25).

(1) Luc 10 : 36.

encore « j'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres; pour *laquelle* me lapidez-vous (1)? » « Est-il permis de faire du bien ou *doit-on faire du mal* le jour du sabbat; est-il permis de sauver une âme ou *doit-on la laisser périr* (2) ? » « Est-on engagé quand on prête serment par le Temple ? ou faut-il le prêter par l'or du Temple (3)? par l'autel ? ou faut-il le prêter par l'offrande déposée sur l'autel? » puérile casuistique que Jésus accablait de son mépris. Ses coups étaient mortels, et les Pharisiens s'unirent avec les Hérodiens pour comploter sa mort même. Leur haine ne pouvait pas s'assouvir autrement. Tous se liguèrent. Contre un ennemi commun, les adversaires se rapprochent. Un jour, Pilate et Hérode deviendront amis, et aujourd'hui les patriotes, les Pharisiens, les purs pactisent avec des espions à la solde d'Antipas ; demain ils s'entendront avec les Sadducéens qu'au fond du cœur ils exècrent. Ils n'ont plus qu'une pensée : A mort le novateur!

(1) Jean 10 : 32.
(2) Luc 6 : 9.
(3) Matth. 23 : 16.

Jésus a bientôt le pressentiment d'une impopularité naissante, et qui ne peut que grandir. Il se demande jusqu'où cette opposition pourra bien aller. Son insuccès et sa défaite, sa disparition prématurée elle-même ne lui semblent pas impossibles. Une fois qu'on lui demandait pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas (1), il se compara, dans sa réponse, à un fiancé ou à un époux, et il dit mélancoliquement : « Un jour, l'époux sera enlevé (2) ! » Ce n'est qu'une supposition faite en passant, mais elle est claire. Cette allusion est la première ; Jésus prévoit donc une mort violente possible. Jusqu'ici tout a été beau, et comme dans une noce joyeuse. Nous n'avons pas jeûné, pouvaient dire les disciples, heureux et tranquilles, et voici le maître, l'époux, qui dit : Moi, je vous serai enlevé ! Cet enlèvement, cette disparition, lui apparaît, sinon comme certaine, du moins comme fort possible.

Jésus conservera quelques amis personnels

(1) Marc 2 : 18 et suiv. et *parall.*
(2) ἀπαρθῇ Marc 2 : 20.

parmi les Pharisiens, mais le gros du parti lui sera de plus en plus défavorable et hostile ; et lui se séparera d'eux toujours davantage.

Ses notions messianiques vont, à leur tour, changer de nature. Au drame extérieur qui commence, va correspondre un drame intérieur d'une grandeur dont rien n'approche dans l'histoire.

La possibilité, puis l'extrême probabilité et enfin la certitude d'une mort violente et prochaine, tel est l'élément nouveau qui va entrer dans ses prévisions de l'avenir ; et comme sa conviction qu'il est le Messie ne faiblit pas un instant, et que la certitude acquise à cet égard au jour du baptême est définitive et inaltérable, il va concevoir un Messie qui peut être persécuté et être mis à mort, et, par conséquent, qui peut disparaître avant l'apparition du Royaume. C'était là quelque chose de tellement étrange et inouï, l'association de ces deux idées, mort violente d'une part, et Messianisme de l'autre, était tellement en dehors de tout ce que pouvait concevoir et imaginer un Juif de ce temps-là, qu'il nous est impossible de nous représenter les luttes

intérieures que dut livrer Jésus, les étonnements douloureux, les actes d'abnégation et l'immensité du sacrifice auquel il fut appelé. Renoncer à tout ce qu'il avait cru, espéré, compris ! Il se croit, il se sait le Messie depuis de longues années ; il a le sentiment très net qu'il a à accomplir une tâche messianique, c'est-à-dire royale, et cette notion a été pour lui absolument exclusive de celle de souffrances. Et puis, il en arrive à accepter des souffrances ! Une mort prématurée ! Et une mort ignominieuse, infamante entre toutes ! Ah ! il est certain que nous ne sonderons jamais les profondeurs de la conscience messianique de Jésus.

CHAPITRE X

Institution de l'Apostolat

CHAPITRE X

Institution de l'Apostolat

Jésus, quand s'éveillèrent ces sombres pressentiments, resta aussi ferme dans l'accomplissement de son œuvre. Jamais l'ombre d'un doute, ni sur son Père, ni sur sa mission, ni sur lui-même ne vint effleurer son âme.

On le rejette, eh bien ! c'est lui qui se séparera ; et il décide de fonder une société de disciples qu'il enverra préparer la venue du Royaume. Quand celui-ci paraîtra, les douze tribus seront restaurées (1) ; il faut donc que ces continua-

(1) Matth. 19 : 28. Luc 22 : 30.

teurs de son œuvre, les chefs futurs du Royaume national, soient au nombre de douze. Jésus les choisit parmi les meilleurs de ses disciples et il leur donne le nom d'apôtres. Quelques-uns, particulièrement fidèles, étaient naturellement désignés ; les deux frères Bené Johanan (1) et les deux frères Bené Zebedaiou (2) lui étaient étroitement attachés ; les huit autres, expressément désignés par lui, se joignirent à eux. Ce n'est pas seulement une sorte d'armée du bien qu'il crée, pour qu'au lendemain de sa mort l'Eglise naissante soit dirigée dans son esprit et le Royaume toujours annoncé, c'est une institution nouvelle et inconnue qui paraît tout à coup et qui consacre, par son existence même, la rupture de Jésus et du Judaïsme. Il crée un véritable schisme.

Jésus sentait si bien la gravité de la résolution qu'il prenait, qu'il passa la nuit à prier (3). C'était sur une montagne qui avait remplacé

(1) André et Pierre.
(2) Jacques et Jean.
(3) Luc 6: 12.

celle de Nazareth, où, durant tant d'années, il était venu adorer son Père ; elle dominait Capernaüm et le lac tout entier. Pendant de longues heures, il chercha la volonté de Dieu, il plaça sous son regard son projet nouveau, ses craintes, ses espérances, et le choix qu'il allait faire des Douze.

Le lendemain matin, il les désigna et leur donna ses instructions. Le Sermon sur la montagne nous a conservé quelques fragments épars des paroles qu'il leur adressa. Il est difficile, dans cette collection de sentences, qui ne se suivent pas toujours logiquement, de retrouver l'écho bien net de ce que Jésus dut leur dire en ces heures décisives. Il leur recommanda l'humilité, la douceur, la débonnaireté. Il leur dit : « Vous êtes le sel de la terre; vous êtes la lumière du monde; une ville ne peut être cachée quand elle est située sur une montagne (1). » Il faut qu'ils deviennent « fils du Père qui est dans les cieux (2) ». Il leur prêche une « justice supé-

(1) Matth. 5 : 13 et suiv.
(2) Matth. 5 : 45.

rieure (1) » et leur dit : « Soyez, vous, parfaits comme votre Père céleste est parfait (2). » A ces préceptes de pure morale plaçant, sous leurs yeux, la justice nouvelle, la filialité divine, la perfection elle-même pour but, Jésus n'ajoute ni rite, ni règle, et ne demande aux Douze aucune pratique. Plus tard, il ajoutera à ces premiers préceptes une courte prière (3), suivant l'usage des Rabbis d'alors, et dont la récitation devait probablement se joindre à celle du Schema. Car si Jésus n'impose aucun acte de culte, il n'abolit point ceux dont les Douze et lui-même ont depuis longtemps l'habitude, et s'il supprime les jeûnes et les ablutions, il fréquente toujours la synagogue et récite les prières d'usage.

Jésus donna aussi aux Douze des instructions particulières. Il eut soin qu'ils connussent toujours le sens caché des paraboles, et il a eu pour eux des secrets qu'ils ne devaient communiquer à personne.

(1) Matth. 5 : 20.
(2) Matth. 5 : 48.
(3) Matth. 6 : 9 et suiv. Luc 11 : 1 et suiv.

Sans doute Jésus prêchait aux foules et était compris de tout le monde. Les allures mystérieuses lui ont toujours été étrangères et son enseignement n'a rien d'ésotérique. Cependant, il est certaines choses qu'il disait « dans l'ombre » et « à l'oreille » aux Douze (1). En cela, il agissait comme les Docteurs et les Rabbis de son temps. Les paraboles elle-mêmes, nous l'avons montré en parlant du langage dont se servait Jésus, avaient quelque chose d'énigmatique. Si elles mettaient les plus hautes vérités religieuses à la portée des humbles et des gens du peuple, elles ne le faisaient qu'en aiguisant leur curiosité, sans toujours la satisfaire. Elles étaient loin d'être immédiatement compréhensibles ; le vulgaire, parfois, n'en saisissait pas le sens, et Jésus, qui tenait à ce que les Douze les comprissent toujours, les leur expliquait en détail quand il était seul avec eux (2).

(1) Matth. 10 : 26, 27. Marc 4 : 21 et suiv. Luc 8 : 17; 12 : 2 et suiv. Jean 14 : 22.

(2) Matth. 13 : 10 et suiv.; 34 et suiv. Matth. 4 : 10 et suiv.; 33 et suiv. Luc 8 : 9 et suiv. 12 : 41.

Enfin il les envoya deux à deux, car il voulait toujours sauver son peuple par sa parole, et provoquer une transformation religieuse et morale de sa nation. Les apôtres eurent en partage les douze tribus, rien de plus ; sauver les Juifs, voilà toute leur mission ; c'est l'apostolat de la circoncision, comme l'appellera plus tard saint Paul (1).

Les Douze s'en allèrent donc prêcher du vivant de Jésus (2). Ils se bornaient à annoncer la venue prochaine du Royaume (3) ; ils répétaient l'enseignement du Maître, et, comme lui, opéraient des guérisons. Leurs mœurs étaient les pures mœurs esséniennes ; nulle part dans l'Evangile l'identité du Christianisme naissant et de l'Essénisme n'est plus frappante. Toutes les recommandations faites par Jésus sont celles qui étaient faites aux Esséniens en voyage : ne descendre que chez les frères, prononcer en entrant le Selam ou souhait de bonheur, et à ce signe se faire reconnaître des vrais amis. Par ce salut

(1) Galates 2 : 7.
(2) Luc 9 : 6.
(3) Matth. 10 : 7. Luc 10 : 9.

de paix, ils prendront d'eux-mêmes l'hospitalité (1). Point de provisions, point de vêtements de rechange; une seule tunique, une seule paire de sandales suffisent. Tout cela est du plus pur Essénisme. Qu'ils n'aillent ni chez les païens, ni chez les Samaritains; qu'ils exercent la médecine, guérissant les malades, chassant les démons, purifiant les lépreux et qu'ils l'exercent gratuitement (2).

Pour Jésus, l'apôtre c'est lui-même; et, dans ses instructions, il le dit aux Douze (3). Cette création de l'Apostolat prouve donc deux choses : 1° le désir de Jésus de se continuer sur la terre dans la personne de représentants authentiques s'il vient à disparaître, représentants chargés d'achever la préparation à la venue prochaine du Royaume qui aura été interrompue par sa mort; 2° le désir de rétablir les douze tribus d'Israël quand le Royaume paraîtra.

Aussi Jésus ne communique-t-il qu'aux Douze

(1) Matth. 10 : *passim.*

(2) Matth. 10 : 8.

(3) Matth. 10 : 40-42; 25 : 35 et suiv. Marc 9 : 40. Luc 10 : 16. Jean 13 : 20.

son pouvoir de guérir, d'expulser les démons et de prophétiser (1), c'est-à-dire, sa charge entière de Rabbi.

Les procédés de guérison des apôtres étaient ceux des Esséniens, l'onction d'huile et l'imposition des mains. On parlait aussi de leur pouvoir de manier les serpents venimeux et de boire impunément des breuvages empoisonnés; mais le passage des Evangiles qui l'affirme est certainement apocryphe (2), et de telles prétentions ne leur ont été attribuées que plus tard. Il est même évident que leur pouvoir de guérir était limité et qu'ils avaient des insuccès. Certains cas de possession étaient trop difficiles pour eux; il leur arrivait de ne pas avoir les connaissances nécessaires, et d'ignorer les procédés spéciaux à employer pour expulser toutes les espèces de démons (3). Pour quelques-unes, la prière était indispensable, ainsi que le jeûne.

Ce détail montre que la prière n'était pas tou-

(1) Matth. 7 : 22; 10 : 1. Marc 3 : 15; 6 : 13. Luc 10 : 17.

(2) Marc 16 : 18.

(3) Matth. 17 : 19-21.

jours obligatoire pour obtenir la guérison d'un possédé et que, par contre, il était parfois nécessaire, non seulement de demander à Dieu l'expulsion du mauvais esprit, mais encore de pratiquer un jeûne plus ou moins prolongé, jeûne dont Jésus, dans la vie ordinaire, autorisait ses disciples à se dispenser (1).

Quoique Jésus n'ait communiqué qu'à ses apôtres le pouvoir de guérir et d'exorciser, il arrivait que l'on essayait de chasser les démons en son nom, sans être même de ses disciples, et il ne nous est pas dit qu'on n'y réussissait pas. Jésus, auquel on rapportait un jour ce fait, déclara l'autoriser (2).

On employait d'ailleurs tous les moyens pour délivrer les malheureux possédés. On allait, nous l'avons vu plus haut, jusqu'à invoquer Beelzébul, le prince des régions infernales, parce que, étant le Diable, il avait tout pouvoir sur ses subordonnés. C'est ainsi que les superstitions se repro-

(1) Nous avons déjà fait allusion à ce passage et dit que la mention du jeûne dans le verset 21 de Matth. 17 est probablement inauthentique (voir p. 137).

(2) Marc 9 : 38 et suiv. Luc 9 : 49 et 50.

duisent toujours les mêmes, et que les plus ridicules inventions du Moyen Age existaient déjà.

En choisissant les Douze, Jésus fondait une Eglise, une communauté. Il a admirablement compris l'importance de l'action en commun, son énorme puissance, et la force invincible de l'union par l'amour.

Cette Eglise, cette société des Douze et de tous ceux qui se rattacheront à eux, liera et déliera, c'est-à-dire, aura le droit de permettre et de défendre; elle pourra remettre les péchés, réprimander, avertir. Mais Jésus n'ajoute rien de précis à ces promesses et à ces privilèges. Il ne donne aucune indication sur les assemblées de ses fidèles et ne prescrit pas aux apôtres de cérémonies à célébrer. Aussi, la première Eglise sera-t-elle instituée sur le modèle de la synagogue juive, et les Douze n'auront pas d'autre culte que celui de leurs pères.

Cela se comprend. La seule préoccupation de Jésus est d'assurer la vie des siens, pendant le temps qui s'écoulera entre sa mort et la venue

du Royaume, puisqu'il est possible qu'il meure avant que vienne le Règne de Dieu ; et, alors, après avoir institué l'apostolat, il se borne à donner aux siens quelques indications générales ; il ne les envoie qu'aux Juifs, et il lui suffit de prononcer les paroles qui doivent les encourager quand il ne sera plus au milieu d'eux.

Leur première consolation, ils la trouveront dans la pensée que l'Esprit saint est avec eux. Quand lui, Jésus, ne sera plus là, l'Esprit viendra, et ce sera son Esprit, fortifiant les siens, car il sera toujours présent au milieu de ses fidèles, ne fussent-ils que deux ou trois réunis (1).

De telles paroles et de tels conseils furent une grande force pour les apôtres, quand plus tard ils s'en souvinrent. Jésus avait bien prédit, c'est l'Esprit de Dieu qui les remplissait; jamais l'humanité n'aurait produit d'elle-même les œuvres qu'ils ont accomplies, et, partout dans l'histoire de l'Eglise primitive, éclate le surnaturel.

(1) Matth. 18 : 20.

Il va sans dire qu'il n'y a nulle trace dans l'enseignement de Jésus de la Trinité ecclésiastique, comme, d'ailleurs, nulle trace de théologie ni de confession de foi. Mais ce que saint Paul dira plus tard dans une de ses salutations apostoliques (1), nommant successivement la grâce de Dieu le Père céleste, l'amour de Jésus-Christ et la communion du Saint-Esprit, et souhaitant ces bénédictions à ses lecteurs, ressort clairement des paroles du Christ. L'Esprit Saint n'est pas une personnalité à part (cela devrait être inutile à dire tellement cela est évident), c'est lui-même, Jésus, revenant dans le cœur de ses disciples pour établir par eux le Royaume.

On ne peut pas ne pas admettre que Jésus connaissait la théologie juive, qui faisait du Saint-Esprit une hypostase divine et l'identifiait avec le Verbe ou la sagesse (2), et c'est pour cela qu'il a insisté sur le Saint-Esprit, non seulement dans

(1) 2e Ep. aux Cor. 13 : 13, ou ce que dira Jésus lui-même en instituant le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Matth. 28 : 19 et 20.

(2) Sap. 1 : 7; 7 : 7; 9 : 17; 12 : 1. Eccli. 1 : 9; 15 : 5; 24 : 27; 39 : 8. Judith 16 : 17.

son enseignement tel que l'expose le quatrième Evangile, mais aussi dans celui des trois premiers : « Le blasphème contre le Saint-Esprit, dit-il, ne sera point pardonné (1) ». « Ce n'est pas vous qui parlerez, c'est le Saint-Esprit qui parlera par vous (2). » « Le Père donne le Saint-Esprit à qui le demande » (3), etc., etc. Les passages abondent, et il n'y a là rien de surprenant, car c'était le point de la théologie juive auquel on attachait alors le plus d'importance. De cette doctrine sortait, en effet, la grande question des rapports de Dieu avec le monde ou des êtres intermédiaires et Jean-Baptiste lui-même avait déjà annoncé un baptême par le feu et par l'Esprit (4).

Quand Jésus annonçait que l'Esprit Saint viendrait, il lui donnait, dans sa langue syro-chaldaïque, un nom que nous connaissons, il l'appelait Peraklit (5). Les Docteurs juifs avaient

(1) Matth. 12 : 31, 32. Marc 3 : 29. Luc 12 : 10.

(2) Marc 13 : 11. Luc 12 : 12.

(3) Luc 11 : 13.

(4) Matth. 3 : 11. Marc 1 : 8. Luc 3 : 16. Jean 1 : 26; 3 : 5. Actes 1 : 5, 8; 10 : 47.

(5) Voir Buxtorf *Lex. Talm.*

tiré ce mot du grec *Parakletos* qui signifie avocat, conseiller, docteur qui explique les mystères cachés. Le Peraklit était si peu une personnalité distincte que Jésus lui-même est appelé ainsi (1). L'Esprit, le Peraklit le remplacera et ce sera son Esprit, ce sera lui-même (2).

Quant à un livre où seraient consignés ses enseignements, Jésus n'en parle pas. Nous avons dit pourquoi l'idée d'un tel ouvrage était bien loin de sa pensée (3). Il venait accomplir la Loi et les Prophètes, et nullement publier des textes à ajouter à ceux de l'Ancien Testament.

Enfin, il institua deux cérémonies : le baptême et la Cène (4). Nous devons réserver ce sujet pour notre troisième volume. Mais il faut dire ici un mot des repas qu'il prenait en commun avec les apôtres et seul avec eux. Nous croyons

(1) 1 Jean 2 : 1.

(2) Jean 14 : 18.

(3) Voir chapitre II *Le langage de Jésus*, page 59 et suiv.

(4) Il est remarquable que Jésus, sauf quelques interdictions comme celle du serment (Matth. 5 : 34) ou celle du divorce (Matth. 19 : 3 et suiv.), n'a jamais donné aucune règle à suivre.

que longtemps avant l'institution de la Cène, qui ne fut établie que le dernier jour, Jésus avait avec les apôtres des repas ayant un caractère sacré. Les Pharisiens avaient l'habitude des agapes fraternelles avec ablutions complètes avant et après, bénédiction de chaque plat et entretiens sur des sujets religieux ; et il est fort possible que les festins auxquels Jésus était invité chez eux eussent ce caractère (1).

Quoi qu'il en soit, il y a plus d'un rapport entre les confréries des Pharisiens, qui avaient institué des jours fixes où les affiliés se réunissaient pour prendre ensemble un repas, et les agapes des premiers chrétiens. Les frères célébraient ces agapes en signe d'union. Il est donc plus que probable que Jésus, dans le cours de son ministère, et lorsqu'il présidait la table autour de laquelle se groupaient les Douze, donnait à la réunion un caractère spécial. Nous le voyons dans saint Jean, un an avant d'instituer la Cène (2), se comparer au pain qui nourrit et vivifie ; et, d'après certains passages, il avait

(1) Luc 5 : 29 ; 7 : 36 ; 11 : 37 ; 14 : 1 et suiv.
(2) Jean 6 : 35 et suiv.

l'habitude, au commencement du repas, de rompre un pain, d'en donner les morceaux à ses apôtres en prononçant une prière d'actions de grâces. Le geste qu'il faisait d'ordinaire à ce moment lui était particulier. Il pouvait aider à le reconnaître (1), et les apôtres conservèrent dans leur mémoire et dans leur cœur le souvenir de l'instant solennel de « la fraction du pain » par leur Maître ; c'était, dans les repas qu'il prenait avec les siens, un moment sacré qui avait un caractère religieux. D'ailleurs, manger le même pain était toujours pour le Juif le lien qui unissait et rapprochait. Un fils d'Israël ne s'asseyait pas à la table d'un païen, précisément parce que cet acte supposait une entière communauté de sentiments et d'idées, et on comprend que Jésus, qui aimait ces repas pris en commun, qui se sentait à ces moments-là plus près des siens et davantage uni à eux, dût, au moment de quitter les apôtres, éprouver le besoin d'instituer une cérémonie, un souper sacré qui leur rappellerait ceux qu'ils prenaient ensemble, et

(1) Luc 24 : 31.

qui perpétuerait sa présence mystique, puisque, par l'Esprit Saint, il serait toujours au milieu d'eux.

Jésus devait éprouver d'autant plus le besoin de se rapprocher des apôtres et de vivre avec eux dans une étroite intimité, que sa rupture avec le Judaïsme se consommait chaque jour davantage.

Cette rupture aura bientôt un résultat important; Jésus va devenir universaliste. Jusqu'ici, il ne l'a pas été; il a parlé des païens comme d'étrangers, et, en envoyant les Douze en mission, il leur a dit : « N'allez ni chez les païens, ni chez les Samaritains. » Bientôt, il tiendra un tout autre langage, il ira jusqu'à dire que, dans le Royaume, les païens passeront avant les Juifs (1), que la vigne destinée aux enfants d'Israël sera donnée à d'autres (2), et, dans une de ses paraboles, désignant clairement les Juifs, il fera dire au Roi qui représente Dieu lui-

(1) Luc 15 : 24 et suiv.
(2) Matth. 21 : 41, etc.

même : « Aucun de ceux qui étaient conviés ne goûtera de mon souper (1) ».

Ce seront des paroles nouvelles et qui révéleront de longues et douloureuses expériences. Dès à présent, nous sommes loin des premiers temps, loin des premières prédications du lac ou de la montagne. L'opposition — et une opposition formidable — a éclaté sous la pression des événements. Maintenant, l'impatience du peuple va, à son tour, précipiter ces événements. Jésus laissera entendre qu'il est bien le Messie, et cela, avant que le changement des cœurs se soit opéré ; et son peuple, qui ne sera pas en état de comprendre l'austère spiritualité de son Messianisme, se séparera de lui après les Pharisiens. Déjà Jésus a tout fait pour retarder sa rupture avec ceux-ci. Il a espéré l'éviter, et, quand elle s'est produite, il a fait face à toutes ses conséquences en créant l'apostolat ; c'est ainsi qu'avec une énergie admirable, une conviction, une certitude que rien n'ébranle, il se prépare à l'avenir, à ce qu'il appelle « l'heure du Père »,

(1) Luc 14 : 24.

l'attendant avec confiance, quel que soit le sacrifice que le Père lui demandera.

Aussi, dans ses jours de souffrance, de préoccupation et de renoncement, les Douze étaient-ils pour lui une espérance et une consolation. Quand il pensait à eux, il avait des tressaillements de joie (1), il les recommandait à son Père, il le remerciait de lui avoir donné ces « enfants » qui en savaient plus que « les philosophes et les savants », et quand ceux-ci lui racontaient leurs succès, quand ils lui disaient : « Nous avons même expulsé des démons » (2), c'est-à-dire : nous avons été jusqu'aux exorcismes, oh ! alors, il voyait d'avance toutes les victoires remportées, le mal à jamais vaincu, et Satan foudroyé lui apparaissait dans une vision créée par son inébranlable optimisme, tombant du haut du ciel et disparaissant comme l'éclair (3).

(1) Luc 10 : 21.
(2) Luc 10 : 17.
(3) Luc 10 : 19.

CHAPITRE XI

L'ÉTÉ DE L'AN 29

CHAPITRE XI

L'Été de l'an 29 [1]

Jésus était tout plein de ses pensées, quand la nouvelle bien inattendue de la mort de Jean-Baptiste vint le surprendre tout à coup.

(1) Nous n'insistons pas sur ce chiffre 29. L'exactitude des recherches chronologiques qui nous le font écrire nous semble probable ; mais, à une telle distance des événements, et avec les imperfections du calendrier des anciens Juifs, rien n'est certain. L'essentiel est qu'il s'agit de l'été de la dernière année de la vie de Jésus. Il n'est l'été de l'an 29 que si Jésus est mort en l'an 30.

Jusque-là, malgré l'opposition qu'il soulevait, et les complots qui se formaient contre lui, malgré les retards que semblait devoir subir l'apparition du Royaume, il était resté en Galilée, non sans inquiétude, sans doute, mais attendant l'heure du Père et poursuivant son œuvre. La mort de Jean, si prématurée, si imprévue, accompagnée de si horribles détails, fut pour lui un très solennel avertissement.

La possibilité d'une fin tragique et inopinée n'est donc pas une chimère; lui aussi peut disparaître et de la même manière; Hérode lui paraît redoutable.

Quelques amis sûrs et fidèles, qu'il a conservés parmi les Pharisiens, viennent précisément le prévenir de propos tenus sur lui par le tétrarque ; Antipas, entendant parler de Jésus et de sa popularité, aurait dit : « Ce Jésus, c'est Jean-Baptiste ressuscité des morts ». Or, celui qui a prononcé ce mot est fort puissant, et il est à Tibériade, où Jésus, il est vrai, ne va jamais, mais qui n'est pas loin de Capernaüm (1). Il

(1) Matth 14 ; 1 et suiv. Marc 6 : 14 et suiv. Luc 9 : 7 et suiv.

a donc lieu de se préoccuper de ce dangereux voisinage. Sans doute Hérode, aussi léger que vindicatif, ne pensera pas longtemps à ce Jean ressuscité ; mais il a des espions, des affidés, certains individus appelés les Hérodiens (1), et Jésus apprend que ces Hérodiens ont eu des entrevues à son sujet avec quelques Pharisiens décidément hostiles. Ils se sont entendus. Quelque chose se trame ; et instruit par ces événements multiples, il prend des résolutions nouvelles.

Il décide avant tout qu'il ne prêchera plus dans les synagogues ; puis il renonce à sa maison de Capernaüm pour n'y plus rentrer qu'en passant, une seule fois, pendant quelques jours ou même quelques heures. Désormais il n'aura plus de domicile fixe (2) ; et il commence un ministère errant, une vie de voyages continuels sur lesquels nous sommes assez exactement renseignés. Il se rapproche tout d'abord de la frontière du Nord. C'est une sage précaution ; la Phénicie lui offrirait, au besoin, une retraite

(1) Marc 3 : 6; 12 : 13. Matth. 22 : 16.
(2) Matth. 8 : 20. Luc 9 : 58.

assurée. Il aime aussi à se tenir sur la rive orientale du lac ; c'est un pays fort désert sur lequel Antipas n'a aucun droit ; et la Décapole pourrait à son tour être pour Jésus un sûr et tranquille abri.

Un jour qu'il s'était précisément réfugié sur le bord oriental du lac, le peuple en foule vint l'y trouver.

Ce sera son dernier jour de popularité et l'un de ceux où il se montrera le plus grand. Le peuple qui déteste Hérode, proclame Jésus son Messie et lui décerne la royauté. Que se passe-t-il alors dans son âme ? Etre Roi ! Etre le Messie national et être acclamé comme tel ! c'est tout ce qu'il espère, tout ce qu'il demande. L'œuvre de préparation qu'il a commencée toucherait-elle donc à son terme ? Non, car le Royaume doit venir d'abord. Il est le Messie, mais il doit rester humble et caché et se borner à une œuvre de préparation aussi longtemps que le Royaume n'a point paru. Si Jésus laissait faire le peuple, ce serait une révolte, une émeute à main armée, une seconde fois l'expérience de Judas le Gau-

lonite, tout ce qu'il a repoussé à la tentation. Il se retire alors sur la montagne et passe la nuit à prier (1).

Le lendemain, plus décidé que jamais, il parle une dernière fois dans la synagogue de Capernaüm. S'emparant du symbole du pain qu'il avait, sans doute, déjà expliqué aux Douze, il parle de manger sa chair et de boire son sang ; il promet de rassassier et de désaltérer ceux qui viendront à lui. Ces phrases incomprises révoltent ses auditeurs et une crise éclate ; crise formidable où l'opposition du peuple se manifeste à son tour et vient s'ajouter à celle des Pharisiens.

Quant à lui, il va jusqu'au bout de sa pensée. Elle est nouvelle et elle le saisit d'autant plus ; et, plein de la perspective d'une mort violente qui peut survenir, il tire une comparaison du pain rompu et du vin versé. Avant de manger le pain on le rompt, avant de boire le vin on le verse, et alors, il complète l'image déjà employée et il y trouve une figure de sa mort. Dès ce moment, sans doute, il a la pensée

(1) Jean 6 : 15 et suiv.

d'une cérémonie commémorant cette mort, si toutefois elle est prochaine et doit être violente.

Le peuple refuse d'entendre Jésus jusqu'au bout ; il se produit chez lui ce qui se produit toujours dans la classe populaire lorsqu'on a éveillé ses espérances et qu'on ne les a pas satisfaites. A la popularité succède l'abandon, à l'enthousiasme, la haine. Le peuple a de ces brusques revirements ; la foule accuse ceux qu'elle encensait, de l'avoir trahie et trompée. Pour éviter cette crise, il aurait fallu que Jésus allât de l'avant, se laissât nommer roi ; mais il ne le pouvait. Les espérances qu'il avait éveillées, reposaient sur un malentendu ; ce malentendu devait éclater tôt ou tard, et nous sommes au jour où l'inévitable rupture se consomme. La foule déçue abandonne Jésus pour toujours.

Lui n'est pas ébranlé un instant. Et cependant, quelle douleur ! et quel avertissement ! Il n'a pas réussi en Galilée ; mais alors, réussira-t-il ailleurs ? Cela semble impossible, et c'est pour cela qu'il parle de chair rompue et de sang versé ; et cependant, qui sait ? la réussite sans

sa mort peut se produire encore. Il la désire, il l'espère, il la demande à Dieu ; il l'espèrera et la demandera jusqu'en Gethsémané. Mais, quel que soit l'avenir, ce qui arrivera sera la volonté du Père. Il sera donc victorieux, et même, s'il est vaincu par la plus atroce et la plus ignominieuse des morts, il sera encore vainqueur, ou plutôt, il sera un vaincu victorieux. La victoire se trouvera renfermée dans sa défaite même, dans son martyre. Il ne sait pas comment, mais Dieu est son Père, et Dieu ne peut pas être vaincu ; sa cause et celle de son Père sont une seule et même cause.

Chez Jésus, toutes ces idées nouvelles montent, se pressent, se succèdent et se concilient très bien. Il est convaincu qu'il abolira la Loi de Moïse et établira le Règne de Dieu. La pensée qu'il pourrait être victime de cet établissement, et de l'accomplissement d'une œuvre aussi différente de celle que son peuple attend, l'aborde, mais le Royaume ne doit-il pas s'établir par des crises, des déchirements (1)? donc, rien de surprenant à ce qu'il ait à souffrir ; et,

(1) Matth. 11 : 12. Luc 16 : 16.

s'il meurt, eh bien ! il reviendra accompagné de légions d'anges, et, alors, il fondera le Royaume.

A ce moment, Jésus décide de se rendre en Judée. C'est en Judée qu'il livrera la lutte définitive.

En même temps il devient universaliste. Sa rupture avec les Pharisiens consomme son universalisme. Il déclare qu'à partir de Jean-Baptiste la Loi n'existe plus (1). La vraie portée de sa parole : « ne pas abolir, accomplir », lui apparaît de nouveau. Il a déjà dit qu'on ne coud pas le vieux avec le neuf et qu'on ne met pas le vin nouveau dans une vieille outre ; voilà certes une notion nouvelle, un acte créateur. Tout homme de bonne volonté est fils d'Abraham (2) et la Loi n'est faite que pour les fils d'Abraham selon la chair ; tous les hommes sont appelés à être fils de Dieu ; c'est l'homme qu'il appelle et non le Juif ; c'est la religion de l'humanité, les droits de l'humanité, le salut de

(1) Luc 16 : 16. Matth. 11 : 6-13; Matth. 9 : 16-17. Luc 5 : 36 et suiv.

(2) Luc 19 : 9.

l'humanité et non ceux du Juif qu'il prêche. Le Mosaïsme a vécu : il n'a plus qu'à disparaître.

C'est le plus enraciné des préjugés juifs qui disparaît, lui aussi, de la pensée de Jésus et pour toujours. Décidément il a perdu sa foi juive (1). De magnifiques horizons s'ouvrent alors à sa pensée : tous les hommes sont égaux, tous sont frères. Les païens aussi, même les Samaritains! Le Royaume sera aussi pour eux!

Ce qui acheva d'éclairer Jésus à cet égard ce furent ses voyages en terre païenne. Voir les « Goïm », les visiter chez eux, fut pour lui une révélation. Jusque-là il les avait peu connus et peu vus. En Galilée, Tibériade seule était païenne et Jésus n'y allait jamais, précisément

(1) Il faut ici ne pas oublier que les apôtres restèrent pour la plupart fort attachés au Judaïsme, et qu'ils ne se rendirent pas compte que leur maître était allé fort loin. Ils le crurent resté plus Juif que cela n'était. Dans son procès, Jésus fut traité de « séducteur », et le sens talmudique de ce mot est très clair. On appelait séducteur celui qui renversait la loi de Moïse (Jérus. *Sanh.* 14, 16. (Babyl. *Sanh.* 43 a et 67 a). Dans ces passages, les Talmuds parlent de Jésus et disent quelle procédure on a suivie contre lui. Il a été considéré comme séducteur.

parce qu'on n'allait pas dans les villes païennes. Mais le voici à Tyr et à Sidon ; il y voit des temples consacrés aux idoles et un culte organisé ; il se trouve, dans ces deux villes, en plein paganisme, et c'est là qu'il achève de se dégager de l'opinion qui excluait les païens du Royaume.

Son entrevue avec une femme cananéenne (1) marque la fin de ses anciennes idées sur les païens. Il dit à cette femme qui lui demande de guérir sa fille : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël », c'est le mot qu'il disait déjà aux apôtres : « N'allez pas chez les païens, n'entrez dans aucune ville des Samaritains », et, un instant plus tard, quand la Cananéenne insiste, il déclare qu' « il n'est pas bon de jeter à des chiens le pain des enfants. » Les enfants ce sont les Juifs et eux seuls : les chiens ce sont les païens. Et voici, c'est à ce moment même qu'il est vaincu par la foi de l'infortunée qui le supplie de sauver son enfant. La lumière se lève pour lui ; il affirme qu'il n'a trouvé de foi pareille nulle part « même chez son peuple ». A dater de ce jour il est universa-

(1) Matth. 15 : 21-28. Marc 7 : 24-30.

liste; il l'est au sens le plus absolu, c'est une notion nouvelle; c'est encore un acte créateur.

Quels autres contacts eut-il avec les païens? Quelques semaines plus tard, à Césarée de Philippe, dans une autre de ces excursions commandées par la prudence et faites hors des atteintes d'Antipas et des Hérodiens, il vit un temple de marbre élevé par Hérode-le-Grand à Auguste, et des statues du dieu Pan avec ses nymphes.

Mais devant ces statues, le Juif était un peu comme le Musulman d'aujourd'hui dans les pays polythéistes; il est fermé; il semble qu'il n'y voit plus. De même le monothéisme rigoureux du fils d'Israël lui ôtait toute capacité de comprendre le paganisme.

Il est remarquable, d'ailleurs, que Jésus n'a jamais parlé de l'idolâtrie et du paganisme pour les condamner directement comme le faisaient les Juifs de son temps, déclamant contre les idolâtres (1).

Ce qui le frappait surtout c'était l'asservisse-

(1) Voir Sapience 13 et suiv. Dans ce livre nous avons le type de ces pédantes et inintelligentes condamnations.

ment politique des païens. Pour le Juif, le seul maître c'était Dieu. Fallait-il servir d'autres maîtres sur la terre ? Jésus entendait agiter autour de lui cette grosse question depuis son enfance, et il savait que Judas le Gaulonite et d'autres l'avaient prise au sérieux et s'étaient révoltés. Il était bien d'avis que, dans un sens, Dieu seul est le maître, et il blâmait la servilité mensongère des païens qui se trahissait par les titres qu'ils donnaient à leurs souverains (1) ; mais il n'en voyait pas moins en eux des frères, appelés, eux aussi, et auxquels, il le dira désormais, le Royaume sera transféré (2).

C'est sur la fraternité universelle qu'il fonde son universalisme absolu. Il conçoit donc un culte universel, et pour lui aucune barrière ne sépare désormais les peuples (3). Nous avons déjà signalé les paraboles de ce temps-là : La vigne louée à d'autres (4) ; le fils prodigue reve-

(1) Marc 10 : 42. Luc 22 : 25.

(2) Matth. 21 : 43.

(3) Matth. 8 : 5 et suiv.; 15 : 22 et suiv. Marc 7 : 25 et suiv. Luc 4 : 25 et suiv.

(4) Matth. 21 : 41. Marc 12 : 9. Luc 20 : 16.

nant à la maison ; les serviteurs allant chercher dans les rues les derniers, et aucun des premiers invités qui se font excuser ne devant goûter du souper préparé. Le Royaume, qui est toujours à venir, sera remis aux païens. « Beaucoup viendront d'Orient et d'Occident » et entreront dans la salle du festin messianique. Les Juifs seront exclus. Jésus ne dit pas seulement les païens aussi ; il ne dit pas même les païens les premiers ; il va jusqu'à dire : les païens seuls.

Qu'on ne croie pas qu'une telle conception fût entièrement nouvelle. Si les voyages de Jésus en pays païens ont définitivement fixé son universalisme, si son entretien avec la Cananéenne, où il a employé les termes particularistes les plus absolus, a achevé de lui ouvrir les yeux, depuis longtemps, depuis le début de son ministère, il était logiquement mené à l'universalisme. Le fait même qu'il prêchait le changement des cœurs, la conversion à Dieu et rien d'autre, supprimait les barrières qui séparaient les peuples. Si le changement intérieur suffit, s'il n'est pas nécessaire d'appartenir à la race

juive, pourquoi les païens ne seraient-ils pas appelés aussi ? Les Juifs le sont d'abord parce qu'ils sont le peuple préféré, et, quand il dit aux apôtres de n'aller prêcher qu'aux enfants d'Israël, c'est parce qu'ils ont le droit d'aînesse ; mais il y a longtemps qu'il a dit dans une de ses paraboles : le champ, c'est le monde (1), montrant bien qu'il ne fait pas de différence entre les peuples (2).

Il fut aussi préparé à l'universalisme par cette conviction que Dieu est le Dieu de l'humanité, et non le Dieu spécial d'Israël seul ; ce Dieu qui n'est pas un être fatal, tuant, damnant ou sauvant à son gré, ce Dieu qui est le Père, est universel. Si Jésus comprend les Macchabées et Judas le Gaulonite, il s'élève bien au-dessus d'eux. Judas le Gaulonite disait : Dieu seul est le maître ; il faut mourir plutôt que d'appeler quelqu'un maître sur la terre. Jésus, lui, réserve à Dieu le nom de Père et il laisse les hommes trouver des maîtres sur la terre. Les rois, les puissants, les grands sont des maîtres et il faut

(1) Matth. 13 : 38.
(2) Matth. 8 : 11, 12. 25 : 31, 32, 33, 34.

les respecter. Mais chacun a son Père dans le ciel et peut se sentir son fils sur la terre ; les hommes sont tous frères, les païens sont aussi fils du Père qui est dans les cieux.

D'ailleurs, si, chez Jésus, il y a beaucoup de nouveau, il n'y a cependant rien d'imprévu, rien qui ne soit préparé de longue date ; non seulement il tire l'universalisme de la deuxième partie de son ministère des profondeurs de sa conscience, et on peut en trouver l'origine dans ses premières paroles, mais encore il vient de l'Ancien Testament. Ce progrès a toutes ses racines dans le passé, et, depuis les prophètes, la conversion des Gentils était une des œuvres du Messie et un des signes de sa venue (1). Seulement, Jésus a placé cette conversion des païens dans l'avenir, et il a maintenu toute sa vie la seule évangélisation des Juifs par les apôtres (2).

(1) Esaïe 2 : 2 et suiv. 60. Amos 9 : 11 et suiv. Jérémie 3 : 17. Malachie 1 : 11. Tobie 13 : 13 et suiv. Orac. sibyll. 3 : 715, etc. Cf. Matth. 24 : 14. Actes 15 : 15 et suiv.

(2) Matth. 7 : 6 ; 10 : 5 et 6 ; 15 : 24.

Sur les Samaritains ses idées avaient toujours été très larges ; à leur sujet, il s'était de bonne heure entièrement séparé de son peuple. La haine des Juifs pour les Samaritains dépassait celle qu'ils montraient aux païens ; ils les abhorraient. Jésus, au contraire, a toujours été bien disposé pour eux. Il y a eu ici, chez lui, un esprit de réaction très net. La parabole du bon Samaritain est fort claire.

D'après elle, le prochain c'est tout homme, même le Samaritain. Ainsi pensait Jésus lorsqu'il allait à Jérusalem ou quand il en revenait, en traversant la Samarie.

Un jour, surtout, qu'il s'était arrêté quelques instants pour se reposer au bord du puits de Jacob, il avait eu avec une femme du pays un entretien qui avait marqué dans sa vie. Lui parler, c'était déjà donner une preuve de largeur ; mais le langage qu'il lui avait tenu montre bien que les tendances universalistes qui s'accentuèrent au milieu de son ministère, et quand il entra en contact avec les païens, étaient depuis longtemps latentes dans son âme.

Depuis bien des années, Jésus embrassait ainsi dans sa pensée le monde entier dont Dieu est le Père, et croyait qu'il n'y avait qu'un culte sans date, sans patrie, le culte du Dieu Esprit, qui veut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité (1).

Telles étaient les pensées qui montaient au cœur de Jésus, pendant les quelques mois de l'été 29.

Il va çà et là, il veut échapper à ses ennemis, et, en même temps, il cherche la volonté du Père et attend son heure. Résolu de partir pour la Judée, d'aller à Jérusalem même se manifester à tous, il reste, cependant, encore quelques semaines dans les contrées du Nord, car il a d'importantes communications à faire à ses apôtres. Désormais, il n'a plus rien à leur cacher, et il comprend que sa messianité n'est plus un mystère pour eux.

Un jour, alors, il les emmène sur le chemin de Césarée de Philippe, un frère d'Antipas, dont il sait qu'il n'a rien à craindre.

(1) Jean 4 : 23, 24.

Après avoir suivi quelque temps les bords du Jourdain et traversé de grands marécages, le maître et les disciples s'éloignent du fleuve, et s'élèvent par des pentes douces sur les montagnes qui ferment à l'Est la vallée du Haut-Jourdain. Ils sortent ainsi, peu à peu, du pays d'Israël et pénètrent sur le territoire des païens. Là, Jésus est inconnu, il se sent à l'étranger, et, seul avec les Douze, l'intimité est entre eux plus grande ; il provoque la confession de Pierre : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant (1) » ; et aussitôt après il leur révèle le secret qui pèse sur son âme : Il faudra qu'il meure bientôt et sa mort sera violente. Il montera à Jérusalem, et et là on le condamnera au dernier supplice. Il le prévoit, il l'annonce, il l'affirme... puis, à d'autres moments, il espèrera qu'il n'en sera pas ainsi car son peuple peut le reconnaître... ah ! si Jérusalem l'acclamait, il fonderait le Royaume et ne serait pas mis à mort !

Cependant, il faut qu'il parte.

Cette résolution de partir pour la Judée est

(1) Matth. 16 : 16.

une des plus grandes que prit Jésus. Sans doute, aucune autre issue ne lui était ouverte ; mais il l'avait voulu ainsi, et ce qu'il décide alors, c'est de faire de sa mort, si elle est inévitable, le plus grand acte de sa mission.

Il est plus sûr que jamais de la venue du Royaume. Il l'annonce toujours comme prochaine, et déclare que plusieurs de ceux qui l'entourent ne mourront pas avant de l'avoir vu venir, lui, avec son Royaume ou dans son Royaume (1). Plus tard, il déclarera à Pierre, tellement il est certain de la prochaine apparition du Royaume, qu'il aura une récompense publique et éclatante en ce monde, et puis une autre dans le siècle à venir (2). Le Royaume est donc, pour Jésus, à la fois toujours à venir et toujours prochain. La prévision de sa mort n'y change rien ; et plus tard encore, quand il parlera de la coupe qu'il doit boire et du baptême de sang qu'il doit recevoir, c'est-à-dire, quand il

(1) Matth. 16 : 28; 10 : 23; 24 : 34; Marc 9 : 1. Luc 9 : 29.

(2) Marc 10 : 28-31. Luc 18 : 28-30. Matth. 19 : 27-29.

affirmera la proximité de sa mort violente, il dira cependant aux fils de Zébédée qu'ils pourront être assis à sa droite et à sa gauche, avoir les deux premières places, quand il viendra dans sa gloire entouré des anges, et que les Douze siègeront sur douze trônes (1). Ce n'est pas lui qui décidera de ces places, ce sera son Père ; mais il ne nie ni le triomphe prochain, ni la réalité des assises des apôtres et du Jugement qui approche, et cela, malgré sa mort et en face de sa mort, à l'heure même où il l'annonce comme certaine. Celle-ci, en effet, ne sera qu'un passage, un accident, en quelque sorte, un acte voulu du Père, sans doute, et ayant une importance capitale, mais un fait qui n'ôte pas quoi que ce soit à son espérance messianique et à sa prédiction de la venue du Royaume.

(1) Matth. 19 : 28. Luc 22 : 30.

CHAPITRE XII

Départ définitif
POUR JÉRUSALEM

CHAPITRE XII

Départ définitif pour Jérusalem

Jésus, depuis qu'il a dû se séparer de son œuvre de Galilée, de ces villages aimés entre tous, Capernaüm, Bethsaïda, Corazin, Magdala, Jésus a erré çà et là; nous l'avons vu, se rapprochant des pays païens, se réservant des moyens d'échapper facilement, si Hérode le presse de trop près, et, parfois, passant la frontière et entrant en contact avec ces païens, ce « monde » que, jusque-là, il n'avait vu que de loin.

Partout avec lui, dans ses voyages, il porte cette pensée : Je vais à la mort. Le Messie pourra et même devra souffrir et mourir, et cette notion, absolument anti-juive et révoltante pour un Juif, achève de le détacher de la religion de ses pères. Il cherche à l'inculquer à ses apôtres; il ne se lasse pas de leur parler de la nécessité de sa mort, c'est un sujet sur lequel il revient sans cesse; mais il ne parvient pas à les convaincre, car un Juif ne pouvait comprendre ceci : le Messie mis à mort.

Pendant ses voyages où il a vu des païens, où il a parlé à des païens, il a appris bien des choses. Il est certain que, depuis son entretien avec la Cananéenne, il a rejeté toutes les notions particularistes juives. Nous avons vu cette femme lui montrant combien il est juste, et non injuste, de jeter aux chiens le pain que les enfants refusent, et il racontera bientôt, — il prépare déjà — des paraboles étonnantes de largeur universaliste (1), qui nous donnent sur ce point sa doctrine définitive : celle des excuses,

(1) Matth. 8 : 12. 21 : 33-44.

celle des vignerons où il dit que les enfants du Royaume, c'est-à-dire ses héritiers naturels, seront jetés dehors. Ah ! c'est que, par moments, il désespère de la conversion des Juifs tout en l'espérant encore. Il en est d'elle comme de sa mort elle-même, il en affirme l'inéluctable nécessité, et cependant, il a le secret espoir qu'elle sera évitée.

Depuis la confession de Pierre, Jésus a résolu, avons-nous dit, de faire de sa mort violente le plus grand acte de sa mission. Si, en effet, elle est inévitable, c'est qu'elle est selon la volonté de Dieu. Donc, elle doit servir à son œuvre. Ce raisonnement de la part de Jésus est d'une simplicité et d'une rigueur entière; il n'y a pas, il ne peut pas y avoir place pour le doute dans son âme. Dieu est là dans sa vie et dans son œuvre qui est l'œuvre messianique, et s'il doit mourir de mort violente, c'est qu'il est dans la volonté de Dieu que le Messie meure ainsi. La lecture de certains passages des Prophètes (1) ne pouvait que le fortifier dans cette pensée. Il

(1) Esaïe 53, par exemple.

savait que le sort des Envoyés de Dieu était d'être persécutés (1), que le martyre est la loi de la lutte entre la sainteté et le monde, et, dans ce sens, il trouvait sa mort dans l'Ancien Testament, et surtout dans Esaïe.

Le célèbre chapitre LIII ne lui avait certainement pas appris dans sa jeunesse que le Messie devait mourir ; mais il est très vraisemblable que, lorsqu'il eut compris la nécessité de son martyre, il trouva la confirmation de cette nécessité dans ce chapitre, et qu'il l'appliqua dès lors au Messie, ce que ne faisaient pas ses contemporains et ce qu'il n'avait pas fait lui-même jusque-là.

Ce n'est pas tout : Si sa mort violente ne peut être évitée, si donc elle fait partie du plan de Dieu et doit servir à son œuvre de Messie, il est nécessaire, nous l'avons dit, qu'il l'accomplisse à Jérusalem. S'il reste en Galilée, Antipas le fera périr et sa mort passera presque inaperçue. Il se rappelle ce qui est arrivé à Jean-Baptiste ; Hérode le ferait arrêter lui aussi, jeter

(1) Matth. 5 : 12 ; 21 : 35 ; 23 : 37.

dans un cachot, puis disparaître clandestinement, ordonnant sa décapitation sans témoins, et alors il ne resterait plus rien de lui. Jésus a vu les conséquences de la mort de Jean ; après la première impression d'horreur causée par ce meurtre, tout a été dit.

Hérode, qui fait surveiller Jésus par ses espions, pourrait encore le faire assassiner dans une embuscade, et les conséquences de ce crime seraient pires encore ; personne ne saurait ce qu'il est devenu. Il faut autre chose, il faut, puisqu'il est le Messie, qu'il meure à Jérusalem. Il ne peut pas périr moins glorieusement que les prophètes et il ne reculera pas. Oh ! il lui serait facile d'échapper, aller en Pérée, aller sur le territoire d'Hérode Philippe..., s'il voulait ! mais la voix intérieure, qui est la voix du Père, lui dit : « Nul prophète ne meurt hors de Jérusalem ». D'ailleurs, la Judée l'attire ; il essaiera de gagner la ville rebelle (1) ; il l'a si souvent essayé. Et qui sait ? Peut-être réussira-t-il à la fin ! Et alors on l'acclamerait et sa mort ne serait plus nécessaire à son œuvre !

(1) Luc 13 : 33.

Avant tout, que la volonté du Père soit faite ; pour le moment, sa mort lui paraît bien nécessaire, bien inévitable. Et il en parle constamment. « Ils tueront le Fils de l'homme, » dit-il à ses apôtres. Cette pensée le poursuit. Il répète souvent les mêmes paroles : « Ils tueront le Fils de l'homme, ils le tueront » (1).

Si c'est à Jérusalem qu'il est pris, s'il est régulièrement condamné, comment mourra-t-il ? Lapidé, sans doute ; c'est le plus probable ; c'est ainsi que son peuple fait périr les faux prophètes et les hérétiques. Il ne peut pas soupçonner encore que, par une manœuvre habile, et pour pouvoir rejeter tout l'odieux de son exécution sur Pilate, les Juifs n'auront pas le courage de leur sentence et trouveront moyen, en commettant un mensonge, de faire condamner Jésus par le Procurateur. Il est probable que c'est au dernier moment que les Sadducéens eurent la lâcheté de demander à Pilate de prononcer la sentence ou, s'ils étaient décidés d'avance à le

(1) ἀποκτενοῦσιν αὐτόν Matth. 16 : 21 ; 17 : 22, 23. Marc 9 : 31 ; 10 : 34. Luc 18 : 33, etc., etc.

faire, ils avaient naturellement gardé ce honteux secret (1).

Et maintenant se pose cette grave question : Quelle signification Jésus a-t-il donnée à sa mort violente ? car il lui en a certainement donné une. La considérant comme voulue de Dieu, elle avait nécessairement, nous l'avons dit, une importance capitale dans son œuvre.

Essayons de répondre à cette question, et d'abord rappelons quelle œuvre Jésus avait à accomplir. Il avait à préparer la venue du

(1) J'ai montré dans la *Palestine au temps de Jésus-Christ* (5e édition, page 103 et suiv.), que le mot : « Il ne nous est permis de faire mourir personne », n'était qu'une flatterie à l'adresse de Pilate. Les Juifs auraient pu, s'ils l'avaient voulu, exécuter eux-mêmes leur sentence de mort et, dans ce cas, Jésus aurait été lapidé. Jésus, prédisant sa mort, ne s'est jamais servi du mot crucifié, sauf deux fois (Matth. 20 : 19 et 26 : 2). Partout ailleurs, il dit seulement qu'il sera mis à mort. Marc et Luc ne connaissent pas d'autres termes, et le mot crucifié a dû être très naturellement substitué (*post eventum*) aux mots mis à mort par le rédacteur du premier évangile. Si l'on veut absolument qu'il soit authentique, on peut remarquer que ces deux prédictions sont des tout derniers jours, et qu'à ce moment-là, Jésus peut fort bien avoir eu le pressenti-

Royaume de Dieu par le changement des cœurs. Dans cette œuvre, qui avait été l'âme même de son ministère de Galilée, il n'avait pas réussi. Malgré son succès momentané, il n'avait pas obtenu, par sa parole, cette conversion, cette nouvelle naissance, ce changement des cœurs et des vies. Bien au contraire, on l'avait repoussé.

Il n'en continuera pas moins à déclarer que les conditions d'entrée dans le Royaume sont celles qu'il a toujours indiquées. Son insuccès, un insuccès qui peut aller jusqu'à sa condamnation à mort, n'y change rien.

Au début, quand il disait : « Venez à moi et je

ment que l'ignominie suprême, être livré « aux méchants » comme il les appelait, c'est-à-dire aux païens, lui était réservée, et qu'alors il mourrait du supplice de la croix. S'il savait déjà qu'il mourrait pendant la fête, il pouvait prévoir que les Juifs n'oseraient pas ne pas s'en remettre à Pilate qui venait toujours à Jérusalem au moment de la Pâque. Quant à l'expression : Si quelqu'un veut être mon disciple qu'il porte sa croix (Luc 9 : 23), elle représente l'abnégation suprême, le renoncement parfait, mais ne suppose pas nécessairement que Jésus savait qu'il serait crucifié. Le supplice de la croix était si répandu, que Jésus a parlé de « porter sa croix » sans prévoir nécessairement une crucifixion pour lui-même.

vous soulagerai, » c'est-à-dire, je vous préparerai à entrer dans le Royaume, je vous donnerai la vie éternelle, je vous sauverai, il ne parlait naturellement pas de sa mort violente, puisqu'il l'ignorait encore. Toutes ses paroles jusqu'ici ont ainsi impliqué que chacun trouverait *en lui* la satisfaction de ses besoins religieux, le repos, la paix, la vie, sans que sa mort y fût pour rien, et seulement parce qu'il était le Messie préparant la venue du Royaume.

Maintenant qu'il comprend que sa mort est probablement inévitable et nécessaire, il ne change rien à son enseignement sur les conditions d'entrée dans le Royaume. Son langage reste le même ; l'annonce de sa mort n'a rien à faire avec sa prédication du Royaume. Jésus continuera jusqu'au dernier jour à indiquer les mêmes conditions d'entrée dans le Royaume de Dieu, le repentir, la conversion, l'accomplissement de la volonté de Dieu. On y entrera surtout en faisant des œuvres de charité. Un jour, décrivant le Jugement dernier, il déclarera — et ce sera tout à la fin de sa vie — que ceux qui entreront dans la vie éternelle seront ceux qui auront

visité les malades, les prisonniers et les pauvres ; ceux qui auront donné à manger à qui avait faim, à boire à qui avait soif, c'est-à-dire ceux qui auront accompli de bonnes œuvres (1). Ceux-là auront leur « récompense » dans les cieux. Il dit au jeune homme riche, précisément pendant qu'il est en voyage, montant à Jérusalem, que, pour obtenir la vie éternelle, il faut « accomplir les commandements » (2). Un peu plus tard encore, il fera la même réponse à un Scribe qui lui posera la même question (3). Il insiste avec tous les deux sur le salut par les actes : Vendre ses biens pour l'un, exercer la miséricorde envers un Samaritain pour l'autre, en d'autres termes, montrer par ses œuvres que l'on a un cœur nouveau. Jamais il ne dit que sa mort ouvrira les portes du Royaume et qu'elle sera un moyen de se les faire ouvrir.

Quelle est donc, dans son œuvre, la place de

(1) Matth. 25 : 31-46. Voir chap. III, page 102 et suiv., où nous avons déjà développé cette pensée.
(2) Marc 10 : 17 et suiv.
(3) Luc 10 : 25 et suiv.

sa mort ? Il faut reconnaître que Jésus n'a, pour ainsi dire, pas répondu à cette question ; car s'il a souvent annoncé son supplice, si ces mots : « le Fils de l'homme sera rejeté, bafoué, mis à mort », revenaient sans cesse sur ses lèvres, trahissant la lourde préoccupation, l'angoisse intérieure de son âme, il s'est rarement expliqué sur le sens qu'il donnait à ces paroles.

Essayons toutefois de nous représenter ce qui se passait en lui quand il pensait ainsi à sa prochaine disparition. Faisons abstraction de nos idées modernes, de toute notre éducation religieuse, dans laquelle on nous a dit que Jésus-Christ est mort pour nous sur la croix ; ce qui est parfaitement vrai du reste, mais a besoin d'être expliqué et compris. Plaçons-nous au premier siècle, un an avant la mort de Jésus, et à l'heure où cette mort lui paraît de plus en plus probable. Il ne croit plus guère que son peuple se convertira en entendant sa parole. Il l'espère encore par moments ; un revirement peut se produire. Cependant, il est certain que son œuvre de relèvement, entreprise avec tant de confiance, a avorté. Sa parole et ses miracles

ne suffisent plus. Et alors, que faire? De deux choses l'une, ou abandonner sa mission ou être prêt à tout, même à la mort. Il n'y a pas de milieu; il faut choisir.

On peut dire avec assurance que Jésus ne s'est même pas posé la question, parce que pour lui, sa mission était de faire la volonté de son Père, et cette volonté lui était manifestée par les événements de sa vie. La voie de l'obéissance, qui est la sienne depuis le premier jour, restera la sienne sans aucune hésitation ni aucune défaillance.

Or, sur cette voie qu'il suit, il fait un progrès merveilleux, et il le fait tout entier d'un seul coup ; c'est un pas en avant et un pas de géant. Une étape nouvelle est parcourue par lui ; il entrevoit des réalités jusque-là inconnues, plus austères que celles qui lui étaient apparues aux jours de la tentation au désert. Là, il avait créé le Messianisme dégagé des superstitions et du fanatisme juif. Il était revenu du désert Messie spirituel et moral ; maintenant, des épreuves qu'il vient de traverser, de la perte de sa popularité, de la haine

qu'on lui témoigne, haine des Pharisiens, haine d'Hérode, haine du peuple lui-même, il revient Messie qui doit souffrir, s'immoler, aller jusqu'au martyre et jusqu'à la mort. Son supplice sera le couronnement et l'œuvre capitale de sa vie. Il le comprend pour la première fois et le comprend entièrement. Mais, quel changement! quel renversement de tout ce qu'il a cru, espéré, compris, et de ce qui a été jusqu'ici la volonté du Père !

Il est extrêmement remarquable que la foi de Jésus en lui-même et en son œuvre reste absolument identique à elle-même. Il y ajoute un élément nouveau : l'acceptation d'une mort violente et prochaine, c'est-à-dire le complet renoncement à tout ce qui a été jusqu'ici la force et la joie de son âme ; car il comptait, lui, le Messie, que, pendant sa vie, dans quelques années, le Royaume de Dieu se manifesterait. Sa foi en son œuvre a été la foi en l'efficace de sa parole et de ses guérisons. Maintenant qu'il ne croit plus à l'efficace de sa parole, il croit en celle de sa mort. Cette foi en sa mort (si l'on peut s'exprimer ainsi), est devenue la foi en son

œuvre. Sans doute, — comme nous venons de le dire, — il espère encore contre toute espérance ; un changement des dispositions du peuple restera possible jusqu'à la dernière minute (1) ; mais il n'y compte presque plus ; il dit : « Il faut qu'ils me tuent » ; il le faut parce que le Père le veut. Tout le changement de sa pensée s'explique par la soumission à la volonté du Père. Et alors, ce qui devrait le décourager, lui faire perdre sa foi en lui-même, la fortifie au contraire. Les autorités religieuses le menacent, le monde officiel, celui qui semble le vrai représentant de la pensée de Dieu et qu'il a espéré convertir, va tout faire pour le perdre ; et au lieu de se dire : Je me suis trompé, il voit dans leur haine l'accomplissement de la volonté de Dieu ; la volonté du Père est qu'il soit vaincu ; c'est en une défaite que consistera sa victoire. Jamais Jésus n'a été plus sûr de lui-même que dans cette

(1) Nous avons montré, dans notre premier volume, que le cri de Gethsémané : « Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi » n'a aucun sens s'il ne signifie pas : S'il est possible, que mon œuvre messianique s'accomplisse autrement.

crise qui semblait devoir renverser toutes ses espérances et qui les renversait, en effet, mais sans le renverser lui-même.

Le voici abandonné du peuple, chassé par tous, isolé, incompris, errant, voyant se dresser devant lui une mort violente, probable, et prochaine. N'aurait-il pas dû dire alors que les temps messianiques étaient encore fort éloignés? en placer la réalisation dans un avenir très lointain ? Il fait le contraire ; il affirme avec une foi et un courage surhumains que tout lui a été remis par le Père (1). Loin d'être découragé, après tant d'efforts stériles, il met l'abandon du peuple au nombre des souffrances voulues par le Père, pour le salut de sa nation et le salut du monde.

Cette confiance inébranlable de Jésus en son œuvre, en son Père et en lui-même, est certainement surnaturelle. La mort lui apparaît, la fin brusque et tragique, le prenant au début de son ministère, l'arrêtant et le supprimant en pleine activité, et il n'a pas une ombre d'hésita-

(1) Matth. 11 : 27.

tion parce que Dieu est avec lui et en lui. Il y a, dans cette assurance qu'aucun événement extérieur ne trouble, une preuve d'une force énorme de la nature divine de Jésus. Eh quoi ! il va mourir, il va être enlevé et il reste le Messie ! il reste le Juge du monde ! il reste le fondateur du Royaume de Dieu ! il reste tout ce qu'il a dit ! il ne recule sur aucun point ! il est toujours aussi sûr de lui-même, sûr de son Dieu, sûr de la vérité !

Mais a-t-il donné à son supplice une signification particulière ? Voici comment ce qui reste de son enseignement répond à cette question : il a considéré sa mort comme un décret du Père, une décision du Père bien distincte de la sienne, à lui Jésus, et qu'il accepte, non sans lutte et sans angoisse, mais qu'il accepte en déclarant qu'il fera ce que Dieu veut.

Les allusions à sa mort, mais sans qu'il l'explique, sont constantes à partir du moment où nous sommes. Il faut « faire le compte de ses forces, » « perdre sa vie pour la sauver, » « mou-

rir comme le grain de blé avant de revivre (1) », « être petit et se dévouer pour être grand (2) », etc., etc. Il est permis de supposer que Jésus parle ici d'expérience et s'applique ces paroles à lui-même. C'est lui qui fait le compte de ses forces avant de livrer la grande bataille, et qui fait le compte de son avoir avant de bâtir la tour pour laquelle il faut tant dépenser ; c'est lui qui perd sa vie pour la sauver et sauver son œuvre ; c'est lui qui mourra comme le grain de blé afin de revivre ; lui qui sera petit et se dévouera, et ainsi sera vraiment grand. Il a semé, les semailles ont été douloureuses et pénibles, et maintenant le sillon qu'il a tracé sera arrosé de son sang ; mais sa foi au triomphe final reste la même. Il ignore le jour du triomphe ; Dieu seul en connaît la date (3), il l'attend ; il croit à une prochaine venue et nous montrerons, dans notre troisième volume, que les visions apocalyptiques des derniers jours ne nous disent rien que Jésus n'eût pu dire au commencement de son ministère,

(1) Marc 8 : 34-38.
(2) Matth. 20 : 20-28. Jean 12 : 23-26.
(3) Marc 13 : 32.

quand il promettait le Royaume aux humbles, aux altérés, aux débonnaires et aux affligés.

Jésus a donc vu dans sa mort un acte de dévouement nécessaire à la venue du Royaume. Qu'il meure crucifié ou lapidé, son sang n'en sera pas moins répandu, comme il le dira lui-même, répétant une expression de son peuple pour désigner la mort. Répandre le sang de quelqu'un signifiait le tuer; car, disait-on, la vie est dans le sang.

Jésus accepte ce sacrifice de sa vie que le Père lui demande; il se dévoue, il donne sa vie pour ses brebis, comme doit le faire un bon berger (1). Le loup c'est Satan, le Diable, qui exerce un pouvoir immense et tient les hommes en esclavage. Le monde lui appartient; il en est le chef. Le Fils de l'homme est venu pour servir, se dévouer, donner sa vie elle-même en rançon au Prince des ténèbres, pour arracher les hommes à cette servitude. Il est le bon berger et il donne sa vie en rançon au loup, à l'ennemi ravisseur qui emporte les brebis (2).

(1) Jean 10 : 11.

(2) Il ne nous semble pas qu'on puisse interpréter

Un autre passage est à noter : La veille de sa

autrement le passage (Marc 10 : 45 et Matth. 20 : 28) : « Le Fils de l'homme est venu non pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs. » Il faut se demander d'abord si Jésus s'est servi d'un mot signifiant exactement ce que nous entendons en français par *rançon*, c'est-à-dire la somme payée pour délivrer un prisonnier. Ce n'est nullement certain. On peut remarquer, avant tout, que, dans la langue grecque, λύτρον δοῦναι ἀντί est analogue à ἀπολυτρῶσαι, c'est-à-dire affranchir, délivrer, sans que le mode de délivrance soit stipulé. Mais cette remarque ne suffit pas, car Jésus parlait en araméen, et il est certain que pour bien comprendre ici le mot rançon, il faudrait savoir de quel terme il s'est servi dans la langue araméenne. En général, on ne peut faire une saine exégèse des paroles importantes de Jésus, qu'après les avoir traduites en araméen, et avoir cherché à retrouver la phrase originale telle qu'elle est sortie de sa bouche, et avant la traduction grecque des disciples. Pour le passage qui nous occupe, la question est difficile à résoudre. Jésus avait plusieurs mots à sa disposition. Si l'on était sûr que λύτρον représentait dans la pensée de Jésus le *kopher* de la législation sacerdotale (appliqué au sacrifice), on pourrait présenter une autre interprétation que « rançon » ; car le sacrifice hébreu n'a jamais été une rançon. Mais 1° λύτρον représente dans les LXX bien d'autres mots encore que *kopher*, par exemple des dérivés d'un verbe qui signifie : *racheter* (Lev. 19 : 20. Exode 21 : 30) ou il sert à traduire le mot *prix* (Esaïe 45 : 13) — 2° *Kopher*, dans les passages

mort, Jésus, en instituant la Sainte Cène, dira

anciens de l'Ancien Testament, désigne l'amende en argent payée par le meurtrier à la famille de la victime. Dans ce sens, il est bien une rançon, un rachat (Exode 21 : 30; cf Nombres 35 : 31, 32). 3° Jésus parlait araméen et l'araméen, à côté du mot qui correspond à *kopher*, a d'autres termes servant à rendre le grec λύτρον ; par exemple, pour le passage qui nous occupe (Matth. 20 : 28. Marc 10 : 45), la Peschito se sert d'un mot dont la racine signifie sauver et aussi racheter. — Admettons, malgré ces incertitudes, que Jésus s'est servi d'un mot signifiant bien rançon; dans ce cas, nous affirmons qu'il ne peut être question dans sa pensée d'une rançon à payer à Dieu. Jamais Jésus n'a représenté Dieu comme un créancier demandant à être payé, et encore moins comme un maître exigeant une rançon pour délivrer ses esclaves ou ses prisonniers. Jésus a toujours enseigné que Dieu est un Père, pardonnant à ses enfants, sans rien exiger d'autre que leur propre pardon à leurs frères. Il a considéré le péché comme une dette contractée envers Dieu ; il l'appelle, en propres termes, une dette, et il a toujours déclaré que Dieu nous remet cette dette tout entière. Il ne nous demande qu'une chose : pardonner nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés. Que le lecteur veuille bien chercher les passages suivants : Matth. 6 : 12 et 14; 18 : 35. Luc 11 : 4. Marc 11 : 25. Luc 6 : 37, etc., etc., et surtout lire la parabole du serviteur impitoyable (Matth. 18 : 24 et suiv.) et il verra qu'il n'est peut-être pas un enseignement que Jésus ait donné plus constamment, plus clairement, sur

que son sang qui va être versé est « le sang de la nouvelle alliance, répandu en faveur de plusieurs, pour la rémission des péchés (1) ». En parlant ainsi, il fera allusion à un passage de la Loi (2). Moïse, après avoir donné la Loi au peuple, l'aspergea de sang en disant : « C'est le

lequel il ait davantage insisté que sur celui-là. La rançon dont il parle dans un passage unique ne peut donc être payée à Dieu. Celui-ci remet la dette tout entière ; il fait grâce ; il n'exige aucune rançon. — On ne saurait, d'ailleurs, avec un seul passage, condamner tout un enseignement. Quel que soit le sens du mot rançon dans le verset qui nous occupe, il ne saurait infirmer les déclarations très nettes sur la gratuité du pardon du Père dont l'enseignement de Jésus est rempli. Il en est de ce passage comme de la parole aux Pharisiens, où Jésus semble annoncer que le Royaume de Dieu est présent ; elle ne saurait faire que, partout ailleurs, aussi bien à la fin qu'au commencement de son ministère, Jésus ne l'annonce comme à venir. Il en est encore de même de sa réponse aux envoyés de Jean-Baptiste, où il semble accorder à ses miracles une valeur apologétique, quand nous savons pertinemment, par son attitude tout entière, qu'il ne leur en accordait aucune.

(1) Matth. 26 : 28. Marc 14 : 24. Luc 22 : 19, 20. 1re Ep. aux Cor. 11 : 25. Nous étudierons ce passage en détail dans notre troisième volume.

(2) Exode, ch. 24.

sang de l'alliance que Dieu a faite avec vous. » Jésus a donc solennellement affirmé à ses apôtres qu'il versait son sang pour établir une nouvelle alliance ; alliance qui remplacerait celle du Sinaï. Il ne nous donne là aucune explication théologique de sa mort, mais il en affirme l'importance.

Jésus, d'ailleurs, n'a jamais considéré sa mort comme un sacrifice au sens lévitique. Il a trouvé son supplice annoncé par les prophètes, mais jamais il n'a dit que sa mort était préfigurée dans le sacrifice de l'agneau, et, en général, dans les sacrifices du Temple.

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que nous ne voyons pas Jésus offrir de sacrifices au Temple, sauf celui de la Pâque, par respect pour une coutume nationale, et pour une fête patriotique qu'il aimait beaucoup. Il a approuvé le Scribe disant qu'aimer Dieu est plus que tous les holocaustes. Nous avons cité, à plusieurs reprises, la parole de Dieu dans Osée : « Je veux la miséricorde et non les sacrifices », car Jésus la répétait souvent et il a entièrement fait sienne cette idée, très répandue de son

temps et venant en droite ligne du chapitre Ier d'Esaïe, que Dieu nous demande avant tout le don de nous-mêmes, et que les rites du Temple avec l'agneau immolé sur l'autel ne sont pas essentiels.

Quand sa résolution de monter à Jérusalem fut prise, Jésus eut hâte de la mettre à exécution. Plusieurs paroles qu'il prononce alors témoignent d'une sainte impatience d'en finir au plus tôt. Veut-il par là rapprocher le moment de la venue du Royaume ? Attend-il quelque chose de nouveau ? Toujours est-il que, comparant sa mort à un sanglant baptême, il se déclare pressé de le recevoir (1). C'est à Jérusalem qu'il le recevra ; il faut qu'il s'y rende au plus vite. « D'un visage ferme, » comme dit saint Luc, il part pour la ville sainte (2). Il quitte le nord de la Galilée, il repasse par Capernaüm, rentre pour quelques jours dans sa maison, — cette maison où il laisse tant de souvenirs, — il revoit sa mère et ses frères qui avaient quitté

(1) Luc 12 : 50.
(2) Luc 9 : 51.

Nazareth et étaient venus s'établir à Capernaüm. Ceux-ci le pressent de faire acte de Messie ; qu'il n'hésite plus ; qu'il aille à Jérusalem ; qu'il y fasse un coup d'éclat. Jésus refuse, et l'abîme qui le sépare des siens se creuse toujours davantage. Un coup d'éclat ! « Un miracle du ciel ! » comme le lui disent souvent les Pharisiens ; ainsi aucun de ses frères et sa mère elle-même ne l'ont pas compris ! Sans doute il fera un coup d'éclat, mais bien différent de celui qu'ils pensent.

Pour lui, arriver en Judée était essentiel ; et il considérait comme important que personne ne se doutât de sa présence en Galilée, à cause d'Hérode. Il part donc incognito de Capernaüm ; il ne devait plus revoir ce village. Il descend, sans être remarqué, la vallée du Jourdain, et refait encore une fois cette route si souvent parcourue et qui longe la frontière orientale de la Samarie. Il avait fait ce trajet pour la première fois à douze ans, et combien souvent dans l'intervalle ! Mais cette fois il ne suit pas immédiatement le chemin jusqu'au bout ; il ne veut pas encore se livrer à ses ennemis. Il a besoin de quelques

jours de liberté, et alors il traverse le fleuve. Sur l'autre rive il est tranquille, c'est la Pérée ; personne ne l'inquiètera.

Mais ce séjour est court, et, vers le milieu de l'automne de l'an 29 (on peut, sans trop de témérité, indiquer cette date), il retraverse le Jourdain, arrive à Jéricho et recommence ouvertement sa vie publique, ne se faisant aucune illusion sur son issue probable. Il paraît à Jérusalem dans les premiers jours d'octobre à la fête des Tabernacles. C'est là que nous le retrouverons dans notre dernier volume.

CHAPITRE XIII

LES NOMS PRIS PAR JÉSUS

CHAPITRE XIII

Les noms pris par Jésus

Pour pénétrer davantage encore dans l'âme de Jésus, nous avons maintenant à étudier les noms qu'il s'est donnés ou laissé donner, et à chercher dans quel sens il les prenait. Fidèle à notre méthode, nous nous bornerons à l'interroger et à relever les faits.

Nous avons montré, dans notre premier volume, que Jésus s'est cru le Messie à partir de son baptême. Pour savoir quel développe-

ment prit sa pensée sur lui-même à dater de ce jour, il faut s'appuyer sur cette base historique : Il se croit le Messie. C'est le point de départ. Il était né au moment même où l'on attendait le Messie, et ce fait, tout extérieur et historique, influa certainement sur sa décision première.

Il y est arrivé peu à peu, et c'est au baptême qu'elle devint définitive. A la tentation, il a repoussé le Messianisme juif populaire, et accomplissant une révolution politique ; c'est par une action toute spirituelle et morale qu'il préparera le Royaume de Dieu. Dernièrement, il a fait un pas de plus : il est le Messie souffrant, persécuté et devant mourir sacrifié. Il faut maintenant chercher quelles conséquences comporte cette affirmation : Je suis le Messie.

Mais un premier point est à établir. Jésus s'est-il fait illusion ? Cette question que nous nous sommes posée dans notre premier volume se présente de nouveau. Renan a dit : Jésus, enivré par le succès, s'est cru le Messie. Il était sain d'esprit au commencement de son ministère, il ne l'était plus à la fin, et son histoire

telle que la raconte Renan est, malgré les ménagements qu'il y apporte, l'histoire de la surexcitation croissante d'un homme qui a commencé par le bon sens, la clairvoyance, la santé morale d'un noble et beau génie, et qui a fini par une exaltation maladive voisine de la démence. Le mot folie n'a pas été écrit par Renan, mais la pensée se trouve exprimée à chaque page. Eh bien, les faits s'opposent à cette explication. Nous l'avons déjà affirmé dans notre premier volume ; ici il faut le démontrer. Cette démonstration est d'autant plus nécessaire que l'erreur en question, qui est l'erreur capitale, fondamentale, on peut presque dire l'unique erreur de la Vie de Jésus de Renan, est répandue partout et reçue comme vérité. Il est convenu dans le monde que Renan a trouvé le mot de la grande énigme et a expliqué Jésus-Christ. Donc, le christianisme est fini ; on ne s'en occupe plus. Or, ce que Renan a trouvé, c'est ceci : Jésus a réussi et ses succès l'ont ébloui, aveuglé, lui ont tourné la tête, et il est devenu le géant sombre, le personnage apocalyptique des derniers jours.

Eh bien, nous ne croyons pas qu'il soit possible, l'histoire à la main, de parler de succès visible dans le ministère de Jésus. Il a été mal compris du peuple et toujours moins compris par lui. Celui-ci n'avait éprouvé pour lui qu'une admiration passagère. Les autorités, les chefs, les théologiens, l'ont tenu pour la plupart en fort petite estime et surtout, si grande qu'ait pu être sa popularité dans les premiers temps, il est historiquement certain qu'elle a été toujours en diminuant. Quand Jésus s'écrie : « Père ! je te rends grâces de ce que tu as caché ces choses aux philosophes et aux savants, et de ce que tu les a révélées aux enfants (1) », il reconnaît que les vérités nouvelles sont cachées aux docteurs. Elles le sont par la décision d'une volonté suprême et mystérieuse.

Et plus tard, au moment de la crise, il garde la foi en lui. S'il avait été à la merci d'un succès ou d'un insuccès, guidé par la fatalité extérieure, il aurait abandonné la partie ; et c'est le contraire qu'il a fait. C'est à l'heure

(1) Matth. 11 : 25.

de l'insuccès, c'est au moment où le peuple l'abandonne, qu'il se déclare le Messie avec une assurance, une décision, une certitude plus grande que jamais. Nous avons signalé la force d'âme, la foi, le courage avec les quels, au milieu de la crise, il affirme sa messianité. C'est à ce moment, nous l'avons montré, qu'il aurait dû se dire : Je me suis trompé ; j'ai perdu la partie ; les temps du Messie ne sont pas encore venus, et c'est, au contraire, alors qu'il donne une forme plus précise à son œuvre. C'est un événement extérieur, c'est la nécessité de sa mort violente qui a donné naissance à cette conviction intime : Je suis toujours plus certain, je le suis plus que jamais d'être le Messie; et il affirme, en même temps, que tout lui a été remis par le Père (1).

Nous avons donc ici une base historique solide pour connaître la pensée de Jésus sur lui-même. Il a le sentiment profond, invincible, tout-puissant de sa vocation spéciale. Il est assuré que le futur fondateur du Royaume est déjà présent

(1) Matth. 11 : 27.

dans le monde ; et, qu'on veuille bien le remarquer, ce n'est pas seulement de la force d'âme qu'il montre, le courage du malheureux dans l'adversité (car pour lui il n'y a pas d'adversité dans la prévision de sa mort ; puisqu'elle est voulue par le Père, elle est bonne et essentielle à l'œuvre messianique), ce n'est donc pas seulement du courage qu'il montre, mais la certitude d'être le personnage extraordinaire attendu par son peuple, et, en même temps, fort différent de lui puisqu'il doit mourir de mort violente ; sa conscience, qu'on ne peut séparer de sa communion avec le Père, lui révèle ainsi ce qu'il est et ce que doit être son œuvre.

Tout en affirmant qu'il est le Messie et en acceptant le mot de Pierre : « Tu es le Christ ! » Jésus ne se donne pas lui-même ce nom, mais celui de Fils de l'homme.

Il l'a pris dès le début de son ministère, et cette appellation nous aide beaucoup à connaître sa pensée sur lui-même. Jésus y attachait une extrême importance ; il se donnait ce nom sans cesse, il le préférait à tout autre et il était

seul à l'aimer ainsi. Ses apôtres ne l'ont pas admis. Jamais, à une seule exception près (1), aucun de ses disciples ne le lui a donné ; il est probable qu'ils ne le comprenaient pas. Ce nom avait, en effet, quelque chose d'énigmatique.

Pour en saisir le vrai sens, restons sur le terrain des faits. Ce nom, quand Jésus le prit, avait derrière lui un assez long passé et une véritable histoire.

Il faut raconter cette histoire.

Les prophètes, Ezéchiel, par exemple, s'en étaient servis pour se désigner eux-mêmes. C'était un terme d'humilité. En le prenant, le prophète tenait à bien stipuler qu'il n'était qu'un homme, quoiqu'il fût chargé d'une Révélation divine. Donc, du temps des prophètes, ce nom n'impliquait nullement la dignité messianique ; il était seulement la preuve qu'on apportait une Révélation supérieure.

Daniel, venu ensuite, avait donné au terme Fils de l'homme un tout autre sens. Ce prophète déclare (2) qu'après les quatre empires repré-

(1) Actes 7 : 56.
(2) 7 : 13.

sentés par les quatre animaux, paraîtra le Royaume messianique représenté par un *Fils d'homme*. L'Ancien des jours confère à un être, semblable à un fils d'homme, le pouvoir de juger le monde et de le gouverner éternellement (1). Ce détail a une importance capitale; cette phrase de Daniel frappa les esprits au point que, au temps de Jésus, le nom de Fils de l'homme était devenu synonyme de Messie, considéré comme devant juger le monde et régner sur la société nouvelle, qui était imminente. Les preuves de ce que nous affirmons là sont abondantes (2), et Jésus a si bien connu tous les passages d'Enoch sur ce sujet et toute la théologie de son temps que, devant le Sanhédrin, il s'est appelé le Fils de l'homme dans les termes mêmes de Daniel.

Il n'y a donc aucun doute à avoir sur la

(1) *Id.* et 8 : 15. 10 : 16.

(2) Enoch 46 : 1, 2, 3. 48 : 2, 3. 62 : 9, 14. 70 : 1. Cf. Matth 10 : 23. 13 : 41. 16 : 27-28. 19 : 28. 24 : 27, 30, 37, 39, 44. 25 : 31. 26 : 64. Marc 13 : 26. 14 : 62. Luc 12 : 40. 17 : 24, 26, 30. 21 : 27, 36. 22 : 69. Actes 7 : 55 et 56. Jean 5 : 27. Apoc. 1 : 13. 14 : 14.

signification que Jésus donnait à ce nom. Il acceptait le changement de sens que lui avait donné Daniel, ce que faisaient d'ailleurs tous les théologiens de son temps.

Mais, le peuple ne le faisait pas, et le nouveau sens du nom de Fils de l'homme lui était resté inconnu. Il continuait à le prendre dans le sens que lui avait donné Ezéchiel et qui était le plus simple. Fils de l'homme était pour lui ce qu'il était dans toutes les langues sémitiques et surtout en araméen, un pur et simple synonyme du mot homme. Dans toutes ces langues, en effet, le sens du mot *fils* et de la tournure : *fils de* est extrêmement large (1). Le fils de l'homme n'était donc pas le Messie pour le peuple; mais un prophète, un Révélateur. On comprend alors que les apôtres n'aient jamais saisi le sens messianique

(1) Fils du diable se trouve Matth. 13 : 38. Actes 13 : 10.
Fils de ce monde. Luc 20 : 34.
Fils de lumière Luc 16 : 8. Jean 12 : 36.
Fils de la résurrection Luc 20 : 36.
Fils du Royaume Matth. 8 : 12. 13 : 38.
Fils de l'époux Matth. 9 : 15. Marc 2 : 19. Luc 5 : 34.
Fils de la géhenne Matth. 23 : 15.
Fils de la paix Luc 10 :6.

de ce nom. En le prenant, Jésus, qui savait l'ignorance du peuple, entendait bien, tout en se donnant un titre messianique et se désignant comme le Messie, voiler, aux yeux des ignorants, la signification véritable du mot. Aussi a-t-il pu demander : « Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme? (1) » Le nom pouvait se prendre dans deux sens, et Jésus, qui le savait fort bien, suivait sa méthode ordinaire : ne pas abolir, accomplir. Prendre un nom connu, traditionnel, et le tranformer, en faire quelque chose d'original et de nouveau pour presque tout le monde.

Le Fils de l'homme est donc, dans la pensée de Jésus : 1° le Messie, car les Rabbins, dans leurs écoles et les Apocalypses inconnues du peuple lui donnaient ce nom. 2° Un simple homme chargé d'une révélation divine, un prophète. Jésus l'emploie dans les deux sens. Il est le Fils de l'homme, Messie glorieux et triomphant, dans les prédictions eschatologiques, et il est le Fils de l'homme, humble et pauvre, qui n'a pas un

(1) Matth. 16 : 14.

lieu où reposer sa tête dans ses discours au peuple. Ce nom répondait donc à un procédé que Jésus aimait et qu'il a mis en œuvre dans les paraboles : éveiller l'attention, forcer les consciences sérieuses à se poser un point d'interrogation. Ce nom le révélait et le cachait tout ensemble. Il ne disait pas tout et c'est bien ce qu'il voulait au début : sans se proclamer ouvertement le Messie, faire l'œuvre du Messie et laisser les hommes deviner et le reconnaître.

Le peuple lui donna le nom de Fils de David, mais jamais les apôtres ; et lui-même ne le prit pas. C'était cependant un des noms du Messie, d'après les idées courantes depuis la fin des Asmonéens. Il était admis par tout le monde que le Vengeur attendu descendrait de David et naîtrait à Bethléem. Saint Paul, par exemple, était convaincu que Jésus avait été de la race de David selon la chair (1). Croire que Jésus était le Messie, c'était croire qu'il descendait de David ; l'un n'allait pas sans l'autre, et les deux

(1) Romains 1 : 3

mots Messie et Fils de David étaient synonymes.

Jésus cependant ne prit pas lui-même le nom de Fils de David ; il se le laissa donner. Il y a là une nuance. Il acceptait certainement sa descendance davidique, puisqu'il ne l'a jamais niée ni contestée ; mais il préférait ne pas prendre officiellement le nom de Fils de David. Il est probable qu'il voulait bien établir par là, que son règne à venir n'aurait rien de commun avec celui d'un roi semblable à David, qui aurait des armées et exercerait une puissance militaire.

Il y avait d'ailleurs beaucoup de choses que Jésus ne repoussait pas, sans cependant les adopter, et qu'il laissait faire. Ainsi, il avait laissé ses disciples baptiser du baptême de Jean, à un moment où il se détachait de Jean et ne baptisait plus lui-même. De même, il y avait de son temps bien des idées, des opinions qu'il n'avait aucun motif de rejeter, car elles n'étaient ni fausses ni erronées en elles-mêmes, elles ne renfermaient rien de condamnable, et que cependant il ne prêchait pas et ne faisait pas siennes.

Les noms de Messie, Christ, Fils de l'homme,

Fils de David nous disent-ils tout ce que Jésus a pensé sur lui-même ? Nullement ; ils doivent servir de base ; ils sont un point de départ; mais il y eut un progrès. Sur cette base, Jésus a édifié une notion de sa personne plus complète et qu'il a résumée dans un autre nom, celui de Fils de Dieu (1).

En prenant le nom de Fils de l'homme, Jésus se donnait un titre historique, mais ne se définissait pas entièrement. Il revendiquait ce titre, uniquement pour montrer qu'il apportait les biens messianiques promis et pour rappeler sa qualité de Juge ; mais en outre il a instruit ses apôtres sur sa personne. Il leur a souvent expliqué qui il était, et dans ces entretiens intimes, où il insistait moins sur son titre de Messie que sur ses relations avec son Père, il prenait le nom de Fils de Dieu.

Pour comprendre dans la mesure où cela nous est possible, ce que signifie ce nom, il faut se rappeler que Jésus exerçait un grand ascendant sur ses disciples. Il les avait conquis par

(1) Matth. 11 : 27-30.

une supériorité qui s'imposait ; c'était une grandeur morale, un charme si l'on veut, mais un charme d'une nature singulièrement élevée. Il lui avait suffi de leur dire : Suivez-moi, pour qu'ils le suivissent. Ils l'admiraient, l'aimaient, étaient entraînés, subjugués, enthousiasmés. Jésus a pris soin de maintenir cette impression première. Il a développé cet attachement ; il a fait davantage, il a eu avec ses apôtres des conversations particulières sur ce sujet : sa personne. Il a cherché à les convaincre de sa communion parfaite avec le Père, et c'est alors qu'il se donnait le nom de Fils de Dieu. Il était essentiel, en effet, qu'ils crussent en sa parole comme en la Parole de Dieu lui-même ; et, s'ils se donnèrent à lui, c'est parce qu'ils étaient convaincus qu'il était la Révélation de Dieu, que les destinées du Royaume lui étaient confiées ; en un mot parce qu'ils croyaient en sa personne.

Nous trouvons dans un des passages les plus authentiques des Evangiles, dans un passage tiré du recueil primitif des discours de Jésus, fait par l'apôtre Matthieu, ces paroles : « Tout m'a été confié par mon Père, et personne ne connaît le Fils

excepté le Père, et personne ne connaît le Père excepté le Fils et celui à qui il plaît au Fils de le révéler (1). » Nous surprenons là ce que Jésus disait à ses apôtres dans ses entretiens particuliers. Il a fait l'expérience de l'aveuglement des sages, des docteurs, des savants, il vient de rendre grâces à Dieu de ce qu'il a révélé les choses divines aux enfants et aux humbles ; c'est lui, le Fils, qui fait connaître le Père aux petits de ce monde, et le Père l'a chargé de cette œuvre, qui est l'œuvre de la préparation de la venue du Royaume. Pour cela, il lui a tout remis et personne que Dieu ne connaît vraiment le fond de la pensée de Jésus ; et il ajoute : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et c'est moi qui vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du soulagement pour vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger (2). »

L'extraordinaire douceur de ces paroles n'est

(1) Matth. 11 : 25 et 26.
(2) Matth. 11 : 28 ,29, 30.

égalée que par leur incroyable assurance. Nous ne pouvons ni ne devons les dépasser. Nous ne saurions rien penser d'autre de Jésus que ce qu'il a pensé lui-même, et ce qu'il a pensé nous ne le savons qu'en partie. Acceptons cette ignorance ; Dieu n'a pas permis que nous en sussions davantage, et bien osés sont les constructeurs de théorie dogmatique qui bâtissent sur une base aussi insuffisante. Il faut leur rappeler cette parole : « Nul ne connaît le Fils que le Père, et personne ne connaît le Père que le Fils et celui auquel le Fils voudra bien le révéler. » Donc, personne ne connaît Dieu que Jésus et celui qui croira en lui et trouvera Dieu par lui ; et quant au Fils lui-même, nul ne le connaît que le Père. Ainsi, plus nous vivons près de Jésus-Christ, plus nous vivons près de Dieu. N'en demandons pas davantage, et, au nom de cette parole, n'hésitons pas à appeler téméraires ceux qui formulent et précisent. C'est la grande erreur du quatrième siècle d'avoir oublié ce passage.

Jésus est le Fils de Dieu, mais il semble ne jamais avoir abordé l'idée qu'il pût être

une incarnation de Dieu (1). Les Juifs le calomniaient quand ils prétendaient qu'il se faisait l'égal de Dieu (2), et il est certain que ces expressions appliquées à son supplice : le sang de Dieu, la mort de Dieu, lui eussent fait horreur. Il est moindre que son Père (3), le Père ne lui a pas tout révélé (4). S'il est Fils de Dieu dans un sens spécial, il l'est aussi comme tous les hommes le sont ou peuvent le devenir (5). Aller plus loin, nous ne le pouvons sans entrer dans le domaine de la dogmatique, et nous nous en tenons au terme de filialité divine. Déjà, pendant les dix-huit années de sa préparation à Nazareth, c'est dans sa conscience de Fils de Dieu que Jésus a trouvé la force et la joie de son âme, et c'est parce qu'il se sent le Fils de Dieu

(1) Matth. 19 : 17. Marc 10 : 18. Luc 18 : 19.

(2) Jean 5 : 18 et suiv. 10 : 33 et suiv.

(3) Jean 14 : 28.

(4) Marc 13 : 32.

(5) Matth. 5 : 9, 45. Luc 6 : 35; 20 : 36. Jean 1 : 12-13; 10 : 34 et 35. Cf. Actes 17 : 28 et 29. Romains 8 : 14, 19, 21; 9 : 26. 2e Ep. aux Cor. 6 : 18. Galates 3 : 26 et Ancien Testament Deut. 14 : 1. Sapience 2 : 13, 18. Tous les ressuscités seront fils de Dieu (Luc 20 : 36).

qu'il est convaincu d'apporter une nouvelle alliance ; c'est parce qu'il se sent le Fils de Dieu, qu'aux jours de la tentation, il transforme la notion du Messie et celle de la préparation au Royaume messianique ; et, sur cette filialité divine, nous l'avons montré, il élève l'idée du salut.

Il est Fils de Dieu dans un sens spécial, car il dit *mon* Père, *votre* Père, mais jamais *notre* Père en commun avec ses disciples. Il se sépare du reste de l'humanité ; mais ce n'est qu'une apparence, car son but est d'élever l'humanité jusqu'à lui, de créer parmi les hommes et au-dedans d'eux le rapport normal avec Dieu que le péché a détruit. Pour cela il prêche le Père ; il révèle le Père ; il faut que l'humanité connaisse Dieu comme Père ; il faut qu'il éveille le sentiment de la filialité divine, alors le Royaume viendra.

CHAPITRE XIV

LES EXIGENCES DE JÉSUS

CHAPITRE XIV

Les Exigences de Jésus

Etudier les noms que Jésus a pris ne suffit pas encore.

Au moment de sa vie où nous sommes arrivés, à cette heure où il monte à Jérusalem, où sa mort prochaine lui apparaît, il faut entendre les paroles qu'il prononce sur lui-même ; ces paroles sont d'une exigence telle que toute explication, tout développement ne peuvent qu'en affaiblir la portée.

Elles sont inouïes et d'un caractère absolu. On doit le suivre, l'aimer, le servir, croire en lui et se donner à lui parce que lui se donne le premier, et qu'il n'apporte pas une doctrine nouvelle, mais une personne, la sienne. On doit n'exister que pour lui, n'aimer que lui, ne lui préférer aucun être (1).

Les réponses qu'il adresse à ceux qui veulent le suivre sont aussi nettes et entières (2). Dès qu'il s'agit de lui, de ce qu'on lui doit, de ce à quoi ses disciples sont tenus à cause de lui, il ignore les demi-mesures et les à-peu-près. Il demande tout, il veut tout. Le renoncement doit être complet (3), « tout ce que l'on a »; aucune restriction. Il faut fuir tout ce qui attache à la terre, et ses images sont d'une effrayante énergie : couper la main, arracher l'œil qui font tomber dans le péché (4).

On peut s'imposer aussi le renoncement au

(1) Matth. 10 : 37-39 ; 16 : 24-25. Luc 9 : 23-25 ; 14 : 26-27 ; Jean 12 : 26.

(2) Matth. 8 : 21, 22. Luc 9 : 59-62.

(3) Luc 14 : 33.

(4) Matth. 18 : 8 et 9. Marc 9 : 43 et suiv.

mariage; mais il ne le demande pas absolument (1). En tout cas, il exige un renoncement total à la propriété, à la famille, et la rupture de tous les liens du sang (2). Ses disciples ne doivent avoir aucune provision de route, pas de vêtement de rechange, pas même une besace. Ils vivront d'aumônes (3). Ils ne doivent pas préparer leur défense devant leurs Juges; le Peraklit les inspirera et sera leur guide à travers le monde (4). Ils seront haïs, persécutés, « des agneaux au milieu des loups », mais qu'ils ne craignent rien ; ils sont « de plus de valeur que bien des passereaux » (5). Il reconnaîtra devant son Père ceux qui l'auront confessé devant les hommes et il reniera ceux qui l'auront renié,

(1) Matth. 19 : 10 et suiv.

(2) Luc 18 : 29 et 30. Matth. 10 : 37 et suiv.; Luc 14 : 26 et 27.

(3) Matth. 10 : 8 et suiv.; Marc 6 : 8 et suiv.; Luc 9 : 3 et suiv.; 10 : 1 et suiv. Cf Midrash Jalkout *sur Deutér.* Sur. 824.

(4) Matth. 10 : 20. Luc 21 : 14 et suiv.; Marc : 13 : 11; Jean 14 : 16 et suiv.; 15 : 26; 16 : 7-13.

(5) Matth. 10 : 24-31. Luc 12 : 4-7; 21 : 17. Jean 15 : 18 et suiv.; 17 : 14.

quand il viendra entouré de sa gloire (1), et ce sera bientôt, car il termine en déclarant qu'ils n'auront pas achevé de faire le tour des villes d'Israël que le Fils de l'homme paraîtra.

En effet, pour bien comprendre ces paroles par lesquelles Jésus exige le renoncement à tous les biens terrestres (2) et à la famille même, il faut se rappeler que, en ce temps-là, chacun était persuadé que la fin du monde était prochaine. On ne se posait même pas la question de l'époque, personne ne se demandait quand elle viendrait, car elle devait se produire à brève échéance. C'était un fait admis, reconnu, hors de toute contestation. Un Juif d'alors disait : La fin de toutes choses est proche, exactement comme nous affirmons que le soleil se lèvera demain, et il ne pouvait venir à l'idée de personne que le monde durerait, peut-être, pendant de longs siècles encore.

Jésus, d'ordinaire, ne condamne les biens de ce monde que s'ils nuisent à l'accomplissement

(1) Matth. 10 : 32 et 33. Marc 8 : 38. Luc 9 : 26 ; 12 : 8 et 9.
(2) Luc 14 : 26 et suiv.

des devoirs du chrétien. Il lui arrive de ne pas les blâmer d'une manière absolue, mais seulement s'ils font tomber dans le péché (1). Mais il lui arrive aussi de dire que les biens de la terre nuisent toujours, qu'ils sont toujours une cause de chute ou de péché (2). Ces préceptes ne peuvent être pris au pied de la lettre que par des personnes qui pensent que le monde va périr. Pourrait-on autrement mettre littéralement en pratique de telles paroles, rompre les liens de famille, donner tous ses biens aux pauvres, renoncer à tout ce que l'on possède ? Il s'est trouvé des saints pour le dire et pour essayer de le faire. Ils se sont trompés. Et cependant, est-ce que l'homme parfait ne serait pas celui qui conformerait exactement sa vie aux préceptes du Christ et qui répondrait à toutes ses exigences ? Certainement ; aussi voyons-nous qu'un progrès moral immense, prodigieux, a été fait par l'humanité chrétienne depuis Jésus-Christ, et qu'elle le doit à son Evangile et particulièrement à ces paroles abso-

(1) Marc 9 : 43 *et parall.*
(2) Luc 14 : 25 et suiv. est formel.

lues. Ce sont ces préceptes, plaçant sous nos yeux l'idéal, qui ont amené ce progrès. Jésus a dit : Voilà le but ; il a fait appel à la puissance de la volonté ; il a montré qu'il y a en l'homme des forces divines dont le pouvoir est sans limites.

Et puis, quand il donnait ces préceptes, il se les appliquait à lui-même et il avait déjà fait le sacrifice de sa vie. En les donnant et en pensant à sa mort, il regardait au delà ; il prophétisait l'avenir et voyait avec une clarté magnifique l'effroyable tempête qu'il allait déchaîner. Il va jeter le glaive ; trois contre deux ; deux contre trois (1).

C'est ainsi que Jésus en est arrivé peu à peu à faire les affirmations les plus élevées sur lui-même, sur son œuvre, sur l'avenir, sur le triomphe final de la justice et de sa propre personne. Son Père lui a donné même le pouvoir de changer le sabbat (2). La foi peut tout (3), et

(1) Matth. 10 : 34-36. Luc 12 : 51-53. Cf. Mich. 7 : 6. Voir aussi Jean 16 : 2 ; 15 : 18-20.

(2) Matth. 12 : 8. Luc 6 : 5.

(3) Matth. 17 : 19 et suiv. Luc 17 : 6.

à quiconque croira et priera, la nature obéira comme à lui.

Cependant il n'a jamais prétendu avoir créé le monde ni le gouverner aujourd'hui ; ses prétentions les plus élevées restent toutes messianiques ; un jour, il jugera le monde et le renouvellera. Présider les assises finales où comparaîtra l'humanité entière, voilà son rôle.

Mais qu'on veuille bien remarquer tout ce que comporte une telle affirmation. Nous touchons au sommet. Jésus est convaincu que tous ceux qui croiront en lui trouveront l'entière satisfaction de leurs besoins religieux ; et il faut placer ici ses paroles sur lui-même dans le quatrième Evangile, quoiqu'elles aient subi, en revêtant la forme johannique, une déformation évidente. Jean, l'inspirateur, et, au fond, le véritable auteur de ce livre, nous montre le Christ révélant progressivement sa personne. N'est-ce pas un souvenir authentique du procédé que le Maître avait suivi avec ses disciples ? Il lui fait prononcer des paroles qu'il n'a peut-être pas toujours matériellement prononcées, mais que, dans sa conviction, il aurait pu prononcer, et qui ne faisaient

qu'exprimer ce qu'il était. En cela, saint Jean ne se trompait pas. Le Christ du quatrième Evangile ne dépasse en rien celui que les Synoptiques nous font deviner. Il nous aide à l'apercevoir. Jésus est bien celui qui est « le chemin, la vérité et la vie. » « Celui qui l'a vu a vu le Père » (1).

Voilà donc ce qu'il pense de lui-même à l'heure où l'opposition qu'on lui montre est la plus violente. On se tourne contre lui et bientôt on le mettra à mort; son œuvre sera interrompue ; sa vie brisée ; ses projets anéantis. Mais il tire des profondeurs de sa conscience et de la certitude de sa filialité divine une conviction nouvelle : Si je meurs de mort violente, ma mort sera le moment essentiel de mon œuvre, le couronnement de la préparation à la venue du Royaume; le salut de mon peuple et des hommes en sortira.

Dans cet ouvrage, où nous ne faisons ni dog-

(1) Jean 14 : 6, 9.

matique ni métaphysique et où nous nous bornons à constater des faits, nous nous trouvons amenés, on le voit, à en constater d'étranges et de tout à fait inexplicables si Jésus n'a pas été un être à part, au-dessus et en dehors de l'humanité telle que nous la connaissons. Nous parlons de ses exigences, il vaudrait mieux dire peut-être : son exigence, car il n'en a qu'une qui renferme toutes les autres, il demande que l'on croie *en* lui.

On dit quelquefois : Jésus demande que l'on croie comme lui, mais il ne demande pas que l'on croie en lui. Eh bien, c'est exactement le contraire qui est vrai. Les faits sont là. Jésus n'a jamais dit : Croyez comme moi, mais : Croyez en moi, et il l'a dit surtout au moment de son histoire où nous sommes arrivés.

Aujourd'hui, parmi les chrétiens, personne ne croit exactement *comme* Jésus. Croirons-nous comme lui, lorsqu'il croit qu'un sourd-muet est possédé du démon ? Jésus a adopté beaucoup d'opinions de son temps, et ces opinions ne sont pas toujours les nôtres. Il n'était pas un théologien ; il n'a jamais fait ni dogma-

tique, ni critique, par la raison très simple que ces sciences-là n'existaient pas à l'époque où il vivait.

Il y a plus ; dans les synagogues et à l'école de Nazareth, il n'avait pas entendu parler de doctrines religieuses qui fussent des vérités à croire. Jamais Jésus ne s'est posé une question comme celle-ci : Telle doctrine est-elle vraie ? et lui-même n'a jamais formulé de dogmes dont il ait dit : Voilà des vérités à admettre ; et il ne s'est jamais posé aucune question critique sur les affirmations religieuses de la synagogue ; car ce qu'on appelle aujourd'hui l'orthodoxie n'existait pas non plus de son temps.

J'entends par l'orthodoxie, l'opinion conforme à un enseignement fixé par l'autorité religieuse, par opposition à l'hérésie, à l'opinion qui s'éloigne de la croyance officielle et reçue, et est en désaccord avec elle. Or, personne ne savait, au temps de Jésus, ce que c'était que d'être orthodoxe ou de ne pas l'être, personne ne s'en enquérait. Ainsi, sur la question la plus importante, la personne du Messie, chacun avait son idée : Il sera un personnage politique,

disait l'un ; il sera exclusivement religieux, disait l'autre. Il restera caché et vivra humblement parmi les hommes, prêchait celui-ci ; il descendra tout à coup du ciel dans sa gloire, prêchait celui-là. Il paraîtra avant ceci ou cela, disait l'un ; non, il paraîtra après, disait l'autre, etc., etc. Exposer, à cet égard, une opinion qui serait définitive et obligatoire, on n'en avait aucune idée, et il en était ainsi de toutes les doctrines. Personne ne songeait à en formuler. Aussi, n'avons-nous pu, dans les chapitres qui précèdent, exposer l'enseignement de Jésus comme une doctrine à croire ; Jésus, d'ailleurs, ne l'a pas voulu.

Cependant, n'y avait-il pas des hérétiques ? Assurément ; ceux qui ne s'adonnaient pas à certaines pratiques. Un Juif pieux *faisait* tout ce que la tradition ordonnait. Aucune négation ne vous rangeait au nombre des hérétiques, mais on était mal vu quand on n'accomplissait pas certains actes, qu'on n'observait pas certains rites auxquels chacun était tenu. Un Sadducéen pouvait tranquillement nier l'existence des anges, des esprits et du monde invisible ; s'il

offrait les sacrifices voulus, s'il récitait le Schema, s'il observait le Sabbat, il était un Juif sans reproche, et il était certainement beaucoup plus grave de manger de la viande de porc que de nier la résurrection des morts. Les actes étaient plus importants que les idées.

Jamais aucun Pharisien n'a reproché à Jésus ses idées religieuses ; car, encore une fois, il n'y avait pas d'idées religieuses hérétiques, et on l'a toujours laissé prêcher exactement tout ce qu'il voulait. Mais on lui a reproché de violer le Sabbat ; cette violation a été le grand et perpétuel grief de ses adversaires. Un Juif passait pour pieux lorsque, chaque année, il allait offrir l'agneau pascal, comme le catholique pratiquant qui ne manque pas, chaque année, de « faire ses Pâques ».

Eh bien, ces pratiques, Jésus, sans les rejeter précisément, a déclaré qu'elles n'avaient de valeur que par le sentiment du cœur, la foi intime qui doit les accompagner ; et quant à ses propres idées religieuses, il n'a jamais dit : admettez-les.

Dans ce chapitre où nous parlons de ce qu'il exige, il faut donc dire aussi ce qu'il n'exige pas.

Rappelons quelques-unes des croyances religieuses de Jésus : nous verrons qu'elles renferment à côté de vérités impérissables et éternelles, des éléments caducs et qui devaient disparaître. Ceux-ci comme celles-là lui venaient du passé.

Son Dieu est le Dieu de son peuple ; sans doute, il a une telle expérience de la paternité de Dieu, il la sent si profondément et si intimement, il l'affirme avec tant de force qu'on peut dire qu'il la donne au monde le premier; il n'en est pas moins certain qu'il ne l'a pas créée et que l'Ancien Testament lui enseignait la paternité de Dieu (1).

Il en est de même des notions de péché et de sainteté. L'Ancien Testament les enseignait à chacune de ses pages.

Ces deux notions sont toutes hébraïques. Mais on peut dire que Jésus les a renouvelées et, comme nous l'avons montré dans notre premier volume, à son apparition se rattache

(1) Voir par ex. le Psaume 103 en entier, et surtout le verset 13, et les Psaumes *passim*.

étroitement la notion du péché. Pour lui, le mal l'emporte sur le bien. Sa génération est tout entière mauvaise (1). Celui qui s'éloigne de Dieu est mort et perdu (2). Le péché est une dette contractée envers Dieu (3), et nous ne pouvons nous acquitter (4). Le pécheur est un débiteur. Le siège du mal c'est le cœur (5). Jésus ne parle pas du péché originel et ne suppose rien d'inné. Il dit que le péché vient du Diable et de ses suggestions. Le Diable sème l'ivraie (6). En outre, le mal vient de nous, de nos convoitises ; l'œil, le pied, la main, peuvent faire tomber dans le péché (7).

Jésus croit aux démons comme ses contemporains. Le Diable est très puissant, car ce monde est son Royaume (8); cependant il ne prévaudra

(1) Matth. 7 : 11 ; 12 : 39 et suiv. ; 16 : 4. Luc 9 : 41.
(2) Luc 15 : 24, 32.
(3) Matth. 6 : 12. Voir le texte grec.
(4) Matth. 18 : 25 et suiv. Luc 7 : 41 et 42.
(5) Matth. 15 : 17-20 ; 26 : 41. Marc 7 : 21 et suiv.
(6) Matth. 13 : 19, 25, 38 et suiv. Luc 22 : 31. Jean 8 : 44.
(7) Matth. 5 : 30; 18 : 8. Marc 9 : 43.
(8) Matth. 12 : 26.

pas : c'est le Royaume de Dieu qui viendra. Les tentations au mal viennent de Satan, et dire à Dieu : « Ne nous induis pas en tentation, mais préserve nous du Malin » signifie : préserve-nous des situations où le Diable pourrait avoir prise sur nous. Il arrive à Jésus de tancer les démons parce qu'ils le reconnaissent (1). Cela veut dire que les démons, étant des puissances du monde invisible, savent tout et, entre autres, reconnaissent immédiatement le Messie sous la forme humble qu'il a choisie. Sur les anges aussi Jésus parait n'avoir jamais rien dit d'original. Il en parle toujours au pluriel. Ils seront les serviteurs du Fils de l'homme au Jugement dernier (2). Ils feront la grande séparation des hommes en deux parts (3). Les enfants ont des anges gardiens dans le ciel (4). Les anges ne savent pas tout (5). Le diable a aussi ses anges

(1) Marc 1 : 25. Luc 4 : 35; 41; etc.

(2) Matth. 13 : 39; 41 et 49.

(3) Matth. 16 : 27; 24 : 31; 25 : 31. Marc 8 : 38. Luc 16 : 22.

(4) Matth. 18 : 10.

(5) Marc 13 : 32.

qui sont les démons (1). On sera dans le ciel avec les anges (2).

Jésus a donc été un homme de son temps ; et il a partagé les croyances de son temps. Sur les anges, sur les démons, sur l'authenticité de la Loi, sur la date de la fin du monde, il a pu croire, il a cru certainement ce que croyaient les Juifs de son siècle, mais il ne nous dit nulle part que pour être chrétien, il faille croire tout cela.

Pour être son disciple, il faut, encore une fois, le suivre, vivre de sa vie, entrer en communion avec lui, ce qui est fort différent.

Remarquons aussi que jamais Jésus ne donne de commandements qui seraient les siens et qui doivent remplacer les ordonnances de la Loi. Il se borne à prescrire les commandements de l'Ancien Testament (3).

C'est qu'il ne nous donne pas plus de devoirs à apprendre que de doctrines à croire. Il enseigne

(1) Matth. 25 : 41.

(2) Marc 12 : 25.

(3) Matth. 5 : 19 ; 15 : 4 ; 19 : 17 et suiv. et *parall.* Luc 10 : 25 et suiv. Jean 14 : 15, 21 ; 15 : 12 et suiv.

simplement que quiconque est pénétré de l'esprit de l'Evangile pratique l'Evangile. Aimer Dieu, voilà le grand moyen de changer la direction de sa vie. Aussi, l'oraison dominicale commence-t-elle par la sanctification du nom de Dieu. Et pour aimer Dieu, il faut l'aimer, lui Jésus, et croire en lui, Jésus.

La confiance en lui qu'il exige, repose sur la conscience de sa perfection morale ; conscience d'autant plus remarquable qu'elle apparaît dans un monde moralement peu développé. Rien n'indique un progrès général de la morale juive au premier siècle. A cet égard, Jésus ne se rattache pas au passé; lui, qui y tient par tant de liens de toute nature, n'y tient pas par ce lien-là; Il n'est à aucun degré le dernier terme d'une évolution et d'un progrès moral de son peuple ; et c'est pleinement convaincu de sa supériorité morale, de sa sainteté parfaite, qu'il demande aux siens de le suivre.

Ainsi, Jésus ne nous a pas apporté de listes de croyances à admettre et de dogmes à signer. Mais il nous a dit ce que nous devons *faire* pour être ses disciples.

Il est très remarquable qu'il est fidèle à l'esprit juif, en ne donnant pas à ses disciples des idées à admettre, mais des actes à accomplir.

On comprend donc l'erreur des personnes qui croient que pour fixer la doctrine chrétienne, il faut commencer par exposer exactement la pensée de Jésus-Christ. Elles se figurent que Jésus nous a apporté des doctrines à croire qui doivent être pour nous une autorité extérieure, un Canon. Certains protestants sont disposés à dire : Les paroles de Jésus-Christ, voilà notre Bible, notre autorité infaillible, à l'inspiration plénière de laquelle nous croyons. Nous nous taillons notre Bible dans la Bible, et l'enseignement de Jésus-Christ est pour nous ce qu'était pour les théopneustes d'autrefois la Bible entière (1).

Eh bien non ! car Jésus ne demande aux siens que de croire en lui, de le suivre, de s'aimer les

(1) Je pars de la supposition que les paroles de Jésus-Christ sont toutes authentiques, ce qu'il faudrait d'abord démontrer.

uns les autres, de porter leur croix après lui, d'avoir confiance en lui ; et c'est une grave erreur que de se figurer Jésus nous donnant une doctrine indépendante de sa personne et nous apportant un système logique et complet. Jamais il ne formule de vérités abstraites qu'il faut admettre par une opération intellectuelle. Il ne demande point de croyances, mais la confiance en lui, et, par cette confiance, il créera dans les âmes une vie nouvelle, une vie religieuse et morale, la communion avec Dieu.

Nous qui repoussons la notion d'autorité extérieure de la Bible et qui disons : « C'est à Jésus-Christ qu'il faut aller » est-ce que nous remplaçons l'autorité de la Bible par l'autorité de Jésus-Christ ? Sans doute. Seulement, il faut bien s'entendre sur ces mots : l'autorité de Jésus-Christ. La seule manière de les comprendre est de se demander ce que Jésus lui-même a voulu que nous entendissions par son autorité. Or il n'a certainement pas entendu autre chose par là que la confiance en lui. L'autorité des autres est faite de la confiance qu'ils nous inspirent. Elle ne peut être faite d'autre

chose à moins d'être l'autorité de la force matérielle qui n'est pas ici en question (1).

(1) La religion de Jésus, le christianisme, n'est donc pas un système de vérités religieuses que nous sommes invités à croire. La foi, pensent bien des personnes, n'est autre chose que l'adhésion à un certain nombre de doctrines. C'est là une conception tout intellectuelle qui est celle du catholicisme et dont l'orthodoxie protestante n'a pu encore se défaire. Par suite, croire à l'enseignement de l'Eglise, ce serait être chrétien et c'est en vertu de cette notion toute catholique que les Synodes orthodoxes protestants ne se bornent pas à exposer ce qui est, pour eux, la doctrine chrétienne, (cela, c'est leur devoir), mais exigent qu'on adhère à la confession de foi qu'ils ont rédigée. Comme s'ils avaient conscience de l'erreur qu'ils commettent, ils font maintenant ces Symboles aussi courts que possible et les réduisent à un minimum plus ou moins étriqué. Mais, minimum ou non, ils commettent l'erreur : ils confondent la foi avec l'adhésion intellectuelle à des vérités toutes faites, formulées par l'Eglise ou par les représentants de l'Eglise. Or, s'il est une certitude qui ressort avec évidence de tout ce que, dans ce livre, nous avons entendu dire à Jésus, c'est que la foi est un acte de la vie morale, que son objet c'est la personne du Christ, et que, par elle, chacun entre en contact intime avec lui. Chaque chrétien qui a la foi s'approprie le Christ et doit lui rester fidèle, quand même ses conceptions dogmatiques se modifient. Il en résulte que la foi en Jésus-Christ peut vivre, se développer et triompher, quelles que soient les idées dogmatiques.

On nous dira peut être : Peu importe, en effet, les croyances purement intellectuelles de C'est la foi indépendante des croyances, dont on a souri parce qu'on ne savait pas ce que c'était. Or, ce n'est pas nous qui l'avons inventée, c'est Jésus lui-même qui l'a enseignée, et cette notion est d'autant plus certainement historique qu'elle s'accorde avec le milieu juif où il vivait. Nous avons dit que, dans ce milieu, l'idée importait peu. On croyait par l'intelligence ceci ou cela et on ne tenait qu'au rite accompli.

Jésus a, sans doute, transformé cette manière de voir ; il n'a pas tenu au rite ; il a, par exemple, violé le sabbat ; mais il a remplacé le rite par sa propre personne. Il ne tient qu'à une chose, il ne réclame qu'une chose, mais il la réclame avec une exigence entière : c'est qu'on s'attache à lui, qu'on vive et qu'on meure pour lui, qu'on s'unisse à lui par une foi vivante et profonde, par un acte moral qui lie l'être tout entier. Le reste importe peu.

Aussi échappons-nous à l'objection que l'on nous a faite. On nous a dit : « La foi, indépendante des croyances, cela ne signifie rien. Il faut que la foi ait un objet » Sans doute, répondrons-nous, et cet objet c'est la personne de Jésus-Christ. La foi n'est donc pas un sentiment purement subjectif, mais elle est indépendante des croyances historiques pour lesquelles des études seraient nécessaires. Que feraient l'ouvrier, le paysan, l'homme sans culture si, pour avoir la foi qui sauve, il fallait étudier des faits, c'est-à-dire faire des études ? « Un évé-

Jésus. Il ignorait les découvertes scientifiques que nous avons faites et que nous faisons tous les jours ; il ne savait pas l'astronomie moderne ; il n'avait pas non plus nos connaissances théologiques ; mais il avait une opinion sur lui-même ; et quand il demande de croire en lui, veut-il dire par là, croire ce qu'il a pensé sur lui-même ?

Non pas, car les deux notions diffèrent. Un enfant qui croit en son père, qui a confiance en lui, ne croit pas nécessairement ce que son père pense sur lui-même ; et la plupart du temps il ne le sait pas, et peut-être même ne pourrait pas le comprendre. Son père peut se prendre pour un génie et se tromper. L'enfant a tout simplement confiance parce que son père est fort et bon ; son père le garde, lui donne la nourriture de chaque jour, veille sur lui. Il sait de son père ce dont il a fait l'expérience ; et sur tout cela, d'ailleurs, il ne raisonne pas ; il sent instinctive-

nement historique, dit excellemment M. Lachelier (1), ne peut pas être un objet de foi, précisément parce qu'il est historique et qu'il est à ce titre un objet de science. »

(1) Voir plus haut, page 147.

ment que sa confiance en son père est bien placée; voilà tout. Ce qui est en dehors de ce sentiment ou de cette expérience, il ne peut le savoir. Une vérité qui n'a été ni expérimentée ni vécue, reste hors de nous. Elle est pour nous comme si elle n'était pas (1). La confiance de l'enfant dont je parle repose donc uniquement sur une expérience pratique, celle qui est à la portée de l'enfant. Il croit à l'autorité de son père, parce que son père lui inspire confiance et qu'il a senti son autorité.

Plus tard, quand il sera en âge de raisonner et de réfléchir, il pourra conclure de ce qu'il sait et de ce qu'il a vu que son père est *ceci* ou *cela*. Ce sera une doctrine sur son père; mais, avant de formuler cette doctrine, il aura vécu de sa foi, en aura été heureux, aura été disciple de son père, soumis à son père, lui aura obéi même dans ce qu'il ne comprenait pas toujours.

De même nous, si nous nous croyons en état de discerner dans les paroles de Jésus sur lui-

(1) « En religion, toute vérité hors de nous n'est ni possédée, ni connue. » Vinet. *Nouvelles Etudes Evangéliques*. Deuxième édition, page 368

même des affirmations qui nous expliquent ce qu'il est, qui nous aident à connaître la source du bien qu'il nous fait, à comprendre la raison d'être du salut trouvé en lui et expérimenté par nos âmes ; eh bien ! essayons. Faisons acte de théologiens, car c'est l'affaire des théologiens de discuter ces choses.

L'un nous dira que Jésus a été seulement un homme saint et que sa divinité est purement morale. Un autre découvrira en lui la seconde personne de la Trinité telle que l'expose le Symbole d'Athanase. Ce dernier aura peut-être raison ; nous ne préjugeons rien ; nous ne condamnons *a priori* aucune formule, aucun décret dogmatique de l'Eglise. Nous disons seulement que tout cela vient après la foi en Jésus et l'assurance du salut saisi en lui. L'homme qui se noie se cramponne à son sauveur, s'attache à lui, s'unit à lui, et, ensuite, quand il est sauvé, il peut se poser des questions sur son sauveur et se demander qui est celui qui a été assez puissant pour le sauver : mais il a commencé par avoir confiance en lui. Les théories intellectuelles viennent après, et le simple croyant

qui n'a pas le temps d'étudier, et qui ne veut ni ne doit accepter aveuglément les enseignements de l'Eglise, expérimente le salut qui est en Jésus-Christ et dit: « Je ne sais pas si cet homme est un pécheur, mais je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois (1). »

(1) Jean 9 : 25.

CONCLUSION

Conclusion

Nous avons contemplé Jésus, cherché à le voir tel qu'il était, à l'entendre aussi entièrement et aussi véridiquement que possible ; nous avons essayé de le connaître..., mais notre curiosité ne saurait réussir à rester désintéressée. — Il le faut cependant, dit l'historien, si vous voulez un témoignage bien authentique et une image bien fidèle. — Nous ne pouvons nous résigner à tenir pour vrai un tel langage. L'abstraction de l'intelligence est toujours desséchante pour le cœur, et comment admettre que le cœur n'ait pas ici son mot à prononcer? Se

borner à dire de Jésus : Je l'admire, sans lui dire : Je crois en toi, n'est-ce pas se condamner d'avance à n'avoir de lui qu'une connaissance stérile, c'est-à-dire insuffisante et incomplète ?

Mais comment arriver à dire : Je crois ? Le témoignage historique ne saurait suffire, et prouver irréfutablement que le christianisme est vrai est impossible. Autrefois, on faisait son apologie en s'appuyant sur les miracles et sur les prophéties supposés vrais ; mais cette apologie est caduque et absolument ruinée.

Essaierons-nous alors de montrer que le christianisme est vrai, parce qu'il répond aux besoins de l'âme humaine et qu'il y a une harmonie préétablie entre l'homme et l'Evangile ? Vinet a été le défenseur éloquent et convaincu de cette apologie-là. Mais est-elle entièrement appropriée aux besoins actuels de la pensée ? Rétablira-t-elle, dans notre monde moderne, la croyance à la Révélation biblique et aux vérités chrétiennes ? Beaucoup le contestent.

Cependant la voie subjective est la seule possible aujourd'hui. Il faut s'attacher étroitement à la vérité morale ; ne jamais appeler

le mal bien et le bien mal ; garder et conserver les grandes et inattaquables certitudes ; s'y cramponner et ne lâcher cette planche de salut sous aucun prétexte et pour aucune raison. Ici, l'effort est nécessaire, il faut vouloir ; vouloir ne jamais sacrifier la conscience ; vouloir rester fidèle au devoir ; vouloir faire ce que Jésus appelait la volonté de Dieu, et quand on la fait, on sait d'une science intime et avec une conviction inébranlable que la parole de Jésus et Jésus lui-même venaient de Dieu (1). Alors, on a la foi. Cette foi est voulue, mais elle n'est pas aveugle ; c'est la foi d'expérience de celui dont les yeux ont été ouverts.

Il est impossible de prouver que Jésus n'a pas été « un pécheur » : mais, dirai-je au non-croyant, il vous est impossible de me prouver qu'il en a été un. Eh bien ! cela me suffit car « j'étais aveugle et maintenant je vois (2) ». Mon expérience est toute subjective, j'en conviens ; mais précisément parce qu'elle est subjective, elle me suffit à moi ; car c'est moi qui l'ai faite.

(1) Jean 7 : 17.
(2) Jean 9 : 25.

Mais il faut la faire, et que les chrétiens n'oublient pas qu'ils ne seront forts que s'ils sont des hommes extraordinaires, surnaturels. L'affirmation du surnaturel sur leurs lèvres est inutile si ce surnaturel n'éclate pas dans leurs vies. Or, la grande objection au christianisme, c'est précisément l'insuffisance de ces vies. Que les chrétiens montrent que Jésus-Christ les a changés, que la prédication de la préparation du Royaume par le renouvellement des cœurs est aussi puissante qu'autrefois, et Jésus-Christ se prouvera lui-même ; son Evangile sera sauvé.

Pendant tout son ministère Jésus a été, quels que fussent les événements qui se passaient et les circonstances extérieures de sa vie, absolument et inébranlablement convaincu que la justice triompherait, que le bien serait vainqueur, que le Règne de Dieu viendrait. Cette conviction a été la force et la joie de sa vie. A cette certitude une autre était jointe et a été toujours plus lumineuse et plus ferme dans son âme, c'est que ce triomphe de la justice, du

droit et du bien se ferait par lui et qu'il serait le héros de la victoire à venir.

Eh bien, en présence d'un tel être, d'un être qui a eu une telle grandeur morale et une telle compassion, qui a possédé une conviction aussi absolue, qui a eu des exigences aussi inouïes, qui a montré un dévouement aussi entier et qui a joui d'une vie en Dieu et par Dieu si profonde, si intense, si évidemment certaine, le mot de Thomas n'est pas trop fort et il s'échappe de nos cœurs et de nos lèvres ; nous jetons devant Jésus ce cri d'obéissance et d'adoration : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (1)

J'arrête ce deuxième volume à l'arrivée de Jésus à Jérusalem, au commencement du mois d'octobre de l'an 29, pour la fête des Tabernacles. Il me reste à raconter les quelques mois qui ont précédé sa mort ; puis son procès, son supplice, et enfin, sa vie d'outre-tombe, sa résurrection. Ce sera le sujet d'un troisième volume ; et

(1) Jean 20-28.

ainsi, j'achèverai de traiter les trois questions que suppose mon titre général : la personne, l'autorité et l'œuvre de Jésus, questions auxquelles ont répondu déjà, je l'espère, plusieurs pages du présent volume.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Préface		I
Introduction		VII
Chapitre I.	— Première activité de Jésus.	37
— II.	— Le Langage de Jésus.	57
— III.	— Premiers Enseignements de Jésus	81
— IV.	— Le Messie et son Œuvre	105
— V.	— Jésus et les Miracles.	125
— VI.	— Première Prédication de Jésus sur le Royaume de Dieu.	149
— VII.	— Le Royaume préparé par les petits et les pauvres	167
— VIII.	— Voyages à Jérusalem.	187
— IX.	— Opposition contre Jésus	205
— X.	— Institution de l'Apostolat.	225
— XI.	— L'Été de l'an 29	247
— XII.	— Départ définitif pour Jérusalem	269
— XIII.	— Les noms pris par Jésus	297
— XIV.	— Les Exigences de Jésus.	317
Conclusion.		345

ALENÇON. — IMP. GUY, VEUVE, FILS ET Cie

BS2424 .S79
Jesus-Christ pendant son ministere.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00060 6279